

JEAN FINOT

SAINTE, INITIÉS

ET

POSSÉDÉS MODERNES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER

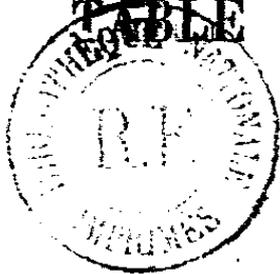
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1918

Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES



Pages.

Dans le Jardin des aberrations et des ravissements (En guise de préface).	V
--	----------

PREMIÈRE PARTIE

Le Salut des Simples et Humiliés.

A. — LES ILLUMINÉS ORGANISÉS

Chap.	I. — Les Négateurs.	7
—	II. — Les Croyants vêtus de blanc. . . .	13
—	III. — Les Étrangleurs.	18
—	IV. — Les Fuyards.	23
—	V. — Les Soutaïevtzy	25
—	VI. — Les Fils de Dieu.	28
—	VII. — Les Tolstoïsants.	30
—	VIII. — Les Chrétiens spirituels.	36
—	IX. — Dans un laboratoire des croyances.	42
—	X. — Les Douchobortzi.	47
—	XI. — Les Molokanes.	50
—	XII. — Les Stoundistes	56
—	XIII. — Les Commerçants de paradis	59
—	XIV. — Les Santeurs et les Frères spirituels.	63
—	XV. — Parmi les petits Dieux.	65

	Pages.
Chap. XVI. — Les brebis de Grigorïev.	69
— XVII. — Les Napoléoniens.	74
— XVIII. — Les « Hommes divins ».	79
— XIX. — La Religion de Raspoutine.	89
— XX. — Les Voyants par l'Esprit	95
— XXI. — La Religion de la sœur Hélène . . .	105
— XXII. — Les Mutilés à la gloire divine. . . .	112

B. — LES ILLUMINÉS EN DEHORS DES SECTES ET LEURS EXPLOITEURS

Chap. I. — Les Frères de la mort.	128
— II. — La Divinité du Père Ivan.	132
— III. — Parmi les faiseurs de miracles . . .	137

C. — LA VAGUE QUI DÉBORDE

Chap. I. — Les Illuminés parmi les adeptes de Mahomet.	143
— II. — La Religion des Marseillais polaires. .	147
— III. — La Secte de la Grande Bougie. . . .	155
— IV. — Le Nouvel Israël	162
— V. — Psychologie des Illuminés russes et Conclusion.	164

DEUXIÈME PARTIE

La Nostalgie spirituelle des rassasiés.

A. — RELIGION ET ÉCONOMIE

Chap. I. — Les Saints des derniers jours. . . .	171
— II. — La Religion des Affaires (Dovisme). .	197
— III. — Les adeptes du Soleil des Soleils. .	227

Pages.

B. — L'ESPRIT ET LES MIRACLES

Chap. I. — Les « Scientistes chrétiens » 235
 — II. — Schlatter, l'homme aux miracles. 255

TROISIÈME PARTIE

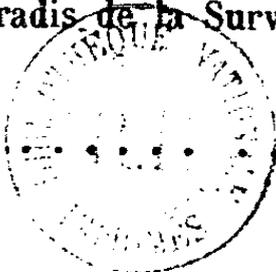
Dans les abîmes de la sous-conscience.

Chap. I. — Les sectes en France et ailleurs. 279.

Les théophilanthropes. — Le Père
 Enfantin. — L'Église française. — Les
 fusionnistes. — Les *néo-gnostiques*. —
 Le satanisme et la religion des misé-
 ricordes. — Les Swedenborgiens et
 Irvingiens. — Le Grand Prêtre de
 l'Humanité. — Les fidèles d'Anne Lee.
 — La parenté intime des initiés.

— II. — La religion du meurtre. 299
 — III. — Le Paradis de la Survie. 314

CONCLUSION. 329





LE JARDIN DES ABERRATIONS ET DES RAVISSEMENTS

(EN GUISE DE PRÉFACE)

« Écoutez en vous-mêmes et regardez dans l'Infini de l'Espace et du Temps. Là retentissent le chant des Astres, la voix des Nombres, l'harmonie des Sphères... »

HERMÈS TRISMÉGISTE.

(Trois fois très grand.)

Le phénomène religieux, que l'on croyait descendu à l'arrière-plan, se lève devant nous plus vivant que jamais. La désolation, dans laquelle est plongée la terre, rend irrésistible l'attrait de l'Au-delà. On y revient avec une curiosité passionnée et une nostalgie non déguisée. Les millions de morts enlevés à nos yeux précipitent le présent vers les profondeurs insondables de l'avenir. Les chers dis-

parus rendent l'existence des survivants angoissante ou incolore. Et nos visages noyés de larmes se tournent instinctivement vers le Grand Mystère...

L'occultisme triomphe. Ses branches disparates et multiples se relèvent de l'oubli et de l'indifférence. Leurs promesses excitent nos pensées intimes. On scrute la valeur du pont qu'elles ont jeté entre le réel et l'irréel. On a beau voir glisser entre ses fissures nos espérances, on a beau voir les désillusionnés dans un état encore plus alarmant et plus désespéré. Qu'importe? On sait quand même gré à l'occultisme de quelques moments de douces illusions. Le nombre de ses adeptes s'accroît, car jamais on n'a eu soif plus ardente d'un contact direct avec l'Infranchissable.

La science elle-même devra compter avec le penchant qui emporte jusqu'à ses prêtres les plus autorisés. Il lui faudra ainsi ouvrir ses frontières aux phénomènes qu'elle négligeait ou méprisait.

Le monde mystique, avec ses manifestations transcendantes, nous fascine. La vision de la mort devient de plus en plus familière. On lui

demande même, d'après l'heureuse remarque de Renan, la vérité qui empêcherait de la craindre et la ferait presque aimer. Et une force irrésistible nous pousse vers les bas-fonds de la sous-conscience, qui revendique le privilège de renouveler et d'intensifier la vie de l'esprit.

* * *

Mais pourquoi alors ne pas se replonger dans les religions établies? C'est que hélas, la « Grande Tourmente » n'a point été tendre pour aucune forme de Foi réglementée. Le déisme dogmatique, qui admet et exalte l'immixtion directe de la divinité dans nos affaires, a reçu quelques blessures durables. Le sacrifice inutile et injustifié de tant de millions d'innocents, de femmes, de vieillards ou d'enfants nous laisse perplexes. Le pourquoi de tant de souffrances nous échappe. Comment les fauteurs de crimes de lèse-divinité et de lèse-humanité n'ont-ils pas encore été châtiés? Jamais, à aucun moment du passé, les ennemis des

humains et de Dieu n'ont autant blasphémé contre le principe éternel des choses!

Un doute douloureux s'empare de nombreux fidèles. Derrière les plaintes qui remplissent notre planète, on croit démêler une paralysie grandissante de la Foi stabilisée.

Au moment où l'humanité en aurait le plus besoin, celle-ci paraît s'affaiblir et s'évanouir à nos yeux.

Or, sans la spiritualité qui rehausse et ennoblit notre vie, celle-ci irait aux abîmes. Chaque diminution de son domaine porterait fatalement atteinte à nos intérêts sacrés et essentiels.

Des tentatives de rénovation religieuse éclateront tôt ou tard. Et nous assisterons aux pèlerinages inévitables vers les sources de la Religiosité...

* * *

La psychologie des fondements de la vie spirituelle, des motifs mystérieux qui attirent vers les Créateurs des religions ou en éloignent,

le secret des influences que ceux-ci exercent sur les foules, tout cela présente et présentera un intérêt palpitant. La médecine découvre, en scrutant toutes les catégories d'infirmités, les règles de la santé. En étudiant les petites religions et leurs adeptes, on arrive de même à une synthèse de Foi saine et salutaire. Le nombre toujours grandissant de ces chapelles étranges ou attrayantes, qui montent vers le ciel sous toutes les latitudes, atteste le besoin invincible de s'abriter derrière des certitudes immédiates, comme leur forme si riche reflète la variété de nos aspirations.

* *
* *

Dans cette forêt immense de ravissements et de mirages, dont se nourrissent des millions de nos semblables, nous nous sommes bornés à choisir et à examiner les plantes les plus pittoresques. Nous les avons choisies de préférence sur le sol russe et celui des États-Unis.

Ces deux pays, formant de véritables anti-

podés à tant de points de vue, fournissent pourtant des exemples caractéristiques de la soif du renouveau qui travaille au même degré l'âme simpliste d'un paysan inculte et l'homme d'argent fatigué des artifices de la vie moderne.

On considérait à tort nos contemporains comme impuissants à s'enflammer pour de nouvelles croyances. Leurs créateurs paraissent aussi problématiques que leurs adeptes. Il suffit pourtant d'observer la réalité pour s'apercevoir de la facilité inconcevable, avec laquelle l'époque considérée comme prosaïque et incrédule fait naître et rayonner des principes spirituels qui accusent fréquemment un déséquilibre formel entre notre façon de vivre et nos aspirations insoupçonnées.

L'expérience religieuse, qui s'effectue à nos yeux sous ses formes complexes et multiples, fait présager un avenir spiritualiste d'un contenu illimité.

Ces tranches de psychologie normale ou morbide, que nous offrons à la méditation du public, rappellent les produits les plus étranges de notre imagination. Les contes d'Hoffmann ou d'Edgard Poë pâlissent devant les explo-

sions spontanées de notre moi intime. Les nouvelles ou les romans les plus émouvants semblent factices devant l'irruption des lumières ou des ténèbres qui jaillissent du fond de la sous-conscience. Elles présentent autant d'intérêt pour les âmes réfléchies que pour les amoureux de l'in vraisemblable vécu...





PREMIÈRE PARTIE

LE SALUT DES SIMPLES ET HUMILIÉS

A. — LES ILLUMINÉS ORGANISÉS

L'activité et la mort tragique de Raspoutine ont vivement impressionné le monde civilisé. Toutes sortes de légendes créées autour du faux moine ont fini par altérer la vérité. Une question capitale surnage des débats multiples. On se demande avec angoisse comment un être inculte a pu influencer la vie d'un grand peuple et devenir d'une façon indirecte un des facteurs dissolvants de la lutte héroïque engagée contre la puissance du mal...

En vertu de quel miracle sa pensée a-t-elle réussi à modifier la manière d'être d'une société qui lui était infiniment supérieure?

Les psychologues sont fascinés par la carrière de l'aventurier qui a tracé un sillon profond dans l'évolution mondiale.

En voulant détacher le disparu de son ambiance, on risque de ne rien comprendre aux énigmes de son influence, produit mystérieux d'un milieu complexe et méconnu.

La misère du peuple jointe au manque d'instruction y ont contribué pour beaucoup. Le désir de se détacher des malheurs terrestres pousse les humbles à adopter les systèmes de salut les plus abracadabrants tendant à la délivrance et à l'oubli.

Le sens idéaliste de la vie reste souvent très aigu chez les « humiliés ». Ils acceptent avec avidité chaque « parole nouvelle ». Mais, hélas! ils ne discernent pas facilement le vrai du faux. Ils ne distinguent pas non plus les saints des imposteurs.

Les ecclésiastiques orthodoxes du vieux régime, recrutés dans des conditions déplorable, se trouvaient rarement à la hauteur

morale et intellectuelle nécessaire pour inspirer l'amour et la confiance à leurs ouailles.

Et comme, d'autre part, la religion officielle persécutait vigoureusement les faux prophètes et leurs fidèles, ceux-ci gagnaient facilement les attraits invincibles des martyrs. Loin de diminuer le nombre de ceux qui s'évadaient de l'église privilégiée, la persécution n'a fait que l'augmenter. Ses victimes s'exaspéraient dans les souffrances. Et ils se rattachaient avec plus de passion aux dogmes et à leurs créateurs traqués.

Nées parmi les campagnards, les doctrines et les sectes n'épargnaient même point les grandes villes.

Semblables aux danses des morts du moyen âge, ces crises d'hystérie collective entraînaient dans leur giron toutes les âmes sensibles et surtout les névropathes dont est peuplé le monde moderne. La contagion gagnait jusqu'aux classes sociales les plus élevées.

Nous nous occuperons surtout des sectes les plus *récentes* et les plus pittoresques, les moins connues ou peut-être complètement

ignorées. Afin de faciliter la conception de l'organisme sectaire, nous commencerons par les doctrines de la mélancolie, de la tendresse, de la souffrance, du piétisme exalté et du désespoir social. Spontanées ou inspirées, démoniaques ou divines, elles incarnent les aspirations mystérieuses et étranges de l'âme humaine. Monde curieux et émouvant, peuplé de gens qui savent d'ordinaire ce que nous ignorons : créer, affirmer, croire, souffrir et agir...

Il faudra lire les pages qui suivent avec une sympathie indulgente pour ces simples d'esprit qui s'aventurent à la recherche de la vérité éternelle. On pourrait paraphraser à leur usage le discours mémorable d'Andocide aux Athéniens : « Lorsque vous serez initiés au mystère de leurs âmes, vous aimerez davantage ceux qui de tout temps ont voulu se sauver de l'injustice. »

Il faut les chérir d'autant plus qu'ils furent de tout temps infiniment malheureux et injustement calomniés. Sur le fond des abominations séculaires que commettaient leurs souverains cruels et leurs fonction-

naires indignes, le spectacle de ces êtres candides rappelle ces anges du Dante qui donnent à peine un signe de vie et illuminent quand même, par leur présence, les ténèbres redoutables de l'enfer. Leur existence ressemble à ces beaux sarcophages grecs qui présentent des scènes de grâce plaisante sur un fond de désolation.

Ces pastorales de la foi ont un étrange parfum archaïque.

On goûtera, j'aime à le croire, les visions de ces consciences vierges de toute science et si primesautières dans leurs rapports avec le ciel. Que de fiançailles divines ne rencontrerons-nous pas sur notre chemin ! Ces bas-fonds moraux des moujiks au souffle doux et ardent ont un air de parenté étrange avec ces fleurs mystiques qui s'ouvrent sous la brise du Saint-Esprit. Comme dans la célèbre *Psychomachie* de Prudence, les vertus chrétiennes y rencontrent les vestiges des dieux disparus, la sainte Foi coudoie l'Idôlatrie, l'Humilité va de pair avec l'Orgueil et le Libertinage s'abrite dans les voiles de la Pudeur.

Leur soif du souverain Bien trouvera avec le temps son apaisement dans les réformes justes que la démocratie organisée apportera au peuple exploité et sacrifié. L'ordre, la liberté et le bonheur qui réchaufferont peut-être un beau jour les pays moscovites, dispenseront leurs habitants de chercher le salut, en fuyant le réel.

Et il y aura ainsi sous le soleil un nouveau paradis, où Dieu, pour nous servir de l'expression de Sainte Thérèse, prendra désormais ses délices...

CHAPITRE PREMIER

LES NÉGATEURS

La folie collective a pour terrain le plus propice et le plus fertile : le malheur. La famine engendrée par de mauvaises récoltes, les impôts élevés, le manque de travail, la persécution des pouvoirs locaux, dégénèrent souvent en une haine sourde contre l'ordre social, contre la morale et la religion que l'âme candide du paysan accuse d'être les causes directes de ses infortunes.

C'est ainsi que les *négateurs* nient tout : Dieu, le diable, le ciel, l'enfer, le pouvoir du tsar, la propriété, les lois... Il n'y a, enseignent-ils, ni droit, ni religion, ni propriété,

ni mariage, ni famille, ni devoirs de famille... Tout cela n'est que l'invention de l'homme. C'est lui qui a créé Dieu, le diable, le tsar, les tchinovnik...

Dans les documents du procès intenté à un nommé Chichkine, un des principaux représentants de la secte, nous trouvons une curieuse conversation de ce dernier avec le juge :

— Ta religion ?

— Je n'en ai pas...

— A quel dieu crois-tu ?

— A aucun, votre dieu vous appartient à vous autres, de même que le diable, car vous les avez créés tous les deux. Ils sont à vous, comme le tsar, les popes et les fonctionnaires...

Ils n'admettent pas l'idée du mérite, ni des remerciements. On ne donne que le superflu, et le superflu ne nous appartient point. Le travail doit être libre et ils ne prennent, par conséquent, jamais de serviteurs. Ils repoussent, en même temps, le commerce et l'argent, tous deux inutiles et injustes. « Donne à ton voisin ce dont il a besoin et que tu peux

lui donner et il te donnera en échange tout ce que tu lui réclameras. » L'amour est complètement libre. Le mariage est une ineptie et un péché inventés par l'homme. Tous les mortels sont libres et une femme ne peut appartenir à un *seul* homme, de même qu'un seul homme ne peut appartenir à une *seule* femme.

Voici plusieurs documents que nous cueillons dans d'autres procès judiciaires. On amène devant le juge un couple de fidèles, accompagné d'un enfant :

— Est-ce ta femme? demande à l'homme le juge d'instruction.

— Non, ce n'est point ma femme.

— Comment se fait-il que vous viviez ensemble?

— Nous vivons ensemble, mais elle n'est pas à moi, *elle est à elle-même.*

Se tournant vers la femme, le juge lui demande :

— Est-ce *ton* mari?

— Il n'est point le *mien*. Il n'est pas à moi, *il est à lui-même.*

— Et l'enfant? Est-il à vous?

— Non, il n'est pas à nous. Il vit avec nous, il est de notre sang, *mais il est à lui-même.*

— Mais la pelisse que tu portes, est-elle à toi? demande le juge exaspéré.

— Elle est sur mon dos, mais elle n'est pas à moi. Elle appartenait jadis au mouton, elle me couvre à présent, mais sais-tu à qui elle sera demain?

Ils ont inventé bien avant Tolstoï la doctrine du *Non agir* ou de la résignation au mal. Ils souffrent, ils se laissent tromper, voler, ruiner, mais ne s'adressent point à la justice, ni à la police. Leur argumentation, leur façon de parler, a un charme d'originalité tout particulier. Un procureur qui a visité les prisons sibériennes en rapporte les détails suivants sur un certain Rojnoff. Arrêté et condamné à la déportation pour vagabondage, il s'échappa à plusieurs reprises et fut enfermé dans une prison. Là, l'inspecteur appelle au contrôle tous les prisonniers. Rojnoff ne bouge point. L'inspecteur s'approche de lui et, suffoqué par la colère, lui dit :

— Comment t'appelle-t-on?

— C'est toi qu'on appelle ; moi, personne ne m'appelle...

Après une série de questions et de réponses, échangées entre le fonctionnaire de plus en plus furieux et le prisonnier, gardant toujours la même douceur, on finit par fouetter Rojnoff. Le sang s'échappe de toutes les blessures que lui a laissées le fouet, mais le paysan continue à philosopher.

— Avoue la vérité.

— Cherche-la, dit-il, pour ton propre compte, car tu en as vraiment besoin. Quant à moi, je garde la mienne pour moi. Laissez-moi tranquille, c'est tout ce que je vous demande.

Le procureur, qui le visita quelques mois après, le supplia de dire son nom, en échange de quoi il devait lui accorder son passeport et la faculté de rejoindre sa femme et ses enfants...

— Mais je n'ai pas besoin de tout cela, dit-il... Le passeport, les lois, les noms, *tout cela est à vous*. Enfants, famille, propriété, rangs, mariages, autant de vos inventions

maudites. Vous ne pouvez me donner qu'une seule chose : la tranquillité.

De tels mystérieux *masques de fer* pullulent dans les prisons sibériennes. Pauvres âmes, candides et honnêtes ! Ils n'ont qu'un rêve : quitter le plus tôt possible cette vallée de larmes et d'injustice !

CHAPITRE II

LES CROYANTS VÊTUS DE BLANC

Parfois cette nostalgie du meilleur monde, où on n'aura plus à souffrir de la faim et des lois, prend des formes simples et poétiques.

Vers le mois d'avril 1895, la ville de Simbirsk a eu les yeux tournés vers une secte de *bialoriztzi*, fondée par un paysan, Pistzoff. Ces pauvres enfants campagnards protestèrent contre les injustices de ce monde en s'habillant de blanc « comme les anges célestes ». « On ne vit pas comme il faudrait, enseignait Pistzoff, un vieillard blanc comme un pigeon, on ne vit pas comme vivaient nos pères. Il

faudrait se conduire simplement, selon la *vérité*, en combattant nos passions. La vie que nous menons ne pourra pas continuer longtemps, le monde périra et sur ses ruines il y aura un autre monde, monde meilleur où tous seront vêtus de blanc, comme nous autres, les *bialoriztzi*. »

Les sectaires vivent d'une façon très modeste, en végétariens convaincus : ils ne touchent ni à la viande, ni même aux poissons. Ils ne fument pas, ils ne boivent pas d'alcool, et s'abstiennent même de lait, de thé et d'œufs. Ils ne font que deux repas par jour : à 10 heures du matin et à 6 heures du soir. Tout ce qu'ils portent comme vêtement doit être fabriqué par eux-mêmes. Ils font leurs bottines, leurs bonnets, leurs chemises, leurs fourneaux, leurs ustensiles de cuisine...

L'histoire de la conversion de Pistzoff rappelle, comme deux gouttes d'eau, celle d'un des plus grands esprits de notre siècle. Riche, très riche marchand, il s'est senti pénétré de la vérité céleste. Il appela ses gens chez lui et leur abandonna tout ce qu'il avait comme

meublier et objets de luxe. Il ne garda que *les vêtements blancs* pour lui et sa famille... Sa femme protesta vainement, surtout lorsque Pistzoff lui défendit de toucher à la viande, sous prétexte que les animaux souffrent lorsqu'on les prive de la vie. La vieille qui n'avait pas les mêmes goûts se mit à soutenir le contraire. Pour elle, les animaux marchaient gaiement à la mort ! Pistzoff prit alors un poulet, ordonna à sa femme de le tenir entre ses mains et s'empara d'une hache pour le tuer. Et, tout en menaçant la pauvre bête, il montra à sa femme ses souffrances et son épouvante de la mort. L'animal fut sauvé en même temps que l'âme de Mme Pistzoff, qui se persuada enfin que les poulets ne vont pas gaiement sur le feu... Le nombre de leurs adhérents grandissant tous les jours, les *biatoriztzi* forment une secte à part. Leur point de départ étant la bonté d'âme, ils vivent tranquilles, ne faisant de mal à personne, dans l'attente du moment suprême où « tout le monde deviendra blanc ».

Les « blancs » et leur prophète Pistzoff n'ont fait, du reste, qu'appliquer la plupart

des théories des *molokany*, buveurs enragés de lait pendant le carême, d'où leur nom. C'est une secte des plus florissantes et des plus sympathiques parmi les nombreuses sectes russes. Adversaires acharnés de toutes cérémonies, ils n'admettent ni les mariages religieux, ni les églises, ni les prêtres, ni les dogmes. Toute la religion se réduit chez eux à l'Ancien et au Nouveau Testament. Tous lettrés et instruits, ils se soumettent à l'autorité communale, choisie parmi les croyants, et mènent une vie de travailleurs paisibles et honnêtes. Tout ce qui est luxe, jusqu'aux ornements féminins ou toilettes claires, est banni de leur société. La guerre étant une invention païenne, ils la considèrent comme un « assassinat en grand ». Les *molokanes*, forcés de faire leur service dans l'armée, accomplissent leurs devoirs de soldats paisibles, mais au moment de la guerre, ils jettent leurs armes et s'enfuient tranquillement. Il n'y a parmi eux ni mendiants ni pauvres. Tous s'entr'aident et déposent un dixième de leurs revenus au profit des pauvres. Chassés et tracassés par le gouverne-

ment, ils se multiplient quand même, et déportés dans des districts éloignés, ils finissent par y transformer les endroits incultes en des jardins florissants.

CHAPITRE III

LES ÉTRANGLEURS

Une secte non moins bizarre est celle des *étrangleurs* (*douchiteli*). Dès sa naissance, vers la fin de l'année 1894, elle bénéficia d'une série de procès judiciaires, qui presque tous ont fini par des acquittements. Les étrangleurs, répandus surtout dans l'arrondissement de Tzarevokokschaïsk, ont fait parler d'eux pour la première fois, voici dans quelles circonstances :

On avait trouvé un grand nombre de morts par étranglement; leur fréquence donna à réfléchir. Était-ce le résultat d'un

complot criminel organisé, était-ce une série de suicides, la police locale se perdait en suppositions plus ou moins gratuites. On finit cependant par découvrir les coupables. Mais l'étaient-ils, en réalité?

Les pauvres paysans en réfléchissant sont arrivés à la conclusion que la mort n'est point terrible, mais ce qui l'est indubitablement, c'est la dernière agonie, ce congé forcé qu'on prend de la vie terrestre. On décida donc de venir au secours de « l'Ange de la mort ». Lorsqu'un moribond se débat dans sa lutte dernière avec la vie, les voisins ou les parents accourent, l'amènent dans un endroit isolé, lui serrent tout bonnement la tête dans un coussin et... tout est dit.

Avant cependant d'avoir recours à ce moyen héroïque, on demande aux « sorciers » (les *znachar* de l'endroit, les médecins y sont presque inconnus) si l'infortuné malade a encore quelques chances de guérison. Ce n'est que sur son avis négatif que la cérémonie « pieuse » a lieu. Nous disons « pieuse » car il y a quelque chose d'attendrissant dans ce « couronnement des martyrs » comme

l'appellent les sectaires de Tzarevokokshaïsk. Né sur le terrain de la compassion, le crime des étrangleurs a encore pour motif la croyance en la nécessité du sacrifice humain. Quel mérite aurait celui qui n'est mort que par la dure nécessité? Or le malade faisant le sacrifice de sa vie, s'immolant en l'honneur du ciel, fait par cela même un acte de piété sublime!

Le cadavre « immolé », on l'enterre dans une forêt, on le couvre de plantes et pas même un signe de croix ne le dénonce à la suspicion de l'autorité. Lorsque, inquiétée par la disparition d'un membre de la commune, la police fait des recherches, elle a toutes les peines du monde à découvrir ses restes. Les plus proches parents ignorent souvent où les ont cachés « les sauveurs de son âme ».

Un indice amène cependant la découverte d'un *étrangleur-étranglé*. Son corps ne portant trace d'aucune violence, la dissection prouvant en outre l'existence d'une maladie plus ou moins grave, on se résigne à laisser en paix les prétendus meurtriers.

Un petit journal officieux de la localité, le *Volgar* (mars 1895), à qui j'emprunte ces faits, nous apprend que plusieurs procès intentés aux étrangleurs ont fini par leur acquittement.

John Lubbock raconte que certaines peuplades anthropophages tuent leurs parents arrivés à un âge d'impuissance et de débilité sénile et en font l'objet de repas plus ou moins succulents.

Les sauvages partent sans doute, d'une façon consciente ou inconsciente, de l'idée de la souffrance ou de l'inutilité de la vieillesse. Les pauvres « étrangleurs russes » ne sauraient cependant leur être comparés en aucune façon. Ce n'est plus le sentiment inconscient qui dirige ces derniers ! Leur croyance n'est que l'application logique de la théorie pessimiste. Ils n'en ont point la terminologie, mais ils en ont épousé les terribles conséquences. Que vaut la vie d'un simple moujik ? Rien ou presque rien. N'est-il donc pas mieux d'accélérer la venue de la délivrance ? Brisons donc la vie, et tout en détruisant les chaînes qui nous lient aux

22 SAINTS, INITIÉS ET POSSÉDÉS MODERNES

mortels, apportons-la en offrande au ciel!
C'est ainsi que raisonnent les simples d'esprit,
logiciens intransigeants qui sont en outre
infiniment malheureux!

CHAPITRE IV

LES FUYARDS

La misère populaire alimente l'esprit des révoltés et facilite leur naissance et leur maintien. Il y a des sectes religieuses basées presque exclusivement sur le mécontentement social. Ainsi, les *biegouny* (les fuyards) ne font que courir d'un endroit à l'autre. Ils traversent la Russie sans se préoccuper aucunement de leur gîte. En entrant dans la secte, le nouveau venu détruit ses passeports, considérés comme œuvre de Satan, et adopte la croyance en l'origine satanique de l'État, de l'Église et des lois. Ils n'admettent pas non plus l'institution du mariage, les

impôts et la soumission à l'autorité. Leur imagerie spéciale représente, entre autres, le diable, qui tend une bougie au tsar, en l'invitant à se faire l'exécuteur de ses œuvres sur terre. Par moments, leur exaspération se reflète dans des actes d'une violence extrême. Tel *biegoun* frappe le pape, tel autre empêche le service religieux. Un paysan, nommé Samarine, s'est jeté, dans une église russe, sur le prêtre, l'a forcé de quitter l'autel, et après avoir piétiné les saints sacrements, s'est écrié : « Je marche sur l'œuvre de Satan ! » Jugé et condamné aux travaux forcés à perpétuité, Samarine se désespère qu'on ne l'ait pas condamné à mort, sûr qu'il était d'aller tout droit au ciel, après l'accomplissement de son exploit héroïque!

CHAPITRE V

LES SOUTAÏEVTZY

Les *soutaïevtzy* raillent le clergé, les images, les sacrements, le service militaire, et prêchent la communauté des biens. Fondée par un modeste travailleur de Tver, vers l'année 1880, cette secte est devenue en peu de temps célèbre. Le comte Tolstoï lui-même accueillit à bras ouverts Soutaïeff, qui parcourait les campagnes et enseignait que le vrai christianisme consiste dans l'amour du prochain. Il n'y a qu'une seule religion : la religion de l'amour et de la miséricorde. Les cérémonies religieuses, les popes, les églises, les anges et les diables, ne sont que des in-

ventions qu'il faut rejeter, si on veut vivre conformément à la vérité.

Et qu'est-ce que le paradis? Lorsque tous les préceptes de l'amour et de la miséricorde seront réalisés sur terre, la terre deviendra un paradis. La propriété privée étant la source de tous les malheurs, la source des crimes et des mensonges, il faut l'abolir, de même que les armées et la guerre. Soutaïeff prêcha la *non résistance au mal, la renonciation à toute violence*. Un des fils de Soutaïeff, enrôlé comme conscrit, refusa de porter le fusil. Toutes les persuasions, toutes les punitions restèrent sans aucun effet. Le texte de l'Évangile dans la bouche, il prouvait à qui voulait le forcer de porter les armes que le ciel s'y oppose. On finit par l'envoyer au cachot.

Soutaïeff n'admet pas non plus qu'on soit jugé par son prochain! « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés », dit-il à son entourage. Sa vie enthousiasme ses adeptes et remplit d'étonnement tout le monde. Ce simple paysan qui eut le courage de jeter au feu l'argent qu'il avait gagné comme maçon à Saint-

Pétersbourg, qui poussa sa miséricorde jusqu'à poursuivre les voleurs pour leur donner de la bonne farine au lieu de la mauvaise qu'ils ont prise chez lui par erreur, ce simple d'esprit qui ne demande qu'à souffrir pour la « vérité » accusait à la fois, l'âme d'un saint et d'un véritable illuminé...

CHAPITRE VI

LES FILS DE DIEU

Les *filis de Dieu* trouvent que les hommes sont leurs propres dieux. La divinité se manifestant dans notre prochain et en nous-mêmes, il suffit d'offrir des prières à nos... voisins. Chaque homme étant son dieu, il y a autant de Christs qu'il y a d'hommes, comme il y a autant de saintes vierges qu'il y a de femmes. Les *filis de Dieu* se rassemblent et dansent passionnément, follement, d'abord ensemble, puis séparément, jusqu'au moment où les femmes, dans l'extase suprême, tournent du côté gauche, les hommes du côté droit, vers le lever du soleil. Le pa-

roxysme grandissant, tout le monde tombe dans un état de surexcitation hystérique.

Tout à coup une voix s'élève : *Le voilà, le Saint Esprit!* et alors l'assistance, en poussant des gémissements, continue avec des forces redoublées sa danse vertigineuse, et finalement, tout le monde exténué tombe par terre...

La naissance de leur doctrine eut lieu dans le voisinage d'une grande colline, où se trouvait un nommé Philippoff avec ses disciples. Il s'y était réfugié pour réagir contre l'œuvre de l'Antéchrist; c'est là que Dieu lui apparut et lui dit : « La vérité et la divinité se trouvent dans votre conscience. Ne buvez pas et ne vous mariez pas. Ceux parmi vous qui se sont déjà mariés doivent vivre en frères et sœurs... » Les femmes sont très estimées parmi les *filis de Dieu*, car on les vénère comme « mères ou nièces du Sauveur ».

CHAPITRE VII

DES TOLSTOÏSANTS

Les nombreux admirateurs du comte Tolstoï découvriront dans ses traités profondément moraux ou ingénieusement révolutionnaires, des emprunts conscients ou inconscients à certaines données élaborées par les sectes russes. La non-résistance au mal ou le *non-agir*, l'abolition de l'armée, la défiance de la loi et du christianisme dogmatique, le végétarisme et tant d'autres conceptions qui scandalisent ou enthousiasment ses fidèles, se retrouvent dans les doctrines des simples d'esprit disséminés dans les pays russes. Le comte Tolstoï a su les rénover et

leur donner des bases philosophiques aussi originales qu'inquiétantes.

Mais de même que les produits du sol consommés par nous retournent à la terre, les doctrines et les idées morales reviennent toujours vers la source d'où elles ont découlé. Les grands réformateurs puisent ordinairement leurs conceptions au milieu du peuple où ils vivent, mais transformées dans leur puissant cerveau, elles réagissent sur ceux-là mêmes à qui elles doivent leur origine.

Car combien vraie est l'évolution fatale d'un créateur religieux, telle que Renan l'a tracée ! Tolstoï a passé par toutes ses phases logiques et s'est arrêté là où il n'y a que le martyr pour le faire passer au rang des prophètes...

Imbu des aspirations qui agitèrent l'ambiance, il a épousé à l'âge mûr et en pleine possession de sa pensée, l'éloquence des paraboles calmes, poétiques, entraînant. L'hostilité des sphères gouvernementales avait exaspéré son exaltation et aiguïé ses idées disparates.

Après avoir affirmé que les maîtres des hommes sont leurs égaux, il enseigna plus

tard qu'ils ne sont que leurs bourreaux. Et avec l'âge il est arrivé jusqu'à conclure que nos dirigeants sont tout simplement des criminels !

« Vous n'êtes point obligés de faire ce que demandent vos fonctions, nous dit-il dans sa préface à la *Jizn et Smert*, etc. (*La vie et la mort de Drojine*, 1895) consacrée à un martyr du tolstoïsme... Vous pourriez, si vous le vouliez, trouver un autre métier, où vous ne seriez plus obligés de martyriser les hommes... »

« Vous, hommes du pouvoir, empereurs et rois, vous n'êtes point des chrétiens, leur dit-il, et il est temps que vous renonciez à ce nom et au code moral sur lequel vous vous appuyez pour nous dominer. »

Il serait difficile de dresser un inventaire complet des croyances ou plutôt des colonies tolstoïstes, où l'on rencontre parfois les membres de la plus haute noblesse...

« Nous connaissons en Russie des dizaines de milliers d'hommes qui ont refusé de prêter

serment au nouvel empereur, écrit Tolstoï deux ans avant sa mort, et qui tiennent le service militaire pour une école de l'assassinat. »

On n'a aucun droit de douter de sa parole. Mais le comte Tolstoï connaissait-il tous ses adeptes? Comme tous ceux qui ont semé, il n'était point en état de compter ses semences. Quoiqu'il en soit, toutes les nobles aspirations de nos âmes, devenues chez Tolstoï l'expression la plus enivrante et la plus élevée du progrès humain, tentaient quelquefois des simples d'esprit qui se laissaient gagner par sa soif d'égalité et de justice.

Au commencement de juin 1895, plusieurs centaines de *verigintzi* (de la secte *douchobori*, appelés *verigintzi* du nom de Verigine, leur chef) se sont rendus du midi russe vers l'arrondissement de Karsk. La caravane a paru suspecte au gouvernement, on a arrêté les sectaires et on les a punis pour avoir voulu émigrer sans permission spéciale. L'enquête a démontré que tous étaient des adeptes de Tolstoï et pratiquaient la « non-résistance au mal » sur la plus grande échelle. Et en effet

leurs coreligionnaires, qui se trouvaient à Elisabetpol, ont du coup renoncé à porter les armes. Neuf soldats appartenant aux mêmes *douchobori*, remis entre les mains de la justice, n'ont cessé de répéter que « le Père céleste a interdit de tuer son prochain ». Les sectaires qui appartenaient à la réserve ont renvoyé leurs billets militaires, disant qu'ils ne veulent avoir rien de commun avec l'armée.

Une partie des *verigintzi* se distinguèrent surtout par le zèle avec lequel ils pratiquaient les doctrines tolstoïstes. Ils célébraient le comte Tolstoï sous le nom de « général Tolstoï ». Ils renoncent non seulement à la viande, mais aussi au sucre, ne boivent que du thé et ne se nourrissent que de pain. On les appelle *jeûneurs* et leur douceur est devenue proverbiale.

Réunis dans le village Orlovka, ils ont eu à subir les outrages les plus cruels de la part de la population excitée par les popes et les tchinovnik... On les battait, on leur crachait au visage, on les fouettait, mais les pauvres illuminés n'ont cessé de gémir : « Dieu,

aide-nous à supporter notre malheur. » Ils ont attendri jusqu'à leurs bourreaux qui, gagnés par la contagion religieuse, s'agenouillèrent devant ceux qu'ils avaient fouettés quelques instants auparavant...

CHAPITRE VIII

LES CHRÉTIENS SPIRITUELS

L'atmosphère slave est imbue de la nostalgie de l'idéal et du ciel. Une sorte d'extase souvent grandiose, souvent insensée, mais toujours bonne et généreuse, traverse de long en large la terre russe. Tolstoï ne fait que refléter, dans ses doctrines célèbres, l'enseignement des prophètes martyrisés et l'âme rêveuse du *moujik* russe. On aurait, du reste, tort de croire que ce soient seulement les paysans cachés dans les ténèbres du « trente-huitième royaume » qui offrent un terrain de culture favorable au bacille sectaire. Tout

le monde y passe : marchands, paysans, ouvriers et la noblesse elle-même.

La classe ouvrière, surtout celle des grandes villes, qui se montre d'ordinaire plus réfractaire aux fantasmagories des illuminés religieux, suit, à Petrograd et à Moscou, le courant général. Le manque de place nous empêche d'étudier, dans tous leurs détails pittoresques, la naissance et le développement des sectes religieuses dans ce milieu ; nous nous bornerons à signaler l'une de leurs dernières manifestations.

Il s'agit des *chrétiens mystérieux et spirituels!*

En 1893, arriva à Saint-Petersbourg un nommé Michel Raboff. Paysan de son état, menuisier de métier, Raboff aussitôt arrivé se mit à prêcher les préceptes de son « christianisme mystérieux ». Il parut suspect à la police, et on l'expédia, de même que son ami Nicolas Komiakoff, dans un des gouvernements « plus éloignés ». Les semences de Raboff commencèrent cependant à porter leurs fruits. L'endroit où il travaillait, avec son apôtre Komiakoff, fut tout entier gagné

à sa nouvelle doctrine. Le patron Borykine, sa femme, tous les ouvriers, jusqu'à une pauvre servante, tous embrassèrent sa doctrine. La police ferma l'atelier, mais ses membres se dispersèrent à travers la ville et continuèrent à prêcher la « bonne parole » de Raboff. Borykine, devenu artisan chez un certain Grigorieff, finit par convertir ses ouvriers. La maison de ce dernier fut bientôt transformée en une église de la secte nouvelle, qui trouva sa prophétesse dans la personne d'une femme illettrée, Wasilisa.

Gagnée par l'enthousiasme général, elle tombait dans une sorte d'extase et prononçait des discours extravagants et incompréhensibles. L'assistance pleurait, dansait ou criait ! Peu à peu le cérémonial se compliqua et prit des formes dignes d'un culte de déséquilibrés.

Au moment où la police s'efforça de disperser la nouvelle secte, elle représentait déjà un noyau de fidèles assez considérable. Or, la chose se passait en mai 1895, c'est-à-dire à peine deux ans après sa fondation.

Les *rabofzi* ou les « chrétiens mystérieux et spirituels » s'appellent entre eux « frères et sœurs », honorent du nom de « grand-père » Raboff et de « mère » la femme Wasilisa Grigorieff. Ils se considèrent comme des chrétiens « spirituels » car eux seuls vivent d'après *l'esprit chrétien*. Leur doctrine est, du reste, des plus innocentes et, n'eussent été certaines extravagances du culte et quelques dogmes dangereux empruntés aux autres sectes, on aurait même pu souhaiter leur diffusion parmi les ouvriers des grandes villes. La chasteté sexuelle y est érigée à la hauteur d'un postulat fondamental. On prêche, en outre, l'abstention absolue de l'eau-de-vie, du tabac, de la viande. Mais on prêche en même temps l'abolition absolue du mariage...

Dans la nuit où la police envahit l'atelier de Grigorieff, elle y trouva environ cinquante personnes qui, brisées et épuisées par la fatigue, gisaient par terre. Triste résultat des efforts excessifs que leur imposait le culte de Raboff !

Lorsque les fidèles se réunissent, une

femme ou un homme commence à lire un chapitre de la Sainte-Écriture. Les assistants le commentent et le plus intelligent parmi les croyants explique le passage incriminé. Sa voix s'animant peu à peu, le prédicateur finit par tomber en extase qui se communique à l'assemblée. Tout le monde crie, gesticule, s'arrache les cheveux. Les assistants se jettent sur le plancher. Les uns l'écume à la bouche, les autres mordant le bois, déchirent leurs vêtements, en proie aux contorsions les plus violentes. Du coup, un parmi les plus exaltés entonne une chanson pieuse, qui, commençant par des mots connus, finit par des phrases incohérentes, vraies paroles d'un illuminé, que les assistants reprennent en chœur et chantent en couvrant de baisers les pieds de leur « mère spirituelle ».

* * *

Mais transportons-nous dans le midi russe et examinons de plus près un *laboratoire sec-*

taire, une grande usine religieuse, dont les produits et les aspirations insensées ou sublimes, arrosés du sang de leurs créateurs et adeptes, prêtent une « rosée de l'Hermon » à notre civilisation affairée...

CHAPITRE IX

DANS UN LABORATOIRE DES CROYANCES

Les penchants mystico-religieux de l'âme populaire se développent souvent d'une façon qui tient du prodige. Aucun pays n'a certainement jamais engendré autant d'aberrations de la foi que nous en devons à la parcelle de terre située entre Cherson et Nicolaïef. C'est là que fonctionne le plus grand laboratoire religieux de la terre ! Les sectes y poussent comme des champignons et disparaissent aussi vite qu'elles ont apparu. C'est de là que part ordinairement le bacille morbide qui envahit la terre russe.

Un missionnaire orthodoxe, M. P. Schal-

kinsky, qui s'est occupé tout particulièrement des âmes égarées d'un seul gouvernement de Saratov, en a dressé un tableau tout à fait fantastique. Son ouvrage intitulé : *Obozrienie rascola v Saratovskoi Eparchii* a paru à Saratov, et n'a en vue que des faits qui se sont passés dans ces dernières années. La haute situation de l'auteur, qui a déjà à son actif plusieurs ouvrages consacrés à la secte des *bezpopovtzi* et son caractère officiel prêtent un cachet d'authenticité à ses informations.

Lorsqu'on songe à la variété et à la richesse des sectes, on devine facilement ce qui se passe au fond du moindre petit village, atteint de la soif du perfectionnement religieux. Les prophètes, les dieux et les demi-dieux, les « Saints-Esprits », les apôtres, enfin toutes sortes de saints et de possédés s'y succèdent et luttent pour la domination des âmes simples et pieuses. Les uns, sincères et convaincus, les autres imposteurs effrontés, tous ardents et éloquents, parcourent les campagnes et engagent les habitants à « quitter leurs vieilles croyances et à adop-

ter des dogmes nouveaux, sacrés et salutaires ». Les missionnaires orthodoxes ne font du reste qu'accentuer cette cacophonie des croyances, en organisant des *meetings* sous la protection des pouvoirs locaux. Certains illuminés acceptent les discussions en plein air ou dans les églises, mais la plupart des sectaires et leurs chefs se contentent de souligner avec un sourire moqueur les assertions de la foi « *antéchryste* » (religion orthodoxe officielle). La situation va radicalement changer avec le nouveau régime, car l'ancien punissait, par des travaux forcés ou la déportation, les doutes religieux, manifestés d'une façon trop ouverte par les fondateurs de « nouvelles vérités ».

Le zèle des missionnaires les pousse quelquefois trop loin : ils ne se bornent pas à dénoncer les coupables au pouvoir ecclésiastique, mais ils les dénoncent aussi publiquement dans leurs brochures. Tel opuscule du vénérable père Arsenii (l'auteur en a écrit environ quinze, dirigés contre les *molo-kanes*) a livré à la justice plus de noms qu'il n'en faudrait pour peupler une grande pri-

son ; telle autre propagande d'un missionnaire orthodoxe avait pour couronnement des accusations perfides, dirigées contre ceux qui ne voulaient pas de sa vérité...

Dans un centre comme Pokourleï, qui incarne en quelque sorte l'agitation religieuse travaillant en grand l'âme populaire, nous voyons, au sein des sectes classées, une douzaine de petites chapelles ayant chacune ses adhérents et ses martyrs. Un illettré, Teodor Kotkov, forme un groupe de 150 croyants, les « mielleux », qui vénèrent leur chef, parce qu'il organise le jour du grand Samedi une sorte de communion sainte à l'aide d'un pain d'épice spécial. Un autre, Chaïdarov, surnommé le « richard », achète une forêt, y bâtit une maisonnette, où quinze vieillards *saints* attirent les habitants. Mais voici que les hommes dans la fleur d'âge suivent l'exemple des vieillards et se retirent dans le même endroit ; les femmes y vont désormais plus nombreuses et y font des stages plus prolongés. Les maris s'en inquiètent, les discussions s'enveniment : les uns contestent la valeur morale des saints, les autres vont

jusqu'à défendre aux femmes d'aller se confesser chez les *staretz* (*les vieillards*). Un paysan feint d'être possédé par le « Saint-Esprit », se promène l'été et l'hiver en une longue blouse, sans pantalons et sans bottines, parcourt le village à califourchon sur un grand bâton, muni d'un grelot et d'un drapeau et annonce ouvertement le règne de l'*Antéchrist*... Le village est en outre visité par les missionnaires orthodoxes, mais comme l'avoue ingénument le Révérend Père Schalkinsky, les habitants « les fuient comme la peste ». Ils vont donc voir à domicile les prétendus chefs des mécréants, qui les écoutent gravement et font semblant d'être convaincus par les colporteurs des vérités *officielles*...

CHAPITRE X

LES DOUCHOBORTZI

La fermentation religieuse du Sud s'est développée grâce à des facteurs spéciaux. Ses provinces servirent, dès le XVII^e siècle, de pays d'exil pour les révoltés religieux, politiques et sociaux. On y déportait en outre les criminels dangereux. Cette population de mécontents accueillait à bras ouverts tous les illuminés, pourvu qu'ils prêchâssent la révolte contre les doctrines et les principes établis.

Vers l'année 1750, un sous-officier prussien, expulsé de sa patrie, à cause de ses idées subversives, fait son apparition à Okhot-

chem (gouv. de Kharkov). Il enseignait l'égalité des hommes et l'inutilité des pouvoirs publics. Ce simple vagabond fut le vrai fondateur de la secte des *douchobortzi* (1), qui croient à la communication directe avec la divinité à l'aide de l'esprit qui est en nous tous. L'étincelle jetée par l'inconnu dégénéra, peu de temps après, en un incendie formel, qui embrasa tout : villes, villages, paysans, popes et ouvriers.

Le monde extérieur, enseignent-ils, n'est qu'une prison pour notre âme. Nos passions portent en elles-mêmes les germes de nos punitions. Rien de plus criminel que le désir de la gloire et des honneurs sur la terre. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Je ne suis point de ce monde » ? Les tsars ne règnent que sur les méchants et les criminels, les gens honnêtes, les vrais *douchobortzi* n'ayant que faire de ses lois et de son autorité. La guerre est contraire à la volonté de Dieu.

Jésus-Christ affirme que nous sommes tous frères et sœurs, partant les mots « père ou

(1) Routepov : *Vieroutchenie rousskich rationalisticheskikh iereziei*, etc., etc., Moscou, 1891.

mère » sont illogiques et vont contre ses enseignements. Il n'y a qu'un père, c'est celui qui est dans les cieux. Les enfants devraient appeler les parents par leurs noms diminutifs et leur dire simplement : vieux ou vieille.

En dehors de ces données principales, tout varie dans leur doctrine, les *douchobortzi* ont, non seulement engendré une centaine de sectes nouvelles, mais ils ont évolué sans cesse, sous l'influence de leurs chefs attitrés. Il y avait un moment où les *douchobortzi* tuaient les enfants faibles de corps et d'esprit (Haksthausen). Le bon Dieu vivant dans notre corps, disaient-ils, on ne peut pas le condamner déceimment à habiter un corps malsain ou répugnant! Tel chef de la secte (Pobirochine) se croyait juge de l'univers et terrorisait ses coreligionnaires, tel autre (Kapoustine) faisait enterrer vivants tous ceux qui trahissaient les dogmes de la secte. Un procès criminel intenté à Kapoustine, procès qui dura pendant plusieurs années, releva à son actif *vingt et un* meurtres religieux.

CHAPITRE XI

LES MOLOKANES

C'est dans le sein des *douchobortzi* qu'est née une autre secte considérable, les *molokanes*, fondée par un certain Oukleïne, homme ardent et convaincu. *Moloko* veut dire lait; or, les adhérents de cette croyance fondée vers la fin du XVIII^e siècle ne buvaient que du lait, d'où, paraît-il, leur nom. Ils s'appellent entre eux : *chrétiens spirituels*.

En renchérissant sur les principes de liberté admis dans l'église des *douchobortzi*, les *molokanes* enseignent que :

« La liberté est là où est le Saint-Esprit »
(apôtre Paul). Le Saint-Esprit se trouvant

chez les molokanes, ils n'ont point besoin de lois ni d'autorité. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que ses vrais adeptes ne sont point de ce monde?... Donc, bas toute juridiction, toute loi, toute autorité!...

L'apôtre affirme que tous sont égaux : hommes, femmes, maîtres, serfs. Le tsar étant un homme comme les autres, on ne lui doit aucune obéissance!...

Le tsar a dix doigts et fait de l'argent, pourquoi, eux, molokanes, qui en ont aussi dix, n'en feraient-ils pas autant? (Réponse des molokanes, falsificateurs de la monnaie russe, devant les tribunaux appelés à les juger...)

La guerre est un crime, car il est défendu de porter les armes... (1). Un soldat a le devoir d'abandonner son poste... Il faut cacher chez soi tous ceux qui fuient (Mathieu, 25, 35) : déserteurs ou criminels... Qui sait pourquoi on se cache?... Les lois sont souvent injustes, les tribunaux décident confor-

(1) *Andréief: Raskol i ieho znatchenie, etc.* Les soldats molokanes ont jeté les armes devant l'ennemi à Perecop (guerre de Crimée), etc., etc.

mément aux désirs des pouvoirs, et les pouvoirs sont iniques... Les vrais coupables peuvent, du reste, se repentir, et alors le crime disparaît...

De tout temps, les *molokanes* ont eu à leur tête des prophètes éloquents et ingénieux. Enflammés et excités par la présence continue du Saint-Esprit, ils tombaient dans l'état extatique, étaient convaincus de leur origine divine et voulaient s'envoler vers le ciel...

Tel le type superbe d'un agitateur populaire, le paysan Krylof, qui souleva tout le Midi au commencement du XIX^e siècle. Grisé par ses succès oratoires, il finit par croire à sa mission de Sauveur. Il entreprit un voyage à Saint-Pétersbourg, afin d'obtenir le titre de pape des chrétiens spirituels. Pauvre illuminé ! Il est mort sous le fouet !...

Andréïef fut un autre chef molokane. Il prêcha longtemps l'avènement du prophète Élie, qui amènera ses fidèles dans une terre riche et fertile, située près du mont Ararat. Un beau jour, enivré par ses propres discours, il partit, en compagnie de ses amis,

à la conquête de la terre promise, mais il n'a rien récolté, sauf quelques blessures gagnées dans des altercations avec les habitants de l'Arménie. De retour dans son pays, il fut déporté en Sibérie pour avoir caché devant la justice quelques criminels jugés dangereux...

Le nombre des prophètes et des possédés *molokanes* ne cessant de croître, ils décidèrent de se rendre en masse au Caucase. Leurs chants enthousiastes, leur bonté, attirèrent vers eux tous les malheureux souffrant de la misère et des doutes religieux. A leur tête marchait Terentii Bezobrazof pour les infidèles, prophète Élie pour ses adeptes. Persuadé d'avoir rempli sa mission, il annonce aux *molokanes* qu'il va s'élever au ciel, vers Dieu, son père, qui l'a envoyé parmi les chrétiens spirituels. Hélas! la foi ne provoque pas toujours des miracles. Le jour annoncé d'avance, environ deux mille croyants accoururent pour voir l'ascension de leur Élie. La foule, sur l'ordre du pauvre illuminé, se jeta par terre et pria. Lui, Élie, faisait des mouvements de mains vertigineux.

Enfin, les yeux hagards, il s'élança de la hauteur de la colline et tomba piteusement par terre...

La foule désenchantée saisit alors Élie et le livra à la justice. Bezobrazof resta plusieurs années dans une prison centrale. Il avoua plus tard ses erreurs et fut grâcié.

Plusieurs Élies sauveurs voulurent également s'enlever au ciel, mais ils subirent le sort de Bezobrazof. Ces malheurs n'ont point affaibli l'ardeur religieuse des molokanes. Toute une série de *Izechristy* (faux Christs) comme les appellent les Russes, ont tourmenté l'imagination des peuplades du Midi. Les uns se croyaient des Élies, les autres se prenaient pour l'ange Gabriel ou se considéraient comme de nouveaux sauveurs.

Tel fut Petrov, qui avait débuté dans ce rôle vers l'année 1840. Après avoir opéré le drainage de l'argent chez les paysans de Simbirsk et de Saratov, il s'enfuit en Bessarabie avec les fonds et ses apôtres. Iakovlev traversa plus tard le pays, accompagné de douze anges féminins, et fut en leur compagnie déporté en Sibérie...

Mais la conscience populaire ne se décourage point pour si peu. A côté des imposteurs, il y a des gens de foi, simples, bons et rêveurs. Profitant de la liberté absolue de commenter l'Évangile, ils en usent et abusent. Les contradictions grandissant tous les jours, c'est, parmi les *molokanes*, à qui fondera une nouvelle croyance. De même que jadis les *douchobortzi* ont donné naissance aux *molokanes*, ces derniers engendrent les *stoundistes*...

CHAPITRE XII

LES STOUNDISTES

Les *stoundistes* croient que l'homme n'a le corps et la vie parfaits qu'à la condition de ne pas se fatiguer par les souffrances et le jeûne. D'après eux, tous les hommes doivent jouir également des dons de la nature, car Jésus-Christ a souffert pour tous. La terre et l'argent appartenant à la collectivité, tout doit être partagé d'une façon égale parmi les hommes, qui sont frères et fils du même Dieu. La fortune devant être égale, il est inutile de l'accaparer. Il faut de même condamner le commerce et introduire l'échange des marchandises en nature. Ils ne fré-

quentent pas les églises et fuient les cabarets, « cette source de malheur et de maladies ».

Le gouvernement a eu beau lutter contre eux, mais plus on les persécutait, plus ils augmentaient en nombre. Les illuminés parmi les *stoundistes*, jugés particulièrement dangereux par l'administration, furent fouettés et emprisonnés.

Cette secte fut considérée par le gouvernement russe comme la plus dangereuse. Son origine ne date du reste que de l'année 1862, mais depuis ce moment quel riche martyrologe n'a-t-elle pas à son actif ?

Avec les *molokanes*, ils renient les ikones, les sacrements, la hiérarchie de l'Église orthodoxe, et n'admettent l'Écriture sainte que comme un traité de morale. Ils ont en horreur la guerre « cet assassinat en masse » et n'ont jamais recours aux tribunaux, évitent toutes querelles et discussions et considèrent comme l'action la plus dégradante, celle de lever la main sur son prochain. Tous savent lire et écrire, afin de pouvoir étudier l'Écriture sainte.

Les *stoundistes*, de même que les *molo-*

kanes, n'admettent en dehors de Dieu *aucun* pouvoir humain, aucune autorité! Ils ne veulent pas prêter serment et profitent de la moindre occasion pour protester contre les lois publiques.

Leur doctrine forme un mélange des préceptes *molokanes*, avec les tendances nettement communistes, telles qu'elles se manifestent chez les colons allemands, adeptes de Gutter, qui s'implantèrent en Russie vers la fin du XVIII^e siècle et furent transportés en 1818, dans la Nouvelle Russie.

Nourri et fortifié par la persécution, vivement empreint de l'odeur de terroir russe, le *stoundisme* devint par excellence la religion du *moujik* et prit des proportions inquiétantes.

CHAPITRE XIII

LES COMMERÇANTS DE PARADIS

Mais à côté des sectes florissantes qui groupent des millions de croyants, on rencontre par-ci par-là des fruits de foi savoureux et étranges, des communautés fondées sur des superstitions charmantes et naïves. Les adeptes d'une de ces chapelles croient suffisant de monter sur les toits pour s'élançer vers le ciel. Qu'importent les charlatans qui les trompent, le gouvernement qui les persécute, leur raison qui s'en va, pourvu qu'ils puissent goûter pendant quelques moments la félicité suprême et vivre en harmonie avec le ciel !

Pour jouir des douceurs de l'extase, les paysans se dépouillent de leurs biens et rachètent leurs péchés en échange de leurs roubles qu'ils abandonnent aux illuminés ou aux imposteurs.

Le paysan Atanase Konovalov fonda la fameuse secte des *Commerçants de paradis* (*raïskie Kommersanti*). Aidé par son fils, André, il prêcha entre 1885-1892 à Csihovka (gouvernement de Saratov) l'absolution des péchés contre des offrandes « en espèces ». Il faut se dépêcher, enseignait Konovalov : le temps presse (1) et il ne reste que peu de places au paradis. Celles-ci sont de deux catégories : une place en première (10 roubles par personne) donne le droit de rester couché sur un sofa céleste, tandis que les habitants de la seconde (5 roubles) doivent rester éternellement assis sur un tabouret (2)...

Et les simples d'esprit se privaient de nourriture afin de pouvoir se procurer leurs

(1) D'après certains dissidents russes, le huitième millier d'années que traverse notre terre est le dernier et c'est vers sa fin que viendra le second « Sauveur ».

(2) *Obozrienié Raskola* 1893, etc., page 79, édition autorisée par le censeur ecclésiastique Diatchenko...

places au paradis... En 1887, un certain Ivanov, très considéré dans son village, après avoir vendu sa récolte, est allé se payer une place de première. Son fils l'ayant appris, se désespéra de ces 10 roubles dépensés aussi luxueusement. Quoi, disait-il, son père ne pouvait se contenter de la seconde classe, comme l'ont fait tant de leurs voisins ? La querelle fut portée devant le juge et le vieillard se lamentant de l'indifférence criminelle de son fils, dit :

« Oh ! ma pauvre vieillesse, après avoir travaillé durement, dois-je me condamner, à cause de 5 roubles, à rester éternellement assis sur un tabouret ? Toi, mon fils, disait le vieillard attristé en s'adressant à son rejeton, tu n'as pas honte de maltraiter ainsi la vie future de ton nourricier, de celui qui t'a soutenu pendant ton enfance ? C'est un grand péché que tu prends sur ton âme... »

On assurait les places au paradis, non seulement aux vivants, mais aussi aux morts, qui ont oublié de le faire avant d'entreprendre leur voyage éternel. Les parents du défunt s'adressaient alors au prophète, qui

fixait le prix d'après la fortune du moribond.

Ajoutons que Konovalov opérait en compagnie de deux vieilles filles. Un cérémonial singulier accompagnait la remise de l'argent. On déposait celui-ci par terre, Konovalov le saisissait avec ses dents, le mettait sur la table, et c'est son fils, André, qui le lui mettait dans la poche...

CHAPITRE XIV

LES SAUTEURS ET LES FRÈRES SPIRITUELS

La secte des *sauteurs*, fondée par Petrov, autrement appelée *sopouny*, imposait le devoir de souffler les uns sur les autres durant le service divin. Il s'agissait tout simplement d'une fausse application du 9^e vers du 50^e psaume. Les adeptes de Petrov faisaient ordinairement un gradin de plusieurs bancs et priaient à son sommet. Une fille hystérique quelconque tombait par terre, dans un paroxysme religieux. Un des assistants se penchait alors sur elle en refaisant la scène de la résurrection. Petrov, grand admirateur du roi David, chantait ses psaumes accompa-

gnés de danses à « l'instar du roi David, qui sautait devant l'arche ». Le successeur de Petrov, Roudometkine, a organisé « les sauts » en leur donnant une base rythmique. Sentant la prochaine arrivée du « Sauveur », il se faisait couronner, en 1877, comme roi des chrétiens spirituels et épousait une femme « spirituelle », tout en gardant sa femme « matérielle ». Ses successeurs, qui, tous, se nomment « les rois des chrétiens spirituels », n'ont pas l'autorité du pauvre Roudometkine, qui fut déporté dans le couvent de Solovetzk...

A côté des sauteurs, il faut placer les *chalapoutes*, frères spirituels, qui croient à la présence du Saint-Esprit parmi les hommes. Ils appartiennent aux illuminés d'un degré supérieur et arrivent à un tel paroxysme d'enthousiasme religieux, que, voulant s'envoler vers le ciel, ils montent sur les toits et se jettent dans l'espace...

CHAPITRE XV

PARMI LES PETITS DIEUX

La secte des *petits dieux* (*bojki*) fut fondée, vers l'année 1880, par un paysan, Sava. Avec sa nature impressionnable, victime des agissements des *spasovtzi*, *bezpopovtzi* et une douzaine d'autres doctrines qui fermentaient dans son village natal, Derabovka (arrondissement de Volsk, gouvernement de Saratov), Sava finit par se croire Dieu. D'humeur batailleuse, de tempérament irascible, il est devenu grave comme un penseur et doux comme un agneau. Son intelligence paraissait grandir à vue d'œil... Il raisonnait en

homme éclairé par la foi sacrée, et disait aux habitants de Derabovka :

« S'il y a un Dieu dans les cieux, il doit y en avoir un sur terre. Et pourquoi pas ? La terre n'est-elle pas une création du ciel, et elle doit ressembler à la divinité qui l'a créée ?... Or, où se trouve-t-il, ce dieu terrestre ? Où se trouve la Vierge Marie ? Où sont les douze apôtres ? »

Le pauvre illuminé allait à travers son village natal et rêvait à haute voix. On haussait d'abord les épaules, en écoutant ses questions. Mais Sava continuait à prêcher. Les simples d'esprit allèrent enfin vers lui...

Ce fut un moment doux et rayonnant de sa vie, lorsque les habitants de Derabovka trouvèrent enfin le bon Dieu qu'on cherchait avec tant d'avidité. Car qui pouvait l'être, sinon Sava lui-même ? Et c'est ainsi que Sava proclamé Dieu, nomma Sauveur son parent Samouil ; une paysanne du village Gorki est devenue la Vierge Marie ; il choisit les douze apôtres et le Saint-Esprit parmi ses voisins. La nomination de ce dernier présentait quelques difficultés pour ces âmes candides. Le

Saint-Esprit s'était montré, disaient-ils, à Jésus-Christ, sur le fleuve Jourdain, sous la forme d'une colombe. Et alors pouvait-on le remplacer déceimment par un homme? Non, affirmèrent les pieux de l'église de Sava, et ce sera tout oiseau-colombe (*vsiakaïa ptit:agoloubitza*) qui désormais sera le Saint-Esprit.

Le « pouvoir » se mit à poursuivre les *dieux*, comme les appelle la population locale. Samouil arrêté, sous l'inculpation d'être un faux Sauveur, se défendit avec la franchise naïve d'un enfant et désarma les tribunaux. La propagande pouvait ainsi continuer, propagande bien innocente, qui ne menaçait en rien la sécurité du régime et remplit de délices les adeptes du dieu Sava!

Réunis dans une forêt, les *petits dieux*, les *bojki*, y cachent la « Vierge Marie » dans un endroit touffu de verdure et attendent son apparition. Le « Dieu Sava » en personne, accompagné de Samouil, « le Sauveur », se place dans un endroit rapproché de « la Vierge ». Lorsque celle-ci sort enfin de sa cachette, elle avance entre le « Dieu » et le « Sauveur ». La joie de l'assistance éclate en

des cris joyeux et on glorifie la bonté du ciel.

La « Vierge » porte un costume d'une beauté rare, car il est fait avec des étoffes réunissant les couleurs de l'arc-en-ciel. Les assistants l'approchent et les apôtres déposent des baisers attendris sur ses genoux. On chante ensuite des hymnes célestes et on se disperse, en proie à une félicité sans bornes...

CHAPITRE XVI

LES BREBIS DE GRIGORIËV

La folie religieuse n'est pas cependant toujours aussi innocente que la semence du « Dieu Sava ». Celui qui fonda la secte des *mormons russes*, appelée autrement *montano-molokanes*, Ivan Grigorïev, commença par prêcher que Dieu a créé le monde en six jours. Peu à peu, il s'émancipa d'autres articles de foi et conspua les religions et les conceptions sociales admises. Pour lui, les *molokanes* étaient « empestés », les *douchobortzi*, des « destructeurs de la foi » ; les *chlysty*, des « vaches enragées ». Il n'y a qu'une vérité, c'est celle de Grigorïev !

Il faut commenter la Bible, d'après « son esprit ». L'apôtre ayant dit que le Christ se trouve chez ceux qui croient en lui, lui Grigoriév n'est autre que le Christ lui-même. Il partit pour la Turquie, en revint avec « le grade » de Sauveur et prêcha la nécessité de la « vie spirituelle ». Il choisit plusieurs femmes pour partager « sa vie » et les dix-huit apôtres qui devaient le glorifier. D'hallucination en hallucination, il imposa le chômage obligatoire.

« Ne travaillez pas, enseignait Grigoriév, car je vous serai doux et clément. Vous serez comme les oiseaux qui se nourrissent sans labourer la terre. Ne travaillez pas et tout sera à vous, jusqu'au blé que le gouvernement cache dans ses magasins. »

Et les habitants de Gaï-Orlov (gouv. de Samara) laissaient leur terre en friche et ne cultivaient que leurs hymnes et leurs prières.

Une folie poétique, rêveuse et mélancolique, s'empara des fidèles. Tout le monde, y compris les illettrés, composait des psaumes et des hymnes, à l'instar de Grigoriév. Dans

le recueil du Père Arsenii, j'en trouve des spécimens, d'un mysticisme enfantin :

L'habitant du ciel,
Le roi Salim
Sauveur du monde
Descendra sur terre.
Les nuages fuient,
La lumière brille,

* * *

Nous monterons sur la montagne
C'est sur Sion que nous monterons
Et chanterons comme les anges,
.....

* * *

Lorsque l'esprit de Grigorïev s'égara définitivement, lorsque le vieillard, oubliant le service divin, passait son temps dans la compagnie de ses « femmes spirituelles », un doute s'empara des adeptes de sa chapelle. On composa alors un « psaume » mélancolique, que les « apôtres » chantaient en l'honneur de Grigorïev :

Père Sauveur (*Iskoupitel-batiouchka*)
 Espoir de tous

.....
 Tu nous donnas l'étincelle,
 L'étincelle de la foi.
 Aujourd'hui petit père,
 Tu caches la lumière.

Tu caches la lumière.

.....
 Notre vie est changée,
 Nous pleurons ta foi
 Perdue et dérangée
 Nous pleurons notre vie divine,

.....
 Sur les montagnes de Sion
 Il y avait une vigne de Dieu,

.....

Grigorïev se laissa attendrir et répondit
 par un psaume :

Celui-ci dévoile, en vers *rimés*, comment
 le Saint-Esprit (c'est-à-dire lui, Grigorïev)
 se promenait dans un jardin. Les brigands
 ont voulu s'emparer de lui (allusion aux dis-
 sidents, ses anciens fidèles qui se sont pro-
 clamés des *Saints-Esprits*). Mais le soleil est
 descendu sur le « jardin du Paradis », le
 « jardin céleste »...

Un jour, l' « Antéchrist », dans la personne d'un juge d'instruction, descendit à Gaï-Orlov et s'empara de Grigorïev. Le Saint-Esprit fut envoyé en compagnie de son apôtre, Artemïev, dans la prison de Novo-Ouzensk. C'est là qu'il est mort, empoisonné, paraît-il, par une de ses femmes spirituelles, jalouse d'une de ses rivales. Les préceptes de Grigorïev ne sont point morts avec lui. Le paysan Verestchagine continua l'œuvre de son maître, entouré de douze apôtres vénérables.

CHAPITRE XVII

LES NAPOLÉONIENS

Les variations pittoresques sous lesquelles se révèle la soif de la vérité religieuse et sociale, dans le Midi russe, dépassent toute imagination. Dans cette grande usine sectaire, tous les rêves de l'humanité ont leurs représentants plus ou moins « illuminés ». Le moindre arrondissement présente le même spectacle qu'on pouvait observer par exemple dans la prison de Solovetzk, qui avait la spécialité d'abriter les chefs sectaires. M. Sitzov, qui y séjourna un certain temps, peint ainsi la tour de Babel des croyances qui s'y dé-

roula devant ses yeux (1). Il y avait, avant tout, un *douchoboretz*, figurant un dieu de l'église de Sava, avec sa femme incarnant le Saint-Esprit; un *chlyste*, tournant infatigablement autour d'un baquet d'eau; le capitaine Iline, qui réclamait l'honneur d'être le frère de Jésus-Christ; un nommé Pouchkine, qui prétendait être l'incarnation du « Sauveur »; un *skopetz* qui amena une quantité de gens de Moscou à subir l'initiation à la secte des eunuques russes; le *staretz* Israël, qui voulait fonder une « église triomphante » en recrutant des adeptes parmi les prisonniers, etc., etc.

Les réformateurs religieux, au moment de leur promenade, faisaient un vacarme épouvantable, chacun voulant convertir son entourage. De temps en temps les geôliers accouraient afin de sauver le « Saint-Esprit », terrorisé par le frère du Christ ou par le prophète Élie...

(1) L'étude de M. Sitzov, publiée dans le *Tobolskia Eparchalnyia Vedomosti* (Messager ecclésiastique du gouvernement de Tobolsk), n^{os} 13-20, 1890, a pour objet le fameux clairvoyant, le *staretz* Israël.

Mais avant de prendre congé d'autres bizarreries du grand laboratoire, il nous faut mentionner la secte des *napoléoniens*, dont les rares représentants se retrouvent encore dans le Midi russe (1).

Les *douchobortzi* et les *molokanes* furent vivement impressionnés par l'apparition de Napoléon I^{er}. Pour eux, un homme qui avait accompli tant d'exploits héroïques ne pouvait être qu'un envoyé de Dieu. Pourquoi alors est-il venu, se demandaient les *molokanes*? Ils comprirent que sa mission était de rétablir le trône du roi David et de mettre fin à leurs malheurs. La joie fut grande parmi les braves buveurs de lait, lorsqu'on leur eût expliqué le mystère napoléonien. Ils décidèrent de déléguer cinq *molokanes* pour saluer l'envoyé du ciel.

Cinq vieillards vénérables partirent, habillés de vêtements blancs, comme leurs barbes, mais ils arrivèrent déjà trop tard,

(1) William Hepworth Dixon, l'auteur de la *Terre Sainte*, qui visita la Russie en 1870, prétend avoir rencontré des *napoléoniens* à Moscou. D'après lui cette secte ne cesserait de se développer.

Napoléon ayant quitté la Russie après le désastre de l'an 1812. Les *molokanes* voulurent le suivre. Ils furent arrêtés aux abords de la Vistule et mis en prison...

L'imagination populaire n'a pourtant pas renoncé à son idole et un enthousiasme naïf continue à s'exercer autour de Napoléon montant au ciel. Certains des « napoléoniens » pleurent l'impiété de ses ennemis qui l'ont chassé de Russie et privé les mortels d'un Sauveur envoyé d'en haut...

Dans leurs réunions (1) ils parlent des actions héroïques de Napoléon et s'agenouillent devant son buste. Au moment de son entrée en Russie une étoile s'était montrée sur le ciel, pareille à celle qui avait salué la naissance de Jésus-Christ. Il n'est point mort. Il a traversé les mers pour venir de Sainte-Hélène dans l'Asie centrale et il habite Irkoutsk. Un grand orage déchirera plus tard le ciel et Napoléon apparaîtra comme chef suprême des peuples slaves. Il mettra fin à leurs discordes et entouré d'anges

(1) *Koutepov. Verouatchenie, etc.*, p. 54 (Moscou 1891).

et de soldats héroïques, il rétablira, au son des trompettes, la justice et la félicité sur terre.

« Le temps est proche », ce cri d'espérance suprême, qui ouvre et ferme l'Apocalypse, est toujours sur les lèvres des fidèles de l'église napoléonienne!

Napoléon devenu presque dieu, voilà un avancement auquel le petit Caporal n'a sans doute jamais rêvé!

CHAPITRE XVIII

LES « HOMMES DIVINS »

Leur origine se perd dans la brume des temps écoulés. On les rattache tantôt aux enseignements de Vichnou, tantôt aux sectes mystérieuses de l'antiquité. Mais les « hommes divins » sont bien les enfants du terroir slave.

Les chasseurs de ressemblances peuvent retrouver certaines analogies entre les adeptes de la « virginité virginale », ou du « grand jardin du tsar », car ils jouissent également de ces deux noms, et les « adamites » ou les « aryanisants ». Après tout, les consciences révoltées, qui tendent vers le salut suprême,

se rencontrent souvent sur le chemin uniforme qui mène vers la délivrance.

Le nom plutôt sarcastique, sous lequel ils sont connus, indique un des moyens dont ils se servent pour plaire au Seigneur. On les appelle les « *khlysty* » (flagellants).

Une lutte à vie et à mort s'est engagée depuis quelques siècles entre l'orthodoxie russe et cette secte dont les idées égalitaires tendaient à bouleverser et à ruiner les dogmes aristocratiques de l'église officielle.

Le véritable fondateur de la doctrine fut un nommé Filipov. Il a vécu vers le milieu du xvii^e siècle.

D'après ses enseignements, Jésus-Christ ne fut qu'un des nombreux Christs dont a joui l'humanité depuis des siècles. L'esprit du bien s'incarne dans les hommes de grande valeur morale, c'est pourquoi les Christs paraissent et disparaissent. Ils vivent avec nous et se trouvent parmi nous.

Les « *khlysty* » peuvent donc avoir de tout temps parmi eux un ou plusieurs Christs.

Mais tous les Christs n'ont pas la même valeur. Il y en a de grands et de petits !

Filipov fut convaincu qu'il était le Grand Christ. Il avait donc le droit de choisir les douze apôtres et la Mère divine. Peu à peu, se prenant pour Dieu le Père, il divinisa son fils en la personne d'un paysan, Souslov, qui lui succéda après sa mort.

Le Christ Loupkine qui octroya le grade de la Sainte Vierge à sa femme Akoumina Ivanovna, a donné un essor prodigieux à l'évolution de la secte. Les fidèles l'avaient proclamé leur tsar spirituel. On l'accueillit partout avec des cérémonies imposantes; il se laissait baiser les pieds et les mains et faisait agenouiller les croyants devant la Sainte Akoumina. Leur propagande gagna maints diacres et chanoinesses de l'orthodoxie officielle.

Après la mort d'Akoumina, la chanoinesse Anastasie du couvent Ivanov assumait le rôle de la Sainte Vierge. Avec le temps, l'aristocratie et la noblesse de Moscou et des autres provinces russes vinrent grandir le nombre des fidèles des « Christs vivants ».

La doctrine de Filipov se modifia sensiblement. Son église fondait des succursales dans

la plupart des provinces russes (1). Celles-ci s'émancipèrent à leur tour. Au lieu d'une, il y eut de nombreuses églises indépendantes et de nombreux Christs firent leur apparition simultanée dans les différentes provinces de l'Empire.

Abstraction faite des articles de foi secondaires qui différencient les chapelles, les principaux dogmes qui unissent les « hommes divins » se réduisent à ceci :

Il y a sept cieux et le septième constitue le paradis des hommes divins. C'est là qu'habite la Sainte Trinité, la Mère du Christ, les Archanges, les Anges et les Christs consécutifs qui ont embelli notre planète. Il ne s'agit point de corps matérialisés, mais de principes spirituels.

Dieu s'incarne dans les meilleurs des

(1) Dans l'*Encyklopeditchesky Slovar* d'Hfron, on signale qu'en 1903 les *klystys* comptaient de nombreux adeptes dans le gouvernement de Moscou, Riazan, Toula, Kalouga, Yaroslav, Vladimir, Orlov, Tambov, Nijni-Novgorod, Kazan, Simbirsk, Samara, Saratov, Astrakan, Viatka, Orenbourg, Voronege, Ekaterinoslav, Kiev, Pödolie, Poltava, Bessarabie, Cherson, parmi les cosaques du Don, en Caucase; etc., etc... Presque toutes les provinces russes se trouvèrent ainsi gravement endommagées par les principes religieux des « hommes divins ».

hommes chaque fois qu'il en ressent le besoin. Et ceux qui reçoivent cet honneur sublime deviennent des Christs.

Celui que divinise les Évangiles est mort comme tous les autres Christs. Son corps est sous terre à Jérusalem (1) et sa résurrection signifie la délivrance divine de son esprit. Les Évangiles offrent les enseignements du Christ de l'époque. Mais les Christs de nos jours reçoivent d'autres enseignements appropriés aux besoins de notre temps.

La religion orthodoxe russe est une religion de la matière. l'Esprit lui est étranger. On ne retrouve ses manifestations que chez les « hommes divins ». Pour faire triompher leur vérité, ces derniers peuvent appartenir de nom à la religion officielle. Ils peuvent même aller dans ses églises, mais doivent laisser leurs âmes au seuil...

Un homme divin doit mettre son âme à l'abri des « infidèles », des « méchants », des

(1) Ses miracles, affirment-ils, n'ont été que des symboles spirituels. Lazare vivait en pécheur et violait les commandements du ciel. Jésus-Christ l'a guéri et en a fait un homme de bien, d'où la légende de sa résurrection.

« loups voraces », des « juifs sans Dieu », car c'est ainsi qu'ils dénomment les orthodoxes.

L'âme humaine a été créée bien avant la création du corps.

Une « mère divine », questionnée au sujet de son âge devant un tribunal, affirma que si son corps n'avait que 70 ans, son âme éternelle comptait presque autant de siècles.

Les sectaires admettent la métempsychose. Les âmes se dépiacent et tendent vers la perfection suprême. Celle d'un Christ sur terre devient un ange après sa mort; celle d'un homme imparfait a besoin de réincarnations successives.

Le corps est la source du mal et l'âme celle du bien.

Il faut donc maîtriser le corps, ses instincts et ses besoins.

Les « hommes divins » doivent s'abstenir de la viande et des boissons alcooliques; ils doivent également renoncer au mariage dans le sens matériel de ce mot.

Par une singulière déformation du principe tendant à dominer la chair, les « hommes

divins » conçoivent le mariage comme une institution spirituelle.

L'âme d'un homme qui a vécu avec sa femme, autrement qu'en frère et sœur, entre après sa mort dans celle d'un porc.

Les enfants qui sont venus au monde dans le mariage sont la joie de Satan.

Mais l'amour doit être toléré entre l'homme et la femme en dehors des liens du mariage. Car alors les péchés de la chair sont rachetés par les vertus de l'esprit.

L'adultère se trouve ainsi recommandé et grandement honoré par maintes chapelles de cette église.

Les rapports vulgaires entre les sexes sont ainsi purifiés par l'esprit. Les hommes et les femmes qui s'aiment dans ces conditions ressemblent aux pigeons et aux tourterelles tant aimés du ciel.

(tschtô goloub' s' goloubkoïou).

Raspoutine qui a puisé ses inspirations dans les doctrines des « hommes divins » était surtout servi des principes de cet

étrange amour spirituel pour faire triompher la débauche aux sommets de la vie sociale russe!

Les « khlystys » évitent d'avoir des enfants. L'avortement est non seulement toléré mais conseillé par leur église.

La multiplicité des Christs provoque des malentendus regrettables. De véritables duels s'engagent entre ceux-ci. Dans certaines chapelles la difficulté est résolue d'une façon simpliste, car l'esprit de l'Évangile inspire, malgré tout, ces pauvres illuminés. Les Christs échangent des gifles et celui d'entre eux, qui tend sa joue et en demande toujours davantage, est considéré comme un Christ supérieur.

Les « khlystys » se divisent en *korabli*, c'est-à-dire en bateaux. Chaque bateau a ses anges, ses prophètes et son Christ. Ils se réunissent dans leur Jérusalem qui se trouve d'ordinaire dans une cave. Les cérémonies religieuses ont lieu la nuit et les assistants sont vêtus de blanc.

Les rites se réduisent aux mouvements pittoresques. On commence par une danse

solo, puis les fidèles évoluent par deux. Elle prend ensuite la forme de la croix où participent de nombreux fidèles et finit par la « danse de David » à l'instar de celle du roi biblique devant l'arche.

Les fidèles exténués tombent à terre; leurs corps fatigués ne s'opposent plus aux manifestations de leurs âmes. Les prophètes et prophétesses font alors éclater leurs aspirations divines.

Une fois par an a lieu le « grand service ». Un baquet rempli d'eau est placé au milieu de la salle. Des cierges en cire l'éclairent. On contemple l'eau qui s'agite et les croyants en extase aperçoivent Dieu qui leur sourit. Ils entonnent en chœur leur hymne populaire :

Nous dansons, nous dansons,
Et cherchons le Christ qui est parmi nous.

Dans certaines chapelles, cette messe a pour couronnement le péché global (*svalnyi grech*), c'est-à-dire l'amour de tous avec tous...

Cette secte, à cause de ses nombreuses ra-

mifications, se présente sous des aspects bien divergents.

C'est ainsi que sur le tronc du même arbre ont poussé les *pohirschkovtzi* qui, pour se débarrasser des mauvais esprits, ont recours à...; les *teleschi* qui, à l'instar d'Adam et Ève au Paradis, accomplissent leurs rites religieux sans être vêtus; les *schtundochlysty*, et plusieurs autres sectes, dont il serait par trop risqué de vouloir expliquer les dogmes et les formes disparates du culte.

CHAPITRE XIX

LA RELIGION DE RASPOUTINE

La carrière de Raspoutine fournit une des pages les plus troublantes de la déviation des sentiments sexuels et religieux.

On y constate d'une façon saisissante les liens qui rattachent ces deux côtés de notre vie en apparence si diamétralement opposés.

Le faux moine avait des dons incontestables d'hypnotiseur. Comme il réussissait à endormir dans son village sibérien, aux environs de Tomsk, les personnes qui l'approchaient, il conquit la gloire d'un « saint homme ». Ses « miracles » impressionnaient d'autant plus les paysans sibériens que

ceux-ci n'avaient jamais entendu parler ni d'hypnotisme ni de suggestion. Pénétré de sa force mystérieuse, il décida de s'en servir sur une plus vaste échelle. Il entreprit un voyage à Saint-Pétersbourg, où ses nombreux exploits l'avaient déjà précédé. La tzarine Alexandra Féodorovna; qui souffrait d'insomnies, le fit appeler auprès d'elle. Et la fortune de Raspoutine, grâce aussi à certaines qualités sur lesquelles il serait indécemment d'insister, fut faite du jour au lendemain !

* * *

Le village Pokrovskoïe, lieu d'origine de Raspoutine, jouit en Sibérie d'une réputation lamentable. Peuplé de gens de mauvaise vie, il est l'objet de réprobation des campagnes voisinantes. La famille du prophète a su se signaler, dans ce milieu pourtant peu difficile, par des mœurs blâmables et inavouables. Raspoutine n'est qu'un sobriquet qui veut dire en russe « débauché ».

Il a commencé ses exploits dès l'âge le plus tendre. Le jeune Grégoire, connu sous le diminutif de Gricha, a été mêlé à toutes sortes d'affaires louches et, entre autres, à des vols de chevaux, à des faux témoignages et à plusieurs actes de brigandage. Il avait même subi, à plusieurs reprises, la peine du fouet, si généreusement prodiguée par les tribunaux locaux.

Parmi ses fidèles compagnons, figurait un jardinier, Varnava, devenu ensuite, grâce à la protection de Gricha, évêque de Tobolsk.

A un moment donné, Gricha crut utile d'abandonner ses petits méfaits afin de se livrer à un commerce plus lucratif. Il dépouille ses vêtements de simple paysan et adopte un costume se rapprochant de celui des moines. Grave et sérieux, racontant partout qu'il s'était rangé aux « préceptes du Seigneur », il quémante au profit d'une église à construire. Il réussit à se procurer de ce chef des sommes assez considérables. Il fonde ensuite une secte dont la bizarrerie est à la hauteur de tant d'autres sectes qui ont vu le jour récemment.

Ses données essentielles sont empruntées à la secte des *khlysty* avec quelques modifications appropriées à la décadence de la cour tzariste.

On ne peut pas être sauvé, enseignait-il, sans s'être repenti. Or, on ne peut pas se repentir si l'on n'a pas péché. Le péché devient, dans ces conditions, une sorte de devoir. On devine combien une « religion du péché » est pleine d'attraits pour ceux qui n'ont ni l'envie ni la volonté de pratiquer la vertu !

La doctrine de Raspoutine fit d'abord des ravages dans sa province natale. Le prophète, qui prêchait d'exemple, trouvait facilement de nombreux adeptes. La nouvelle religion a pris des formes inénarrables. Les fidèles se réunissaient dans des champs en friche. Là, on allumait un feu de joie. Les adeptes des deux sexes formaient une chaîne sympathique, dansaient autour du feu et priaient le Seigneur de leur pardonner leurs péchés : car ils s'en sont repentis. Peu à peu le feu s'éteint et le prophète lance son ordre imposant : « A présent, mes enfants, livrez-vous au péché. » On devine la suite. Les saturnales

de l'ancienne Rome pâlisent singulièrement devant le spectacle qu'offraient les cérémonies établies par Gricha !

Ses pratiques hypnotiques, jointes aux attraits de sa religion spéciale, ne faisaient qu'augmenter sa puissance et sa popularité.

Chargé d'un passé glorieux, il arriva dans la capitale où il sut gagner la faveur non seulement des grandes dames, mais aussi des membres du haut clergé.

Le père Jean de Cronstadt, chez qui il se présenta en premier lieu, fut très impressionné, lorsque Raspoutine lui avait révélé « son intimité avec le Seigneur ». Jean le recommanda à son tour à l'archevêque Théophile, presque aussi célèbre que lui-même.

Dans l'impossibilité d'établir publiquement à Saint-Pétersbourg le culte pratiqué en Sibérie, Gricha se servait surtout de l'hypnotisme. La fascination qu'il exerçait sur l'entourage prêtait une grande autorité à ses paroles. Il se voua à l'exorcisme des démons qui dormaient dans les corps des jolies pécheresses de la haute société. La flagellation y jouait un rôle considérable. Comme on

attribuait aux démons toutes sortes de maladies et de désirs inassouvis, le nombre des cas dont avait à s'occuper « le saint homme » est devenu incalculable.

Même les prélats qui furent évincés par Raspoutine ne peuvent s'empêcher, après sa mort, de voir en lui un « favori du ciel ».

L'évêque Hermogène, qui lui devait sa disgrâce à la Cour, a déclaré, le lendemain de son assassinat, qu'il était convaincu que Raspoutine possédait, au moment de son arrivée à Saint-Pétersbourg, « une étincelle de Dieu »...

CHAPITRE XX

LES VOYANTS PAR L'ESPRIT

Le clergé officiel, appelé à sauvegarder les articles et les dogmes de la foi orthodoxe, se sent lui-même emporté par le vent de la folie religieuse. La forteresse de Solovetzk abritait avant la guerre une armée importante de ces doux révoltés qui, troublés par la soif de « perfectionnement humain », ont fini par blasphémer. C'est surtout dans le sein des monastères que se recrutent les infortunés apôtres. On dirait que les diables livrent de rudes assauts à leurs âmes, comme ils le faisaient aux anachorètes du bon temps de jadis. Moines et nonnes se montrent égale-

ment mécontents, également ardents à déraciner le mal réel ou imaginaire en choisissant de nouvelles voies de salut.

Tel fut par exemple le pauvre Izraïl, jadis à la tête du monastère de Selenginsk, plus tard simple prisonnier de Solovetzk. Éloquent et fervent, il prêcha la renonciation aux biens et réussit à persuader à sa mère et à ses sœurs d'abandonner les biens terrestres et de se vouer au culte de la Vierge. « Au cloître! » leur criait-il avec la conviction d'Hamlet chassant Ophélie de ce monde, et elles chantaient des psaumes avec lui et s'en allaient cacher leurs misères au fond d'un monastère. Puis, un bâton à la main, pieds nus, tête découverte, il parcourt la Sainte Russie et visite les bons « vieillards » (les starets). Tous lui ont enseigné « *le commencement et le milieu de la fin qui n'existe point* » (*Konietz nieokontchatelny*), mais le pauvre Izraïl sent toujours « un vide dans son cœur ». Pour trouver la vérité, il se retire dans une forêt vierge, aux abords du fleuve Schouïa, près du désert de Krivoziorsk, et y reste pendant des années à

prier le Seigneur. Attendri par tant de piété, Dieu le Père fait descendre le repos dans son âme. Il médite, entouré de livres sacrés, et Dieu lui prouve son amour en lui envoyant des visions. Des rêves l'assiègent : des rêves sereins qui, venant directement du ciel, promettent le salut pour lui-même et ceux qui le suivront.

Il voit dans un songe un grand temple au-dessus de la caverne où il prie le Seigneur. Des milliers de gens veulent s'en approcher et ne le pouvant point, répandent des larmes amères.

Un seul homme s'achemine vers l'autel. Et c'est Izraïl, le bien-aimé du Seigneur. Il y va tout droit par la porte « impériale » (*tzarskia vorota*), et tout le monde le suit.

Le Père Izraïl se proclame Jésus-Christ.

L'homme pieux devant le Seigneur se décida alors à guider ses contemporains, dévorés comme lui par la maladie du salut



éternel ! En homme saint qu'il était, il savait discerner les rêves envoyés par le ciel de ceux que nous envoie l'enfer...

Ce fut un jour radieux pour la nouvelle religion qui devait naître dans le désert de Krivoziorsk, que celui où le père Iosif (Joseph) vint rejoindre Izraïl, dont la gloire embellissait de ses éclats les alentours du fleuve Schouïa. Agenouillés pendant des semaines entières, ils prièrent. Izraïl dessina des tableaux saints, et Joseph fit des « cuillères » pour la plus grande gloire du Seigneur. Un attendrissement inexplicable remplissait leurs cœurs : ils tremblaient devant l'Éternel, jeûnaient et versaient de chaudes larmes. Et lorsque, anéantis et brisés par la fatigue, ils tombaient évanouis, Izraïl voyait le ciel descendre sur la terre. Méprisant la nourriture, le sommeil, la fatigue, ils ne redoutaient ni les bêtes fauves, ni les méchants ; ils vivaient ainsi loin des hommes, dans la lumière de l'Éternel. Dans un de ses accès de foi, Izraïl se leva un jour brusquement. Il monta sur une colline, salua trois fois l'Orient et revint rayonnant vers son compagnon.

« Le fardeau qui était à la porte de mon cœur, s'écrie-t-il, le fardeau qui empêchait mon esprit d'aller vers Dieu a disparu et le Royaume du ciel se trouve désormais enfermé en moi-même, au fond de mon âme, dans l'âme du Fils de mon Père! » Et Izraïl va partager ce royaume avec les frères Warlaam, Nikanor et autres innocents, touchés « par le doigt du ciel ». Les profanes viennent se joindre à eux. Tous mènent une vie conforme au salut que leur impose le père Izraïl, et forment une communauté qui se nourrit de prières et de visions célestes. Les gens malades guérissent par la prière d'Izraïl et les incrédules s'agenouillent devant son regard divin.

Les échos de sa piété grandissaient et lui attiraient des foules de plus en plus nombreuses. Et tandis que ses fidèles célébraient le triomphe du bien-aimé, Izraïl crut le moment venu de s'élever dans le grade de sainteté et de s'approcher du Seigneur. Et, de simple Izraïl qu'il était, il se proclama Jésus-Christ.

Le jeudi-saint, il lave les pieds à ses dis-

ciplés, puis il bénit le pain et le vin et les distribue à son entourage. Des rêves d'une sensualité inexprimable s'emparent de son être et pénètrent dans les profondeurs de son âme...

La Reine des Cieux se donne à Israël...

En traversant, dans une de ces visions, un temple vide, il s'approche de l'autel et y aperçoit une femme morte. Il la soulève et à mesure qu'il la touche, elle donne des signes de vie. Glissant tout à coup entre ses mains, la femme saute sur l'autel et, resplendissante de beauté céleste, elle se jette dans ses bras :

— Viens, lui dit-elle, viens, mon époux; viens, que je te verse le vin de mon amour et les délices de mon Père Éternel !

C'était la *Reine des Cieux* en personne qui venait visiter son fils et époux.

En entendant ces paroles, il fondit en larmes. Une félicité sans bornes s'empara de

lui. Dans un éblouissement naïf il fit part de sa joie à ses disciples...

Son Golgotha approchait. La nouvelle religion, dénoncée, fut vivement réprimée. On mit en prison les apôtres. Le Jésus-Christ de Krivoziorsk fut appelé dans la ville de Kostroma pour rendre compte de ses crimes divins et de ses visions célestes. Le pauvre illuminé fut condamné à la réclusion et on lui imposa en outre les besognes les plus humiliantes. On oublia ses vertus, son ascétisme, ses jeûnes, ses prières, l'amour que lui témoignait le Seigneur. Izraïl, qui avait tenu dans ses bras la « Reine des Cieux », devait désormais nettoyer les écuries du monastère de Makariév, allumer le feu, faire les bains pour les frères. Le « bien-aimé de la Reine des Cieux », le fils adoré du Seigneur s'attendait à voir la terre s'ouvrir et engloutir ses juges impies dans ses profondeurs...

Il n'en fut rien. Son âme s'inquiéta. Profitant de l'appel du gouvernement russe qui recrutait des missionnaires pour la conversion des peuplades sibériennes, Izraïl s'en alla pour y prêcher sa vérité à lui, au lieu de celle

« impie » du Tzarisme. Arrivé à Irkoutsk, il veut avant tout sauver les âmes des maîtres du pays, celle du gouverneur général et de l'archevêque... Mais ses désirs se heurtent contre l'indifférence de ces deux grands seigneurs.

— Heureux ceux, leur disait-il, qui viendront à moi. Je leur révélerai les secrets d'ici-bas et leur assurerai le royaume de mon Père!

Mais ils n'allaient point à lui. Vivement scandalisé par ce manque de foi, Izraïl présente au gouverneur général un *rapport formel* sur la *seconde venue de Jésus-Christ, notre Sauveur*. Mais les âmes de ses contemporains furent fermées au miracle. Comme il méditait sur leur cécité et plaignait leur malheur, il se vit saisi par les représentants infidèles de leur pouvoir et transporté dans des « pays plus lointains ». C'est là qu'il retrouva ses anciens disciples et fonda la secte des *voyants par l'esprit (douchovidtzi)*.

Izraïl leur apprit de sa voix grave qu'ils verraient désormais le Seigneur, saint Siméon et la Reine des Cieux. Et, miracle des mi-

racles, dans un état d'extase céleste, ils ont aperçu peu de temps après, le bon Dieu et ses saints; ils ont même pu contempler en outre l'enfant Jésus.

Le Golgotha du Père Izraïl.

L'ère des persécutions commença de nouveau pour Izraïl. Le ciel lui était clément, mais les pouvoirs de la terre se montraient durs et injustes. Et plus on le persécutait, plus la croyance en sa « divinité » grandissait dans son entourage. L'enthousiasme des assistants atteignit son apogée au moment même où la police eût l'audace de mettre la main sur le fils du Seigneur. Que lui importe désormais son corps et les punitions de la terre? Son âme fraternise avec Dieu le Père, et c'est avec un dédain profond qu'il suivra les représentants du mal.

Lors du procès, tous ses adeptes proclamaient la divinité d'Izraïl. Ce qui les confirmait dans leur sainte foi, c'était le fait que

leur « seigneur » Izraïl a été vendu, de même que le Maître Divin, par un *Pilate*. Ils croyaient également que son exécution amènerait des miracles. Izraïl demandait à être crucifié! Mais le ciel lui refusa cette miséricorde suprême et il n'a pas été donné à la foi des chrétiens sibériens de voir des miracles sur sa tombe. Le Saint-Synode se borna à lui faire subir la peine de réclusion perpétuelle dans le monastère de Solovetzk...

Ajoutons que le fondateur des « voyants par l'esprit », mort depuis, a laissé après lui plusieurs volumes de vers. Pauvre poète! Il aurait joui dans l'Occident du bonheur d'un Sâr couvert de gloire et de richesse; il fut, dans l'extrême Nord, infiniment malheureux!

CHAPITRE XXI

LA RELIGION DE LA SŒUR HÉLÈNE

La sœur Hélène Petrov, du monastère de Pskov, constate, dans un moment de suprême « clarté céleste », qu'il n'y a pas d'hierarchie dans l'Église, que les prêtres sont nuisibles, que Dieu n'a point besoin d'intermédiaires, qu'il ne faut pas communier et qu'il faut s'abstenir surtout d'aller dans le temple de Dieu... Vision d'une âme d'élite ou d'une malade d'esprit, car les deux extrêmes se touchent. Un culte pur, basé sur le rapport immédiat de notre conscience avec la divinité, sans pratique religieuse, sans églises, s'exhalant dans des sentiments d'amour pour

son prochain et dans les soupirs célestes, sans piété fausse et artificielle, sans dévots; l'église sans hommes d'affaires au dehors et au dedans, quel spectacle de grandeur tant de fois rêvé et jamais atteint!

Dans l'époque qui a précédé la venue de Jésus-Christ, les meilleurs esprits se révoltaient déjà comme la douce Hélène contre les intermédiaires entre le ciel et les pauvres humains. Siméon le Juste, Hillel, Jésus fils de Sirach et tant d'autres réclamaient comme le fit jadis Isaïe, qu'on abandonnât l'encens qui importune Dieu, qu'on renonçât à la graisse des béliers qui soulève l'âme. « Il faut, disaient-ils, avoir le cœur pur et aimer le bien. » Personne cependant n'avait formulé cet enseignement d'une façon aussi sublime que le fit Jésus-Christ. Car qu'est-ce que le christianisme pur et divin tel qu'il avait été conçu par le Sauveur, sinon l'aspiration pieuse et fraternelle de tous les croyants vers le ciel, sans entraves, sans dogmes, sans intermédiaires?

Au nom de l'Évangile divin, la sœur Hélène voulut également protester contre les

égarements d'hommes. Elle leur jetait à la face leurs erreurs et leurs péchés. Mais tandis que les mêmes enseignements, proclamés dix-huit siècles avant, valurent à l'humanité une résurrection morale, répétés par Hélène, ils attirèrent sur sa tête des malheurs sans nom. Chassée du temple, menacée du cachot, elle vit son cœur s'aigrir. Son esprit si pur se couvre alors de nuages épais...

Le Jour de Dieu arrive!

Une vision lui apprit alors que la fin de tout approche, l'Antéchrist étant déjà venu au monde.

— Il faut, enseignait-elle, se préparer pour le jugement dernier, il faut renoncer à la vie de famille, il faut que les épouses quittent leurs maris, les sœurs leurs frères, les enfants leur parents. Le jour de Dieu est proche!

Expulsée du monastère, la belle Hélène Petrov, car elle était belle lorsqu'elle s'est

donnée à Dieu, porte sa parole bénie parmi les pauvres d'esprit. C'est parmi eux qu'elle fut comprise et vénérée. Leur admiration faisait vibrer son âme et la remplissait d'extase...

Deux ecclésiastiques et plusieurs autres « sœurs », attirés par le bruit de sa sainteté, se joignent à elle. A tous, elle répète que la « fin » approche, car « l'Antéchrist » est déjà sur terre. Un jour, elle l'aperçoit en face d'elle, elle veut le tuer, pour la plus grande gloire du ciel, mais « l'autre » s'échappe. La sainte Hélène a retenu cependant les traits de son visage et le découvre au profit de ses fidèles.

— Ce n'est autre, disait-elle, que le père Ivan de Cronstadt, qui, tout en étant un grand thaumaturge, n'est qu'un mauvais génie au service de l'enfer...

Et l'entourage jubilait et rendait grâce à la clairvoyance d'Hélène. Les nuées de louanges, l'exaltation pieuse des assistants, la certitude de l'amour que le Christ nourrissait pour elle, mirent « la bonne sœur » dans un état de surexcitation intense. Elle,

qui ne rêva qu'amélioration des hommes, se réveilla d'une façon inattendue dans un état d'incarnation divine. Essayant quand même de résister aux charmes de sainteté et de divinité qui enveloppaient son âme, elle disait aux fidèles :

— Je ne suis qu'une pauvre fille du Seigneur et il m'a choisie pour répandre la vérité sur ses souffrances et pour enseigner le grand châtiment des hommes : la fin de tout.

Hélène en parlait avec une telle douleur, que ses fidèles, voyant arriver l'agonie du monde, versaient des larmes abondantes. On priait et on jeûnait. Mais voici que la prophétesse aperçoit le visage clément du Seigneur... Dans la nuit du jeudi au vendredi saint, Christ lui apparaît en personne.

— Ne pleure pas, *Helenouchka* (petite Hélène), lui dit-il. La fin du monde approche pour les impies et ceux qui ne veulent pas me connaître : les païens, les juifs et les popes. Mais toi, mon épouse fidèle, tu seras sauvée, de même que ceux qui te suivent. Le jour où le monde sera sans lumière,

où tout croulera, le vrai royaume de Dieu commencera pour les enfants chéris du ciel...

La Visite de son Époux Céleste.

Une autre fois, Hélène se réveilla glorieuse dans sa joie et son contentement. Son époux d'en haut la visita dans la nuit. Il lui laissa même un souvenir palpable de la vie future...

— Ne vois-tu pas, lui disait son amant divin, le soleil briller d'un grand éclat, les fleurs s'épanouir et la joie de vivre éclater sur tous les visages? Ce sont les « derniers rayons » qui prennent congé de la vie. Mais toi, Hélène, respire en paix l'allégresse de l'amour. Au jour indiqué, ton époux céleste, accompagné de ses bons anges, viendra te sauver et tu vivras avec lui trois cents ans...

Un des prêtres qui s'était joint à la religion d'Hélène composa en son honneur de nombreux cantiques, que l'assistance chanta en chœur. Voici le commencement de celui dont

on embellissait le réveil matinal de l'épouse du Christ :

« Réjouis-toi, Sainte Hélène, belle épouse du Christ ! Réjouis-toi... »

Pauvre Hélène ! il ne lui a pas été donné de jouir longtemps de son idylle céleste ! Lorsque le « souffle » du salut nouveau promettait de consoler trop de malheureux, les fidèles et leurs cantiques furent livrés aux rigueurs de la justice de ce monde qui appela sur leurs têtes le dénouement du « dernier jour ».

CHAPITRE XXII

LES MUTILÉS A LA GLOIRE DIVINE

La soif du perfectionnement, l'ardent désir de s'approcher de Dieu, prend quelquefois les formes d'une perversion troublante des sens. L'âme du peuple ne marchandé point ses offrandes sur l'autel du bien. Elle ose non seulement braver les principes de la propriété, de la patrie, de la famille, le respect dû au pouvoir ou les dogmes de l'Église établie. Encore un pas, et elle piétinera nos besoins organiques les plus invincibles et tendra à détruire l'instinct de conservation lui-même ! Ce que n'osent pas proposer les réformateurs les plus hardis, les misanthropes les plus

endurcis, de simples paysans l'accomplissent, touchants dans leur dévouement au *salut* qu'ils croient dicté par la volonté de Dieu. C'est ainsi que sont nés les *skoptzi* (les mutilés), victimes d'une aberration mentale, d'un devoir mal compris, mais combien imposants dans son accomplissement !

La secte existe depuis plus d'un siècle et à ce seul titre elle devrait être exclue de notre étude. Mais elle se développe, on dirait même qu'elle se rajeunit et mérite, rien que par la dernière phase de son évolution, de rentrer dans nos cadres. On a permis aux mutilés, au début du *xx^e* siècle, de former des États à part, des communautés recrutées exclusivement parmi les fidèles, et la vie de ces organisations sociales dans des conditions physiologiques exceptionnelles, sans enfants, sans amour, en dehors du mariage et de la famille, en dehors de l'héritage, offre des trésors d'observations d'une mélancolie profonde. Nous en éprouvons une sensation lugubre que donne une création monstrueuse, spontanée et inconnue. Ces oasis de mutilés, cachées au fond de la Sibérie, où elles forment

des bourgs spéciaux comme celui d'Olekminsk ou de Spasskoïe, présentent le côté le plus énigmatique de la perversion religieuse du xx^e siècle. Lorsque, après avoir été dénoncés et jugés, les mutilés, hommes et femmes, ont accompli la peine des travaux forcés (punition réservée également aux autres sectes considérées comme dangereuses au point de vue de la religion orthodoxe), on leur permet d'aller s'établir dans leurs colonies spéciales. Ils s'y rendent alors comme les « vierges folles de leurs corps » allaient jadis aux colonies ! Les travaux forcés ont brisé leurs membres, mais n'ont point entamé leurs croyances. Elles resplendissent aussitôt sous le ciel libre d'Olekminsk, et y éclatent purifiées par de longues souffrances au bagne.

Les martyrs qui se dirigent vers le paradis sibérien après des années interminables de bagne, sont très nombreux. D'après les calculs de Jouzof, ils étaient, vers la fin du xix^e siècle, plus de 65.000 ! Ce chiffre est plutôt au-dessous de la vérité. En présence des châtimens terribles dont bénéficie la doctrine, les mutilés ne se soucient sans doute pas beaucoup de se

faire enregistrer par la statistique officielle. Disons seulement qu'ils étaient, en 1889, rien que dans la province de Yakoustk, environ 1.250 ayant déjà accompli la peine des travaux forcés! Ils y formaient dix villages (1).

Comment vivent les Frères et les Sœurs.

Tout est étrange dans leurs colonies, à commencer par leur aspect extérieur. Chaque village ne forme qu'une seule rue large et longue. Les maisons s'y distinguent par leur structure solide, par les jardins florissants qui les entourent, par leurs façades élevées et leur hauteur inusitée dans ces pays perdus, où on ne voit que de simples taudis.

Est-ce l'effet de leur système nerveux ébranlé? Ils paraissent vivre dans une inquiétude perpétuelle : le revolver ne les quitte jamais. La maison appartient ordinairement

(1) Il serait difficile d'indiquer leur origine ethnographique. Dans le village de Spasskoïe, sur 710 mutilés, il y avait, en 1885 : 693 Russes, 1 Polonais, 1 Suédois et 15 Finnois.

à trois ou quatre fidèles. Les « frères » occupent un côté du bâtiment et les « sœurs » (*sestritzi*) l'autre. Les « frères » exercent leurs métiers et s'adonnent au commerce; les « sœurs » gardent la maison et y mènent une vie complètement isolée. A l'arrivée d'un étranger, la sœur se cache et, lorsque le visiteur lui tend la main, elle répond en rougissant : « Pardon, cela nous est défendu », et se sauve dans l'intérieur de la maison.

La situation des sœurs est des plus tragiques. Privées des douceurs de l'amour et de la vie de famille, sans enfants et à la merci des égoïstes endurcis, comme le deviennent ordinairement les *skoptzi*, elles traînent leur vie en recluses, sans désirs, sans bonheur. D'après l'auteur d'une curieuse étude sur les *Skoptzi d'Olekminsk*, publiée dans la *Jivaïa Starina*, premier semestre 1895 (1), les sœurs sont quelquefois d'une beauté éclatante. Lorsque le hasard le leur permet, ce qui arrive du reste assez souvent, leur initiation

(1) C'est ainsi que s'appelle l'organe de la Société ethnographique russe, formant une section de la Société impériale de géographie, qui paraissait avant 1914.

n'étant pas toujours tout à fait complète, elles épousent des colons orthodoxes et quittent les *skoptzi*, leurs frères.

On cite des cas où les femmes infidèles de la colonie devenaient « mères ». L'incident produit une vive agitation parmi les frères et les sœurs, pareille à celle que provoquait autrefois à Rome le spectacle d'une vestale manquant à son devoir de chasteté.

Des liaisons platoniques s'établissent assez souvent entre les mutilés et les femmes du pays, tellement la nostalgie de la vie commune semble être innée chez l'homme.

Les *skoptzi* aiment l'argent pour l'argent et sont réputés dans le pays comme les ennemis des travailleurs. Quoique recrutés surtout parmi les habitants des provinces russes, où fleurit la « propriété communale », ils deviennent des individualistes endurcis et exploitent même leurs propres frères. Ils s'entre-dévorent avec une telle âpreté que, par exemple, dans le village de Spasskoïe; sur 152 *skoptzi*, il y avait 35 prolétaires sans terre, leurs propriétés étant accaparées par les capitalistes « mutilés » du village.

Les mutilés font surtout des ravages parmi les illettrés. Quant à leur religion, elle consiste presque exclusivement dans le culte de la cérémonie qui les range parmi les asexués (1).

Les Croyances des Adeptes du Christ n° 2.

Le sort leur est cruel. Mais ils se consolent de leurs malheurs en songeant à l'*origine impériale* de leur foi. D'après eux, le prophète et fondateur de la secte, le nommé Selivanoff, ne fut autre que le tsar Pierre III

(1) Les origines des *skoptzi* datent de très loin. On pourrait les rattacher aux *valésiens*, la célèbre secte chrétienne dont les adeptes eurent recours à la mutilation pour se soustraire aux tentations de la chair.

Valésius, à la fois dévôt et passionné, se sacrifia le premier sur l'autel de la pureté. Il s'était fait mutiler à l'instar d'Origène, le célèbre docteur de l'Église (185 à 253) qui, pour sauvegarder la vertu des femmes qui l'entouraient, avait eu recours à ce moyen héroïque.

Mais tandis qu'Origène fut récompensé de son action d'éclat par le patriarche de Jérusalem, Valérius fut expulsé de l'Église et se retira en Arabie, où sa secte prospérait au III^e siècle.

(1728-1762). Les *skoptzi* ne croient même point à son assassinat par l'impératrice Catherine II.

L'impératrice ayant appris, disent-ils, l'initiation qu'aurait subie le tsar Pierre III, eut une crise de colère tellement violente qu'elle fit enfermer son mari dans la forteresse de Petropavlovsk. Mais le tsar put s'échapper de la prison, grâce au concours que lui prêta son geôlier Selivanoff et parvint à se sauver sous le nom de ce dernier.

Ce qui confirme encore les *skoptzi* dans cette croyance, ce sont les bontés de l'empereur Alexandre I^{er} à l'égard de Selivanoff. Avec sa nature encline au mysticisme, Alexandre I^{er} se laissa impressionner par la figure étrange de ce dernier et lui demanda même de prophétiser l'issue de la guerre entamée contre Napoléon I^{er}. Sous l'influence de l'empereur, qui a également couvert de sa protection la secte de Mme Tatarinoff, rappelant comme deux gouttes d'eau la doctrine des mutilés, les hauts fonctionnaires russes se croyaient obligés de courtiser les sectaires mystiques. Le conseiller de la cour, Piletzky,

devant écrire un volume pour réfuter la doctrine des mutilés, mit tant de chaleur à les défendre que le métropolite Filarete se vit forcé d'interdire comme « anti-chrétien » ce livre né de l'inspiration de la cour impériale.

La doctrine des mutilés est obscure et nuageuse. Tout en parlant avec une certaine volubilité de l'origine illustre de leur prophète Selivanoff (le tsar Pierre III), le « *Christ n° 2*, et de leur mère divine Akoulina Ivancova », ils évitent, et pour cause, toute discussion *religieuse*. Ils proclament cependant la divinité de l'initiation qui commence par une aurore sanglante et finit par les délices du baigne et la déportation perpétuelle.

Au point de vue physiologique, les mutilés présentent des phénomènes analogues à ceux qui ont été observés par M. Ernest Godard chez les eunuques d'Égypte. Les victimes qui ont subi l'initiation à l'âge de la puberté accusent des proportions exagérées du corps maxillaire et dentaire. On voit parmi eux fréquemment des géants dépassant de beau-

coup deux mètres. Il se produit, en somme, chez les pauvres adeptes du *Christ n° 2* le même phénomène que Darwin signale dans le monde animal : l'agrandissement des membres pelviens. Le taureau est beaucoup plus bas sur ses jambes que le bœuf, de même que les pattes du chapon sont sensiblement plus élevées que celles du coq.

Cette doctrine, qui devrait épouvanter les foules, les attire d'une façon irrésistible. Les gens riches, les hommes jeunes et vaillants, dans la plénitude de leur force, abandonnent à son appel la religion de la vie pour s'atteler irréparablement à celle de la mort. On dirait qu'elle les fascine, les ensorcelle et les apprivoise. Convertis, ils abaissent toutes nos passions et déshonorent nos meilleurs sentiments. Haïs et persécutés, ils se vengent en nous accablant de leur pitié profonde pour les « impuissants » que nous sommes d'accomplir le sacrifice qui nous « approche de la divinité ».

Ils poussent fréquemment cette pitié jusqu'au danger suprême de prêcher leur « bonne parole » aux « infidèles ». Pareils

aux ascètes de la vieille Judée, quittant leurs cavernes pour apparaître brusquement au milieu des orgies de leurs contemporains, les hallucinés de la virginité forcée font irruption parmi les désenchantés de la vie et leur enseignent les délices de la délivrance suprême. Dans leur soif ardente de sauver les esclaves de la chair, les commerçants riches de Moscou, affiliés à la doctrine, mettent à la disposition de leurs coreligionnaires une part léonine de leurs fortunes. C'est ainsi que les « fidèles » arrivent à étendre leurs cadres, non seulement en Russie, mais aussi à l'étranger.

On admirait ainsi autrefois à Bucarest et ailleurs, des fiacres attelés de chevaux superbes qui provoquaient l'admiration des connaisseurs. Il s'agissait de cadeaux étranges, prix d'un baptême encore plus étrange, dont « l'Église du Christ n° 2 » sait récompenser ses adeptes !

B. — LES ILLUMINÉS EN DEHORS DES SECTES ET LEURS EXPLOITEURS

A côté des sectes ayant leurs prophètes et une certaine organisation, presque chaque année voit éclore en Russie des schismes particuliers de courte durée. Là, un village se sent pris tout à coup d'ardeur religieuse, quitte les travaux des champs et passe ses journées à prier ou à suivre les commentaires de l'Évangile, que développe devant lui un paysan illuminé. Ailleurs, les femmes quittent leurs maris, s'en vont dans les forêts avoisinantes où, dans le costume de la mère Ève, elles se livrent à des réflexions sur la bonté divine et sur les péchés humains.

Un garde forestier fut un jour attiré vers

une cabane située derrière le village de Schiriaïevka (gouvernement de Samara) par des cris et des gémissements qui remplissaient les alentours. Un spectacle étrange s'offrit à ses yeux : trois femmes complètement nues pleuraient et priaient ! Elles produisaient l'effet de squelettes déjà entamés par les vers. On les amena par force dans le village, où une des femmes mourut.

Malgré les instances des paysans de la localité, la moribonde refusa d'admettre auprès d'elle le pope orthodoxe et s'opposa à ce qu'on mit une croix à côté d'elle.

La police fit des recherches dans la forêt et retrouva plusieurs autres femmes agonisant dans les mêmes conditions. L'enquête releva qu'elles avaient quitté le gouvernement de Viatka (arrondissement de Velikorietsk) afin d'aller expier les péchés de leurs semblables dans les montagnes de Zigoulaëf. Elles ne se nourrissaient que d'herbes et de fraises et ne faisaient que prier. Leur intention inébranlable était de mourir pour la plus grande gloire de Jésus-Christ !

Elles n'appartenaient à aucune secte et

n'admettaient pas d'ikones (images des saints) ni de popes. Elles se mettaient en rapport avec le Christ d'une façon plus directe, en se débarrassant de leurs vêtements, en vivant à l'état de nature et en se nourrissant exclusivement des objets trouvés sur la route. Trente à quarante femmes furent ainsi recueillies et renvoyées à leur domicile.

Les paysans des provinces baltiques, qui passent pour être plus instruits que ceux du Midi russe, sont également victimes de maintes aberrations religieuses. C'est ainsi qu'on a découvert, dans le district de Pernov, le culte du dieu Tonn. Le dieu en question avait pour mission de préserver le bétail de toutes sortes de maladies et les paysans, afin de gagner ses faveurs, allaient lui porter deux fois par an leurs offrandes.

Une petite statuette du dieu Tonn fut placée dans une écurie et là, les paysans réunis s'agenouillaient et priaient pour la santé de leurs vaches et de leurs chevaux. La police a confisqué le bon dieu, au grand désespoir des habitants de la localité.

Dans l'arrondissement de Jourief opérait

un thaumaturge qui guérissait toutes les maladies à l'aide des *sixième* et *septième* livres de Moïse!

* * *

Le tribunal de Kaschine (gouvernement de Tver) avait à juger un paysan, nommé Tvo-rojnikof, qui réussit, grâce à ses propres réflexions, à se créer une religion pour lui et ses intimes. Après avoir travaillé six mois à Saint-Pétersbourg en qualité d'ouvrier et étudié la vanité des choses humaines, il parvint à la conclusion que la religion n'est qu'une invention des *popes* et qu'il suffit de croire pour gagner le salut.

On lui intenta un procès criminel. Sa mère et sa femme, appelées comme témoins, refusèrent de prêter serment, car le « serment n'est qu'une invention des hommes ». Tvo-rojnikof raconta le drame intérieur qui ravagea son âme, ses doutes, ses souffrances et enfin, comment étant arrivé à la conclusion

que « la Loi seule guérit », il se sentit apaisé et heureux.

— Qu'ai-je fait, a-t-il demandé aux juges, pour être puni? Que me voulez-vous? Au lieu de m'envoyer en prison, expliquez-moi en quoi consistent mes erreurs... Commentez avec moi l'Évangile...

Mais ses vœux ne furent point exaucés. « L'expert religieux », dans la personne d'un délégué du pouvoir ecclésiastique, M. Skvortzof, n'a pas cru digne de discuter avec le paysan Tvorojnikof sur la vérité éternelle. Le tribunal condamna le pauvre illuminé à la prison.

Les annales judiciaires russes sont pleines des méfaits de toutes sortes de Tvorojnikof! Ames simples et candides! Ils rêvent au perfectionnement de l'homme sur la terre, malgré les déceptions cruelles que rencontre l'affranchissement de leurs consciences obscures.

CHAPITRE PREMIER

LES FRÈRES DE LA MORT

De temps en temps, la soif de l'idéal, le mécontentement du présent dégénèrent en une série de suicides collectifs. Rappelons la fameuse propagande du moine nommé Falaley. Il prêchait que l'homme n'a pas d'autre moyen de salut que la mort. Il accueillait tous les malheureux dans une forêt et leur dévoilait le vide de la vie et le moyen de s'en débarrasser. La propagande porta ses fruits. Les simples d'esprit qui entouraient le père Falaley décidèrent d'en finir avec la « vie des péchés ».

Une nuit, quatre-vingt-quatre personnes se

réunirent dans un souterrain situé près de la rivière Pérévozinka et se mirent à jeûner et à prier. Les paysans entourèrent leur camp improvisé de paille et de morceaux de bois, prêts à mourir au premier signal donné. Une femme prend cependant peur de cette mort atroce. Elle se sauve et prévient l'autorité. La police arrive. Un des croyants, l'ayant aperçue de loin, s'écrie que l'Antéchrist en personne approche. Les pauvres illuminés mettent le feu autour de leur camp et meurent pour le Christ.

Une partie des fanatiques sauvés furent punis d'emprisonnement et de déportation. Un d'entre eux, Souchkoff, parvint à s'échapper et continua à propager la « vérité de Dieu ». Est-ce son éloquence, est-ce le malheur et le désespoir du peuple poussé à bout qui aidèrent sa doctrine, mais celle-ci portait de tels fruits que, peu de temps après, une localité composée d'une soixantaine de familles se décide à mourir en masse. Le meurtre simple, le meurtre des croyants par les croyants devait hâter la délivrance suprême. Le paysan Pétroff pénètre dans la

maison de son voisin Nikitine, tue sa femme et ses enfants, et promène sa hache sanglante à travers le village. Dans la grange de Ivane Botok, une douzaine de paysans attendent avec leurs épouses. Tour à tour, les hommes et les femmes mettent leurs têtes sur le billot et Pétroff, en ange de la mort, poursuit l'œuvre de la délivrance. Il se rend dans une cabane paysanne où la mère avec trois enfants attendent les coups de hache de l'exécuteur divin. Brisé de fatigue, Pétroff met sa tête sur le billot et c'est Souchkoff qui lui rend le service de la lui enlever pour sa gloire éternelle.

La mort, telle que la rêvait Chadkine aux abords de l'année 1860, est sans doute encore plus terrifiante. Il ne s'agissait plus d'un coup de folie collective d'une durée passagère, mais des souffrances prolongées d'une mort atroce par les privations et la faim volontaire.

Chadkine enseignait dans le gouvernement de Perm que, l'Antéchrist étant déjà arrivé, il ne restait plus qu'à s'enfuir dans les forêts et à mourir de faim. Arrivé dans un endroit

isolé avec ses adhérents, il ordonna aux femmes de préparer les vêtements mortuaires. Lorsque tout le monde fut convenablement habillé pour recevoir dignement la mort, Chadkine leur indiqua que, pour obtenir cette grâce du ciel, il fallait rester douze jours et douze nuits sans eau et sans nourriture.

Les souffrances les plus terribles s'abattaient sur les martyrs. Les enfants, se tordant de douleur, poussaient des cris déchirants. Ils demandaient à manger, et surtout à boire. L'assistance et surtout Chadkine se montrèrent intraitables. Un des malheureux, ne pouvant résister à toutes ces tortures, s'enfuit. Chadkine craignant l'arrivée de la police, décida de faire mourir tout le monde sur-le-champ. On commença par tuer les enfants, puis on procéda au meurtre des femmes et des hommes. Lorsque la police accourut, elle ne put mettre la main que sur Chadkine et deux de ses apôtres, qui, en proie à leur paroxysme religieux, avaient oublié de mettre fin à leurs jours...

CHAPITRE II

LA DIVINITÉ DU PÈRE IVAN

Il suffit qu'une âme simple soit touchée par une idée plus ou moins saugrenue pour que la contagion gagne son entourage. La facilité suggestive de l'âme populaire tient du prodige. Elle trahit ainsi sa préférence pour la vie intérieure, pour la vie des rêves. Qu'importe le contenu des visions, pourvu qu'elles permettent de s'envoler vers un meilleur monde; pourvu qu'on trouve quelque lien qui puisse rattacher notre âme d'une façon plus tangible à la divinité! Et c'est la raison pour laquelle ceux qui prêchent

quelque apparition divine sont presque sûrs d'être suivis.

Une femme illettrée, nommée Klipikoff, proclame un jour la bonne nouvelle : la divinité du père Ivan de Cronstadt. Les sourires incrédules de ses concitoyens se changèrent sous peu en une foi enthousiaste. Mme Klipikoff fit école. Une vingtaine de femmes prêchaient ouvertement à Cronstadt la divinité du père Ivan, le thaumaturge, qui avait beau se défendre des honneurs suprêmes que les femmes affolées lui offraient à chaque occasion. D'après les prêtresses de ce culte « non reconnu », le père Ivan serait le Sauveur lui-même. Il le cache devant les « antichristi » (antichrétiens), c'est-à-dire devant les popes et les autorités. Les « convertis » à la nouvelle doctrine s'agenouillent et prient devant le portrait du père Ivan qu'elles placent à côté de celui de la Mère divine. Les « fidèles » tombent à genoux devant les objets lui appartenant et rendent des honneurs divins à ses fourrures, à ses chapeaux... Le vieux thaumaturge, tout en manifestant son désespoir devant l'idolâtrie

dont il fut l'objet, se laissa faire quand même... Un des journaux locaux publia des détails d'une pieuse cérémonie qui eut lieu dans une des maisons meublées où logent à Cronstadt les pèlerins, qui y affluent de tous les coins de la Russie. Le père Ivan daigna donner sa bénédiction aux trois verres de thé que la patronne lui présentait. Le thaumaturge parti, la patronne de l'établissement eut soin de répartir, contre de modestes offrandes, le contenu du liquide entre les fidèles...

* * *

Il y a cependant des cas où, au lieu de s'agenouiller devant les chapeaux des thaumaturges ou de se suicider, les illuminés s'efforcent de gagner le ciel, en lui apportant comme offrande le corps de leur prochain.

Le tribunal de Kazan réussit à éclaircir un cas terrible de l'un de ces meurtres religieux.

Les habitants du village Stara-Moultana suspendirent par les pieds un mendiant, nommé Matiounine, et, après l'avoir saigné, ils burent son sang.

Les tribunaux russes ont enregistré une série de procès ayant pour objet des meurtres religieux. Rappelons le procès tragique d'Anna Kloukine, qui a offert à Dieu le corps de sa fille unique, jeté préalablement dans un four allumé et celui de Kourtine, qui tua son fils de sept ans afin de se faire pardonner ses péchés mortels.

Le vague souvenir d'Abraham, qui fit une offrande de son fils unique, enfin la conviction que l'Antéchrist, « né d'une fille dépravée, juive de naissance », traverse le monde à la recherche des âmes chrétiennes, voilà les motifs les plus palpables de ces meurtres dont les causes réelles gisent dans le mécontentement de la vie et dans la misère des habitants.

Ces meurtres religieux, dont les causes et les auteurs restent souvent introuvables, provoquent par ricochet des troubles et des crimes encore plus étranges. Les soupçons

retombent sur des israélites habitant l'endroit et donnent lieu à des procès, comme celui de Beilis, ou à des *pogromes* juifs, qui scandalisent et attristent le monde civilisé...

CHAPITRE III

PARMI LES FAISEURS DE MIRACLES

Une nostalgie de la Foi aux contours indéfinis pénètre l'âme populaire.

Les pèlerins et les thaumaturges qui traversent la Russie y trouvent toujours, non seulement un gîte gratuit, mais aussi de quoi faire fortune. Le chiffre de leurs gains se solde par des sommes invraisemblables.

La piété et la croyance aux miracles, qu'ils répandent, ont leurs bons et leurs mauvais côtés. Il y a des villes comme Cronstadt, qui, peuplée jadis d'ivrognes, prit avant la guerre l'aspect d'une ville sainte. Outre le père Ivan, jouissant d'une réputation particulière, il y

avait des centaines d'autres pèlerins qui, venus à Cronstadt presque inconnus, y gagnèrent une notoriété solide et lucrative.

Voici le staretz (vieillard) Antoine. Au bout de trois à quatre ans, il réussit à gagner une fortune considérable.

Sa popularité attira vers lui des représentants de toutes les classes sociales. On s'inscrivait d'avance, et on prenait des numéros comme chez un médecin en vogue. On attendait quelquefois de dix à quinze jours avant de voir le saint visage du staretz. A Petrograd, dont une partie de la population fut moitié xx^e et moitié xvi^e siècle, le staretz fut très à la mode. Les salons se le sont littéralement arraché. Cajolé et dorloté, il étalait ses haillons dans les voitures des femmes mondaines et le peuple, attendri devant le spectacle de sa sainteté reconnue, lui faisait des ovations enthousiastes. Son voyage de Petrograd à Cronstadt fut une procession triomphale. La foule se pressait autour de lui et le staretz poussa la hardiesse jusqu'à se promener les pieds nus, malgré la défense expresse de la police. Il finit cependant par

exaspérer les gardiens de la loi et, un beau jour, il fut expédié aux frais du gouvernement dans les pays... lointains.

Cronstadt, ville d'ivrognes et de thaumaturges par excellence, compta environ deux cents staretz. Les plus connus parmi eux étaient les quatre frères : Ilarion, Jacques, Ivane et Wasia Triasogolovy.

La clientèle, qui ne venait jadis à Cronstadt que pour le père Ivan, devint bien plus considérable. Elle se partagea entre les nombreux saints de la ville. Tel le père Wasily, ou le frère Jacques, qui exorcisa les démons.

Ses procédés furent bien simples.

Une femme le supplie de la débarrasser de nombreux esprits qui auraient pris possession de son âme. Vu leur nombre, le frère Jacques croit nécessaire d'avoir recours à des moyens énergiques. Il crible de coups la pénitente qui pousse des plaintes féroces. La chose se passant dans un hôtel où le frère Jacques avait établi sa résidence, les domestiques interviennent pour mettre fin aux souffrances de la « possédée ». Mais le frère Jacques, tout entier à son inspiration,

continue la flagellation des démons. La « damnée », à bout de forces, casse les vitres et saute par la fenêtre. Les voisins accourent et le frère Jacques, se tournant vers la foule, prophétise qu'on viendra... le chercher sous peu. En réalité, la police arrive et met au violon l'exorciseur ! La foule émue se disperse à travers la ville, pleine d'admiration pour le frère Jacques qui tient tête aux mauvais esprits et prévoit d'avance le mal dont ils sauront le frapper !

* * *

A côté des vrais illuminés, il y a quantité d'escrocs qui exploitent la crédulité populaire. Tel le fameux pèlerin Nikodimus, qui traversa la Russie, semant sur sa route de nombreux miracles. La police finit par découvrir que le staretz Nikodimus n'était en réalité que le célèbre malfaiteur Kevork-Ivan-Ogla échappé de la prison.

Nikodimus méritait du reste mieux que sa

réputation. Doux et clément, il pratiquait l'absolution des péchés en gros pour des sommes relativement minimales. Pour 20 à 100 roubles, il assurait le pardon éternel à des villages entiers.

Tel cordonnier sans clientèle quitte son village natal et s'en va à travers le pays en qualité de *staretz*. Tel « officier de santé », à qui la médecine ne procure pas de quoi vivre, s'établit thaumaturge, et s'enrichit promptement.

A la place d'un *staretz* disparu, il y en a de suite dix nouveaux. Le flot montait tellement que l'énergie administrative fut souvent impuissante pour l'arrêter. Sous l'auréole des persécutions, les sectaires et les *staretz* agissent d'une façon enivrante. Les souffrances ne font qu'exaspérer l'hystérie populaire, et donnent un vernis de martyr aux exaspérés par leur Foi...



C. — LA VAGUE QUI DÉBORDE...

CHAPITRE PREMIER

LES ILLUMINÉS PARMIS LES ADEPTES DE MAHOMET

La furie ou plutôt la folie sectaire éclate même hors de la Russie européenne. On la rencontre autant parmi les peuples restés encore païens que parmi ceux qui ont connu la vérité chrétienne.

Le mahométisme, qui brille ordinairement par sa fidélité inébranlable à l'*unité* des dogmes de Mahomet, n'a point échappé à l'influence mystique de l'ambiance.

Voici un exemple entre mille ! Au mois

d'avril 1895, la Cour d'appel de Kazan a jugé un cas de folie religieuse qui avait éclaté parmi les mahométans habitant le Midi russe. Il s'agissait de la secte *Vaisoftzi*, recrutée parmi les Tatars. Elle fut fondée vers l'année 1880, par un nommé Vaïsoff, et son existence fut révélée d'une façon inattendue.

Un homme de loi se présente chez le prophète à la requête de l'un de ses créanciers. Vaïsoff le met à la porte, en lui déclarant qu'il ne « reconnaît point l'obligation de rembourser ce qu'on lui a donné ».

L'huissier, voulant dresser son procès-verbal, revient, accompagné de plusieurs gendarmes. Les sectaires se jetèrent alors sur ceux-ci en chantant des hymnes religieux et en proclamant la grandeur de Vaïsoff. Ils s'enfermèrent dans sa maison et la police dut l'assiéger durant quelque temps. Et c'est de là que, pendant trois jours, partirent des prières vers le ciel et des pierres vers les représentants de la loi. On finit par s'emparer des insurgés qui en furent quittes pour quelques années de prison.

La police voulant arrêter, à une autre

occasion, un des Vaïsoftzi, se heurta de nouveau à une fin de non-recevoir. Elle eut cependant le dessus et plusieurs Tatars furent livrés à la justice. Jugés et condamnés en première instance, ils se présentent devant la Cour d'appel.

Au moment où le président adresse aux prévenus les questions d'usage, tous se mettent à chanter leurs prières... Le silence rétabli, le président demande à un des Tatars :

Le Président. — Ton nom, ta profession?...

Saïfoutdinoff (un des accusés). — Et vous, qui êtes-vous pour me le demander?...

Et tous entonnent en chœur des cantiques.

Les Tatars qui remplissent le tribunal paraissent être vivement impressionnés par leur attitude et le président juge opportun de faire sortir les sectaires. La Cour rend son arrêt sans les entendre.

On les fait cependant introduire pour le prononcé du jugement. Ils chantent à nouveau leurs hymnes religieux et Saïfoutdinoff s'écrie :

— Moi, je suis le chef du régiment cé-

leste, moi, je suis le représentant de Vaisoff sur terre; et vous, qui êtes-vous pour vous attribuer le droit de me juger?...

Et les infatigables chanteurs devant le Seigneur continuent paisiblement leur hymne interrompu...

On condamna les Vaïsoftzi aux travaux forcés et leur prophète bénéficia en outre de vingt-cinq coups de verges.

CHAPITRE II

LA RELIGION DES MARSEILLAIS POLAIRES

Transportons-nous dans les pays d'extrême-nord, parmi les Yakoutes, ces Marseillais des pays polaires. Insouciant et gai, tout entier aux vagabondages dans leur monde neigeux et sans bornes, ils ont pris part à un des épisodes caractéristiques dans la fondation des religions.

A Guigiguinsk, village égaré au bord de la Mer de glace, vivait une des tribus yakoutes déjà converties au christianisme. La Foi nouvelle n'a aucunement modifié l'insouciance si sympathique des habitants des pays de glace. Elle n'a pas non plus apporté

quelque clarté dans leurs conceptions religieuses. Il y a beaucoup de dieux, disent les Yakoutes, mais *Mikola* (Nicolas) en est le principal. Si misérable que soit leur vie, ils dansent et chantent, se rappelant bien que dans leur ancienne patrie située bien loin dans le... Sud, leurs ancêtres chantaient et remplissaient de leur gaieté tout l'univers. C'était un beau temps et un beau pays ! Le soleil y brillait souvent. L'herbe poussait très haut et la neige n'y durait que six mois de l'année. Et on y parlait, on chantait et on dansait. Il y avait des orateurs qui palabraient des journées entières. Il y avait des danseurs qui dansaient des semaines et des semaines. C'est de père en fils que ces deux passions sont parvenues jusqu'aux Yakoutes de nos jours. Aujourd'hui comme jadis « du temps d'Artamon de la famille Chamalga, qui chantait tellement *avec son âme* que les arbres desséchaient et que les hommes perdaient la raison », les Yakoutes chantent. Et leurs chants inquiètent les esprits. Ces derniers entourent le chanteur et le rendent malheureux. Mais le chanteur continue à

chanter, il dérange l'ordre de la nature et chante quand même...

Aujourd'hui comme dans le passé, le Yakoute croit à « l'âme des choses » (*ichite*). Il la cherche partout. Chaque arbre a son âme, comme l'a chaque plante et chaque objet. Son marteau l'a de même, comme sa maisonnette, son couteau, sa fenêtre et son arme à feu. Mais il y a *Ai-toen*, l'âme suprême, l'âme abstraite de toutes les choses, l'incarnation de l'être. Elle n'est ni bonne, ni méchante, elle *est* et cela lui suffit. Loin de se mêler aux affaires de ce monde, *Ai-toen* regarde d'en haut, du septième ciel, les choses d'ici-bas et laisse faire. Les *âmes* et les *esprits* remplissent le pays. Ils se montrent partout et s'incarnent dans nos *ombres*. « Gare à celui qui a perdu son ombre », disent les Yakoutes, car alors le malheur le guette, le surprend et le perd. On défend donc aux enfants de jouer avec leur ombre.

Si vous sentez le besoin de voir un esprit, allez chez les *Shaman*. Il n'y a que quatre *grands Shamans* pour le « grand peuple Yakoute » (ils sont environ 200.000), mais il

Il y en a assez d'autres pour guérir les malades, dévorer des charbons ardents ou marcher avec des couteaux enfoncés dans le ventre. Il y en a surtout assez pour réjouir de leurs paroles toute la nature (1). Car rien de plus sacré que la parole de l'homme, rien de plus beau qu'un grand discours. Lorsqu'un Yakoute parle, personne ne l'interrompt. C'est dans le verbe, disent-ils, qu'on retrouve la justice et le bonheur, et les Yakoutes parlent. Très sociaux, ils craignent l'isolement et suivent les sons communicatifs de

(1) Sirko-Sieroszewski, l'admirable connaisseur de cette peuplade (l'auteur a passé parmi eux douze ans), affirme dans son ouvrage classique sur les *Yakoutes* (1896, *Société géographique de Saint-Petersbourg*), que leur langue fait partie de la branche des langues tiourko-tatares qui possède de 10 à 12.000 mots, et jouit dans les pays polaires des privilèges et de la sympathie dont bénéficie la langue française dans le reste de l'univers. C'est le français des alentours de la Mer de glace. Ils forment une des peuplades les plus curieuses et les moins connues malgré les seize cents ouvrages et brochures qu'on leur a déjà consacrés. De jeunes Yakoutes s'en vont à présent à l'université de Tomsk (la distance qui les sépare de cette source de civilisation est d'environ 5.000 kilomètres). Le voyage dure de quinze mois à deux ans à travers des routes infranchissables. Chemin faisant, ils s'arrêtent dans les mines d'or pour gagner quelque argent leur permettant de continuer leurs études ! Ce sont les futurs régénérateurs du pays yakoute.

la voix humaine. Un orateur peut tenir un village sous le charme de sa parole des jours entiers, des semaines, des mois. La population se groupe autour du beau parleur, renonce à ses occupations, l'écoute et le regarde avec ravissement.

Parmi ces enfants insoucians de la nature arriva, il y a une trentaine d'années, en qualité d'*ispravnik* (sous-préfet), un fonctionnaire russe. Guiguinsk, la résidence de la sous-préfecture, se trouve dans le pays de Kolyma, presque aux bords de la Mer de glace. Le sous-préfet fut des plus bavards. L'était-il devenu grâce à son obsession de fonder une secte ou la fondation d'une nouvelle secte religieuse n'était-elle que le résultat inconscient de sa passion de parler, bref, l'*ispravnik* haranguait infatigablement la foule. De tous les côtés la population affluait pour écouter l'orateur du tsar. Ils ne le comprenaient sans doute pas. Et ils en étaient charmés davantage. Dans un de ses élans oratoires, l'*ispravnik* déclara aux Yakoutes qu'il n'était autre que *Jouzjung-Ai-Toïon*, le dieu *Mikola*, le dieu principal de

tous les pays. Les habitants qui n'ont jamais vu que de tout petits dieux se montrèrent enthousiasmés de l'honneur qui couvrait ainsi de gloire leur région.

L'*ispravnik* finit par y croire lui-même. Il accapara de bonne foi les honneurs qu'on continue à y rendre, malgré le christianisme, aux dieux locaux.

Dioneo, l'auteur d'un ouvrage sur l'extrême Nord-Est sibérien (1), affirme que le pope (le curé) de l'endroit lui-même finit par se convertir à la religion de l'*ispravnik*. Une année passa. Le gouverneur de Vladivostok, privé des nouvelles, commence à s'inquiéter du sort de son subordonné. On envoie un bateau à Guigiguinsk pour voir sur place ce qu'il est devenu.

Aussitôt abordé, le capitaine court remplir sa mission. Mais la population flairant le danger qui menace le *Grand Dieu*, le cache avec soin et répond au capitaine que leur maître « *Krouga barda, maha suoch* » était parti pour visiter les pays et qu'il ne sera

(1) *Na Krainiem Sieviero-vostokie Sibiri*, Saint-Pétersbourg.

pas sitôt de retour. La navigation n'étant possible dans ces pays lointains que pendant quelques semaines, le capitaine retourne à Vladivostok.

Une année s'écoule de nouveau et toujours pas de rapports du sous-préfet. Le capitaine revient à Guigiguinsk et après avoir reçu la même réponse fait semblant de quitter le pays. Mais il retourne un jour après et, accompagné de ses matelots, se présente parmi les Yakoutes. Un spectacle inoubliable s'offre alors à ses yeux :

La petite ville est en fête. Les cloches de l'église sonnent. Des chants entremêlés de coups de fusils éclatent de partout. Tout le long de la mer flambent de grands feux. Une procession solennelle traverse la ville. Assis dans une voiture, sur un siège très élevé, le Grand Dieu de Guigiguinsk, l'*ispravnik* en personne, harangue la foule. Autour de son cou se balancent des ailes de perdreaux, des rubans, des nœuds de cheveux humains et d'autres ornements chers aux Yakoutes. Huit hommes attelés à sa voiture le promènent à travers la ville et autour d'eux des thauma-

turges, des *schamanes* dansent et chantent la gloire du Grand Dieu, en s'accompagnant de leurs tambours. Les fidèles de la nouvelle foi célébraient ainsi l'heureux événement qui a permis à leur « Sauveur » d'échapper au danger...

L'apparition du capitaine avec des matelots bien armés produisit une sensation profonde. On s'empara du « Grand Dieu » et on le soumit à toutes sortes d'humiliations...

CHAPITRE III

LA SECTE DE LA GRANDE BOUGIE

Aux confins de l'arrondissement de Jaransk (gouvernement de Viatka), vit depuis des temps immémoriaux le peuple des Tchermises. Tandis que les savants russes, comme Smirnov, s'employaient à lui dérober les mystères de son passé, les fonctionnaires s'efforçaient de le mettre au niveau des conceptions religieuses et gouvernementales russes. Il ne fut pas cependant très facile d'amener cette peuplade finnoise à la raison, et des divergences d'idées éclataient de temps en temps entre les habitants et les représentants de la doctrine officielle.

En 1890, lors de l'exposition scientifique et industrielle de la ville de Kazan, on fit appel à la bonne volonté du peuple en l'invitant à y envoyer des objets pouvant présenter quelque intérêt anthropologique et ethnographique. Les Tcheremises y expédièrent ceux de leur culte.

Après avoir renoncé à la religion orthodoxe, ils ont voulu faire admirer les beautés suspectes de leur « nouvelle foi ». Ils ont donc exposé à Kazan les grandes cuillères, les grandes bougies, les tambours qui invitent les fidèles aux cérémonies religieuses et tant d'autres objets faisant partie de leur religion mystérieuse.

Le comité de l'exposition leur octroya une médaille pour la collection d'objets « inappréciables pour l'étude de la religion païenne des Tcheremises ».

Les aborigènes n'ayant rien compris à l'organisation compliquée des récompenses scientifiques, en ont tout simplement conclu qu'on leur avait donné la médaille parce que leur religion était la meilleure. Le chef de la communauté tcheremise, Ivanov,

portait donc la médaille sur sa poitrine en racontant partout « que de tant de religions qu'on avait jugées à Kazan, il n'y avait que celle de *Kouhou-sorta* (de la grande bougie) qu'on avait trouvé parfaite ».

Le « prestige de la religion médaillée » remplit de joie les croyants. Un souffle d'extase glorieuse traversa le pays de Jaransk. Les trois pères Iakmanov affichèrent devant les portes de leurs maisons la copie de la médaille en y ajoutant : « Ceci est donné par le Tsar à la meilleure des religions », et tout le monde jubilait et s'adonnait à la joie d'avoir trouvé le salut certain, le salut couronné et primé par les représentants du tsar lui-même...

Pauvres sectaires! Ils ignoraient le contenu de l'article 185 du Code criminel russe qui ordonne la confiscation des biens de tous ceux qui abandonnent le salut orthodoxe jusqu'au moment où ils feraient pénitence et reconnaîtraient de nouveau les saintes vérités de la religion officielle. Donc malgré le triomphe suprême de leur religion à l'exposition de Kazan, la débâcle judiciaire com-

mença devant les tribunaux. En 1891 et 1892, on intenta aux adeptes de la « grande bougie » environ quatorze procès et on les condamna à la réclusion et à la confiscation de leurs biens.

Et cependant leur croyance était loin de menacer les bases de la société moderne.

— Il y a, disaient-ils devant le tribunal, six croyances, renfermées dans les livres que le tsar a donnés au peuple, et la septième orale, qui est celle des Tcheremises. La septième croyance n'admet ni les saints sacrements, ni l'Évangile. Elle glorifie la foi qui a passé de père en fils et le Dieu en personne... Cette croyance *légère* (*lehkaïa*) a été donnée *exclusivement* aux Tcheremises parce que eux, Tcheremises, sont des gens pauvres, illettrés et ne peuvent entretenir ni les *popes*, ni les églises... On appelle leur religion *Kouhou-sorta* (grande bougie), parce qu'ils se servent lors de leurs cérémonies religieuses d'une grande bougie d'environ deux mètres. Ils reconnaissent pour leur jour férié, vendredi, jour où ils finissent les prières qu'ils commencent dans la journée de mercredi.

Interrogés par le président, les prévenus se plaignirent que le clergé orthodoxe leur imposait trop de sacrifices et leur faisait payer cher les mariages et les enterrements et c'est pourquoi « ils sont retournés à la religion plus clémentine de leurs pères ».

D'après le *Journal du Consistoire religieux du gouvernement de Viatka*, les Tcheremises auraient été coupables encore d'autres crimes : ils ne faisaient pas le signe de la croix, ne voulaient baptiser les enfants ni enterrer les morts conformément aux prescriptions de la religion orthodoxe. L'hérésie des hommes n'a souvent point de bornes, comme la miséricorde du ciel. Les missionnaires orthodoxes et, entre autres, le père Nicolas Romanov, se plaignaient, ô horreur ! qu'à côté de 7 religions principales, les Tcheremises en admettent encore 77 d'après la division de l'humanité en 77 peuples...

— C'est Dieu, disent-ils, qui a divisé ainsi l'humanité, car il a voulu séparer les hommes comme il a divisé les arbres... Comme il y a des chênes, des pins, des sapins..., il y a des religions différentes qui toutes pro-

viennent du ciel... Mais celle des Tchermises est la meilleure... La Bible écrite, que tous les peuples reconnaissent, a été falsifiée par les *popes*, tandis qu'eux, Tchermises, ils ont la Bible orale, la Bible intacte, telle qu'elle a été enseignée par le ciel à leurs aïeux... Le tsar est le « Dieu terrestre », mais il n'a rien de commun avec « la foi », qui n'est pas de ce monde (1).

Leurs prières reflètent l'innocence de leurs âmes. Ces sectaires dangereux, punis comme des criminels de droit commun, demandaient à Dieu « de leur pardonner avant tout les péchés grands et petits, de donner de la santé à leur bétail et à leurs enfants; ils le remerciaient de tout ce qu'il a fait pour eux, le priaient ensuite pour le tsar et toute la famille impériale, pour tous les *militaires*, tous les fonctionnaires, pour tous les braves gens, et, enfin, pour tous les défunts qui pourraient travailler au profit de leur royaume céleste ».

Le tribunal leur appliqua pourtant l'ar-

(1) *Journal viatskoï douchovnoi Konsistorii* (1890).

ticle implacable de la loi. Les adeptes de la « grande bougie » trouvaient dans leur simplicité la condamnation au-dessus de leurs crimes et s'adressèrent à la Cour d'appel en suppliant de les juger d'après les « bonnes lois du tsar » et non d'après celles *méchantes* du Consistoire.

Le jugement, hélas ! fut ratifié et la religion de la « grande bougie » procura le martyrologe point désiré à ses victimes.

CHAPITRE IV

LE NOUVEL ISRAËL

Si la plupart des sectes dont nous avons parlé plus haut sont issues de l'Église orthodoxe, les *molokang* et les *stoundistes* sont les fruits indirects de l'Église protestante.

Les juifs eux-mêmes paraissent être atteints de la monomanie religieuse.

Sans parler des *karaites* du Midi russe, des *frankistes* d'autrefois (devenus ensuite de bons chrétiens), on relève de temps en temps des judaïsmes réformés qui rejettent des articles de foi juive, y compris la Bible ou vont jusqu'à reconnaître la divinité de Jésus-Christ.

Tel fut par exemple le cas de Jacques Pre-

looker, fondateur du *Nouvel Israël*. Ce philosophe russo-juif a découvert tardivement, environ mil huit cent soixante-dix-huit ans après qu'il fut prononcé, le divin discours sur la montagne. Ce fut le point de départ de la révolution qui éclata dans son cerveau et de la fondation d'une secte à Odessa (en 1879), tendant vers un rapprochement intime avec le christianisme.

Le pauvre apôtre rêva l'absorption suprême de l'Église juive dans celle du Christ. Tombé en adoration devant l'Évangile chrétien, il essayait de boucher par tous les moyens les trous du séparatisme juif. Il entraînait les uns par l'ardeur de sa propagande, mais effrayait les autres par la hardiesse de ses conceptions.

Au crépuscule de sa vie, l'apôtre en faillite, simple et grave quoique tombé de la hauteur de ses rêves célestes, se réveilla sur les bords de la Tamise où il s'efforça de continuer sa propagande et d'expliquer au monde les beautés de la religion judéo-chrétienne (1).

(1) *Under the Tsar and the Queen*. Londres, 1896.

CHAPITRE V

PSYCHOLOGIE DES ILLUMINÉS RUSSES ET CONCLUSION

Il est aussi difficile de décrire des contours de nuages volant sur le ciel que de saisir les traits les plus caractéristiques des multiples sectes russes. Leur nombre échappe à tout contrôle officiel. Et le contenu de leurs croyances rend difficile tout effort de classification.

Le tableau, tel que nous l'avons présenté, peint cependant l'organisme sectaire dans ses traits les plus pittoresques et les plus récents. Quel est son cachet principal ? Il se développe en se divisant. Chaque secte existante se di-

visé en plusieurs autres nouvelles. Elles se reproduisent comme les premiers êtres sur terre en se brisant. Chaque partie du parent devient un rejeton, semblable au parent lui-même. Le nombre des groupements augmente de même que le nombre de leurs adhérents. Comme chez les protozoaires, la multiplication commence par une rupture mécanique. Avec le temps, les éléments du dehors aidant, les sectes ainsi nées se modifient et changent à vue d'œil. Tour à tour sublimes ou monstrueuses, simples ou dépravées, elles s'envolent vers les cieux ou abaissent l'esprit au niveau de nos passions brutales ou divines.

Faisant bon marché des vérités de l'Évangile et de la révélation, elles englobent dans leur soif de perfectionnement tous les domaines de notre vie sociale. Liberté, égalité, richesse, propriété, mariage, impôts, relations entre l'individu et l'État, la paix entre les peuples et l'abolition des armées, en un mot, tout, jusqu'à la nourriture elle-même, devient la proie de leur esprit de réforme.

Les nombreuses sectes des pays anglo-

saxons ne font en somme que s'imiter mutuellement dans leurs variations exaspérantes des commentaires de la Bible. Emprisonnées dans ce domaine bizarre, elles touchent rarement aux graves problèmes restant en dehors du texte de l'Évangile. On pourrait dire d'elles ce que Swift disait dans le *Conte du tonneau* des sectes de son temps : « Ce ne sont que les mêmes habits plus ou moins brodés. »

Les sectes russes permettent de saisir sur le vif les aspirations intimes de millions d'hommes, les rêves de l'humanité simple et bonne et qui n'a pas encore été entamée par les maladies doctrinaires de la fausse science ou de la philosophie embrouillée. Elles nous permettent en outre d'étudier la réalisation dans la vie de certaines conceptions neuves et troublantes.

Leur fond fait voir en outre la grandeur et la bonté mélancolique de l'âme populaire, sa pitié sublime et cette soif de l'idéal et du perfectionnement, qui élève quelquefois la pensée simple d'un pauvre d'esprit à la hauteur et à l'abnégation d'un François d'Assise...

Le mysticisme, qui s'enracina dans la conscience nationale russe, éclate sous des formes divergentes. Non seulement ses poètes et ses écrivains, ses peintres ou ses musiciens, ses philosophes ou ses moralistes s'en trouvent profondément imprégnés, mais aussi ses hommes d'État, ses socialistes ou ses anarchistes, de même que ses doctrinaires économiques ou financiers.

*
* * *

Tolstoï, devenu sociologue et moraliste, a fourni un témoignage éloquent de l'idéologie dévergondée de l'ambiance. Car ses thèses, qui tantôt charmaient ou scandalisaient le monde, n'étaient que l'expression de rêves vécus par ses concitoyens.

Les pensées du grand philosophe Solovief s'en ressentent au même degré que les romans macabres de Dostoievsky, les récits réalistes de Gogol ou les épopées populaires d'un Ouspensky ou Gorky.

La doctrine de Marx, tombée dans ce milieu, a pris des formes singulières. Matérialiste par excellence, elle se trouva revêtue d'une idéologie abstraite et dogmatique. Le marxisme russe s'est transformé en une religion.

Les lois si contestables du matérialisme économique, qui réduisent les plus grandes préoccupations de la vie à une misérable querelle des salaires ou à une lutte abominable des classes, y ont gagné le cachet d'un messianisme véritable. La révolution triomphante, imbuë de ces dogmes, s'efforça de faire aboutir le paradoxe allemand, même contre les intérêts sacrés de la patrie.

Les défaillances de la classe ouvrière et des soldats qui ont déconcerté le monde n'ont fait que refléter leurs aspirations intimes.

Un idéalisme naïf et mystique a peuplé de ses rêves la phraséologie creuse de Marx. Ayant entrevu la fraternité céleste qui devait s'affirmer sur la destruction de l'inégalité de salaires, de revenus et de fortunes, ils ont logiquement méprisé la lutte des peuples pour l'indépendance.

Que leur importe la domination teutonne ou l'avenir politique des peuples !

Il en est de même de la classe paysanne. Le partage des terres est devenu son dogme sacré. Elle ne s'imagine pas le salut en dehors de sa réalisation. Cette revendication matérialiste, nourrie et embellie par le rêve d'égalité, est également devenue une religion. Le mysticisme lui a apporté le vernis de justice divine. Les difficultés et même l'impossibilité d'une spoliation gigantesque des particuliers au profit d'un idéal vague ne les arrêtent point.

La terre appartient au Sauveur. Il serait donc injuste d'admettre que l'inégalité des répartitions réponde à son désir. Et le royaume divin ne descendra point sur terre, diront-ils, tant que celle-ci ne sera divisée entre ses enfants, les laboureurs.

Les espérances lointaines de liberté s'évanouissent devant leurs rêveries immédiates. La continuation de la guerre qui menaçait de l'ajourner leur est devenue odieuse. Et les émissaires allemands en ont profité largement pour creuser un gouffre presque infran-

chissable entre la minorité clairvoyante et la masse visionnaire.

Une intransigeance outrancière qui caractérise les illuminés s'est manifestée presque au même degré, chez tous les partis russes et leurs chefs attitrés. « L'union sacrée » qui a triomphé si facilement dans tous les pays d'Occident, a rencontré des difficultés insurmontables en Russie.

L'oppression séculaire de la pensée et des croyances, jointe aux malheurs multiples créés par l'ancien régime, ont obligé la nation de se réfugier dans l'irréel.

L'âme difforme du peuple et de son élite en est la résultante. Ironie étrange ! L'autocratie elle-même finit par être victime de la même ambiance. Exploitée par des thaumaturges, en proie à des paroxismes mystiques, elle disparut dans le ridicule des pratiques et des croyances perverses ou enfantines...

DEUXIÈME PARTIE

LA NOSTALGIE SPIRITUELLE DES RASSASIÉS

A. — RELIGION ET ÉCONOMIE

*« Hélas ! l'Idéal ne se développe
que dans le Réel... C'est là où il
trouve son gîte et le reste... »*

CARLYLE : *Past and Present.*

CHAPITRE PREMIER

LES SAINTS DES DERNIERS JOURS

(LA RÉSURRECTION DES MORMONS)

Il y a dans l'Amérique des États-Unis deux natures distinctes et opposées : l'une toute positive et pratique, l'autre, au contraire, accusant une certaine mysticité. Elles ne s'excluent pas; elles vivent, au contraire, en parfaite intelligence. Cette étrange coexistence de la réalité et de l'illuminisme s'ex-

plique par les origines de la race. L'Américain est, pour une très grande partie, issu du rigorisme puritain. Les Anglais, qui prirent d'étape en étape la prépondérance sur les autres éléments de l'immigration européenne dans l'Amérique du Nord, n'oublièrent point qu'ils avaient été les compagnons de Penn ou d'autres sectaires militants, et ne perdirent jamais l'habitude de garder, à côté du grand-livre et du livre de caisse, la Bible. Ils sont restés fortement attachés à une confession religieuse et ils n'ont pas cessé de voir dans celle-ci un levier social. Pour beaucoup d'entre eux, la foi ne va pas sans la conviction que le rôle du surnaturel est immanent dans notre vie. Aussi la thaumaturgie a-t-elle là, plus que partout ailleurs, de l'empire sur un grand nombre de ces esprits, d'autant plus accessibles aux manières de chimères que leur culture intellectuelle n'est pas toujours à la hauteur de leur aptitude aux affaires. Et c'est une des raisons pour laquelle les visionnaires, les habiles ensorceleurs des âmes frustes et des foules crédules, y font fréquemment d'inconcevables moissons. Il

n'y a peut-être pas de pays où la graine du propagandisme lève mieux et plus vite, où quelque idée qu'on jette au vent rencontre plus sûrement une terre fertile. Un homme convaincu et résolu, sachant électriser les masses par l'autorité de son geste, de son verbe, de ses promesses, peut être certain d'y entraîner à sa suite de nombreux néophytes. L'Amérique est le sol propice à la création des religions nouvelles.

I

Comment se crée une religion aux États-Unis ? Joe Smith se lève un jour avec la pensée que l'heure est venue pour lui de faire des miracles, qu'il y est appelé par la volonté divine, qu'il a reçu communication d'une annexe à la Bible sur plaques d'or et que ce livre, dont l'existence et la cachette lui sont révélées en songe par un ange, doit sauver le monde. Il le proclame et persuade ceux qui

l'écoutent. Le livre des Mormons qu'il produit devient sacré aux yeux de ses fidèles.

Ils accourent en flots toujours croissants, d'abord à Nauvoo dans l'Illinois, puis à Utah dans l'Ouest; et quand Brigham Young, l'héritier de Joe Smith, donne à la colonie mormonne des lois à la fois politiques et religieuses, mélange de christianisme, de judaïsme et de paganisme avec la consécration de la polygamie, les Mormons forment une église qui compte plus de cent mille croyants, régis par douze apôtres, une soixantaine de patriarches, plus de trois mille septantes, et autant de grands prêtres, quinze cents évêques et plus de quatre mille doyens...

L'Église des Saints des derniers jours semblait perdue, à la suite du décret du 10 octobre 1888 qui en avait prononcé la dissolution. Supprimée en droit, elle paraissait ne pouvoir survivre en fait. Le territoire de l'Utah, où Brigham Young l'avait établie en 1848, se trouvait envahi par l'immigration grossissante des « Gentils », non affiliés et hostiles à la secte. Mais le mormonisme, loin

de joncher de ses débris les bords du Grand Lac Salé, a cimenté son édifice. Le nombre de ses adhérents s'est accru, la colonie est plus florissante que jamais, et si l'on pouvait, jadis, parler de son agonie et de sa fin, ceux qui la visitent aujourd'hui doivent convenir de sa résurrection triomphante.

Deux causes principales ont assuré sa sauvegarde : la mise en œuvre très pratique et fermement voulue des principes économiques et philanthropiques sur lesquels a toujours reposé au fond son organisation; ensuite la capacité, la résolution et le dévouement de ceux qui la dirigent paternellement et en font une seule et même famille. Chaque membre est intéressé à maintenir le fonctionnement régulier et efficace du mécanisme et y travaille à la fois religieusement et coopérativement.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que dès l'origine à côté de ce que l'on pouvait appeler *l'architecture théocratique de la secte*, empruntant, pour les mélanger, les éléments au bouddhisme, au christianisme, au gnosticisme et à l'islamisme, les Mormons firent

entrer dans leur évangile une architecture sociale inspirée par les communismes de la première moitié du XIX^e siècle. Les fondateurs du mormonisme, Joseph Smith, et les autres prophètes, Heber Kimball, Georges Smith, les frères Pratt, Ruben Hedlock, Willard Richards, Brigham Young, n'étaient point des visionnaires, mais pour la plupart des hommes issus du prolétariat, ayant l'ambition de s'enrichir, tout en enrichissant ceux qui viendraient concourir à leur entreprise. Appartenant à l'époque où le saint-simonisme et le fouriérisme promettaient le salut à l'humanité par la puissance de l'association, ils se persuadèrent à leur tour qu'ils étaient des précurseurs, apportant le salut inconnu. On retrouve dans leur doctrine et dans le code législatif et religieux qui en forme l'assise, non seulement le droit à l'union multiple revendiqué par *Enfantin* et ses quarante disciples de *Ménilmontant*, mais aussi les théories de *Buchez*, voulant libérer le travail de la servitude du salaire en créant la solidarité de la production, et en constituant la communauté de la fortune sociale,

avec prélèvement d'une réserve inaliénable et indivisible. Ils firent, à l'instar de Cabet, prévaloir comme clef de voûte de leur construction la fraternité garantissant la participation aux biens. Sans tomber dans les chimères des Considérant et de tant d'autres communistes, ils aboutirent, d'étape en étape, à ce développement rapide et durable qui caractérisa leurs établissements successifs dans le Missouri, l'Illinois et sur les confins de la Californie.

II

Militants non moins qu'organiseurs, les prophètes mormons se croyant, comme beaucoup d'autres réformateurs, chargés d'une mission d'en haut ou s'arrogeant cette prétention, inscrivirent aussi dans leur évangile l'intransigeance à l'égard de tous ceux qui ne se ralliaient point aux « saints des derniers jours ». Joe Smith ne se contenta pas de faire des milliers de prosélytes. Après avoir transformé sa colonie, créée à Independence, en

« Arsenal du Seigneur » et s'être entouré d'une véritable armée, il proclama, en arguant de sa Bible, donnant aux saints l'empire de la terre, que le Missouri tout entier devait s'incorporer à la Nouvelle Jérusalem. Les « Gentils » lui répondirent par une guerre implacable. Joe Smith et ses douze apôtres furent pris, fouettés publiquement, dépouillés de leurs vêtements, enduits de poix, couverts de plumes, et chassés dans cet état au milieu des rires, des clameurs et d'une pluie de pierres.

Les Mormons prirent les armes. Le gouverneur du Missouri leur opposa la milice. Vaincus dans la rencontre, ils durent abandonner tout ce qu'ils possédaient pour se réfugier dans le comté de Clay, puis dans celui de Cadwel où ils fondèrent la ville de Far West. Ils y restèrent trois ans, jusqu'à ce que de nouvelles agressions, de nouvelles batailles les obligèrent à sortir définitivement du Missouri pour entrer dans l'Illinois. Ils bâtirent alors la grande ville de Nauvoo. Le prosélytisme leur a amené d'autres milliers de recrues, mais une fois de plus leurs visées

à l'accaparement, non seulement des âmes, mais du territoire, suscitèrent une croisade contre eux. Joe Smith et les autres chefs de la secte furent faits prisonniers et fusillés. Cette leçon sanglante donna au mormonisme la consécration du martyre. Pour se mettre à l'abri des persécutions, les Saints décidèrent l'exode général. Toute la secte, hommes, femmes, vieillards, enfants, au nombre de 80.000, se mit en marche vers le désert.

Exode douloureux. Attaqués par les Peaux-Rouges, décimés par les maladies, égarés dans des chemins où manquait toute nourriture, surpris et ensevelis par les neiges, beaucoup d'entre eux périrent; mais les autres, soutenus par la foi inébranlable, par l'inlassable intrépidité des chefs, poussèrent plus loin, toujours plus loin. La tête de la colonne atteignit, au commencement de l'été de 1847, après les plus cruelles souffrances, après un parcours à pied de près de trois cents lieues à travers les steppes salins, la vallée du Grand Lac où le regard stratégique de Brigham Young découvrit l'emplacement propice à

un nouvel établissement de la secte. Il y présida aux premières constructions de la colonie avec 143 de ses compagnons, l'élite de l'Église, puis alla rejoindre les saints, restés en arrière, et les amena en une caravane de 3.000 fidèles, au lieu où devait se rebâtir la Nouvelle Jérusalem et qui reçut le nom d'*Utah*.

La colonie fut de suite organisée en territoire, avec deux Chambres. Le président des États-Unis, Filmore, donna à Brigham Young le titre de gouverneur. Mais celui-ci avait pour dessein de se rendre complètement autonome. Il ne tarda pas à entrer en conflit avec les fonctionnaires sous ses ordres, et son hostilité ouverte à l'égard de la constitution le fit déposer. On lui donna pour successeur le colonel Stepton qui démissionna presque aussitôt, voyant la situation intenable. Les Mormons, se croyant en force et recouvrant leur caractère militant et indépendant, voulurent alors s'affranchir de la tutelle américaine et rester seuls maîtres de leur territoire. Le président Buchanan envoya pour les réduire à la soumission, en 1857,

un nouveau gouverneur avec quelques milliers de soldats. Après une assez longue résistance, les Mormons demandèrent leur admission dans l'Union. Non seulement le Congrès s'y refusa, mais il vota une loi qui renvoyait devant les tribunaux criminels, quiconque pratiquait la polygamie. La guerre de Sécession interrompit les menaces prises contre la secte, qui garda la neutralité durant les opérations militaires poursuivies entre le Nord et le Sud. Brigham Young, resté le chef civil et religieux des Mormons, ne s'occupa que de l'extension économique et de l'expansion mondiale de son Église. En 1870, les luttes intérieures des États-Unis terminées depuis cinq ans, l'attention du Congrès se fixa de nouveau sur le prophète. Une loi interdit pour la seconde fois aux Mormons de pratiquer la polygamie sous peine d'expulsion de l'Amérique. Ils n'obéirent pas, luttèrent énergiquement, tinrent tête au gouverneur de l'Utah, le général Scheffer, se groupèrent avec fanatisme autour de Brigham Young, qui, traduit en justice, fut acquitté, et l'Église demeura maîtresse de sa colonie.

A la mort de Brigham Young, les douze apôtres exercèrent collectivement la direction suprême et, le 17 octobre 1901, Joseph Smith fut élu président universel de toutes les corporations.

Un Français, Jules Rémy, qui visita les Mormons au siècle dernier, a laissé d'eux une description saisissante :

« L'ordre, la tranquillité, l'industrie, se révèlent de tous côtés. Tout ce peuple s'agite utilement comme les ouvrières d'une ruche, justifiant l'emblème placé par le président de l'Église sur le faite de son palais. Ce sont des maçons qui bâtissent, des charpentiers qui équarissent, des jardiniers qui bêchent ou qui arrosent, des maréchaux qui forgent, des moissonneurs qui rentrent leurs récoltes, des pelletiers qui préparent de riches fourrures, des enfants qui égrènent le maïs, des bouviers qui chassent leurs troupeaux, des bûcherons qui reviennent de la montagne lourdement chargés de bois, des peigneurs qui cardent la laine, des terrassiers qui creusent des canaux d'irrigation, des tailleurs,

des cordonniers, des briquetiers, des potiers, des chimistes qui fabriquent du salpêtre et de la poudre, des meuniers, des scieurs de long, des armuriers qui font ou qui réparent des fusils, en un mot toute sorte d'artisans et des travailleurs en tout genre. On ne voit pas d'oisifs, ni de désœuvrés. Tout le monde, depuis le plus simple fidèle jusqu'à l'évêque et jusqu'à l'apôtre, est occupé à des travaux manuels. C'est un spectacle curieux et plein d'intérêt que celui d'une société si laborieuse et si sobre, si paisible et si réglée, quand on songe aux éléments divers dont elle est formée et aux classes d'où elle est généralement sortie...

« Tous ces gens, nés dans des croyances différentes et souvent opposées, élevés, pour la plupart, dans l'ignorance la plus crasse et dans des préjugés divers, ayant vécu les uns dans la vertu, les autres dans l'indifférence, le plus grand nombre peut-être dans un entier abandon aux instincts les plus grossiers, tous ces gens qui diffèrent entre eux par le climat, le langage, les mœurs, la nationalité, les goûts, se sont rassemblés, se

rassemblent tous les jours pour vivre mieux que des frères dans une harmonie parfaite, au milieu du continent américain où ils forment une nation nouvelle, socialement et religieusement indépendante, compacte, et parce fait tout aussi peu soumise au gouvernement des États-Unis qui l'héberge qu'aux Firmans du Grand Turc. »

Tels ils étaient, tels ils sont restés en développant leur activité, en donnant de l'essor à leur industrie, n'ayant eu d'autre dessein, comme l'a écrit un autre voyageur, que de faire de leur Terre promise, aride et inculte, une Judée fertile, et y ayant réussi merveilleusement.

III

Le mormonisme doit surtout son succès à son entente pratique du communisme, à sa conception claire et précise de faire émaner le travail à la fois de l'intérêt, de la religion, du patriotisme, en lui donnant pour but la satisfaction des besoins sociaux de chacun, sous la direction des meilleurs, des plus capables, des plus vigilants et des plus dignes de confiance. C'est une république d'où sont bannies les deux causes ordinaires de la perte des sociétés : l'oisiveté et l'égoïsme; une ruche, comme l'a appelée son fondateur, où chaque abeille a sa fonction et dont aucune abeille n'échappe à l'œil de celui qui en dirige l'activité individuelle en vue du bonheur collectif. Le président de l'église mormonne en est l'âme motrice. Il en surveille, active ou modère, suivant les circonstances, l'intensité d'efforts, il en protège la sécu-

rité et la régularité, il exerce sur chaque cellule ouvrière de la ruche son influence paternelle, conseillant, encourageant, empêchant les abus, prévenant les fausses manœuvres, tout en laissant à chaque corporation non seulement sa liberté d'administration, mais aussi son entière faculté d'extension laborieuse.

L'Église des Saints des derniers jours réunit, dans ces conditions, les avantages sociaux et économiques du travail individuel et ceux du travail collectif. Les corporations, qui sont comme les mailles d'un même réseau, se tiennent toutes entre elles par la communauté des intérêts et par la tendance de chacune au même but de prospérité, mais elles ont une formation propre, pouvant s'élargir, s'agrandir sans compromettre l'œuvre de tous et sans amoindrir leur importance respective. Parmi les coopératives les plus considérables, est la « Coopérative mercantile de Sion ». C'est le département central du commerce de gros et de détail. Fondée en 1863, par Brigham Young, qui fut son premier président, elle est en

relations directes avec les colonies mormonnes du monde entier. Son capital, qui dépasse un million de dollars, appartient exclusivement aux Mormons. Son organisation, comme celle de toutes les institutions de l'Église, est basée sur le prélèvement de la dîme, qui représente pratiquement l'impôt sur le revenu, avec la péréquation la plus absolue. La « Coopérative du sucre » dispose d'un capital encore plus considérable. Elle fut créée directement par l'Église, conformément au conseil de Brigham Young qui recommandait de patronner les industries mormonnes avant tout.

L'industrie saline a, de son côté, une importance très grande. Les marais salants du Grand Lac sont exploités par l'*Inland Crystal Salt Company*, qui a construit les bassins à grands frais, avec leurs vasières, pantônements, chauffoirs, tables, et aménagé tout ce qui est nécessaire pour la disposition en mulons sur les levées de manière à obtenir, dans les meilleures conditions, le sel gris, puis dans les raffineries le sel blanc.

Toujours sous la présidence du chef su-

prême de l'Église, fonctionnent la « Compagnie consolidée des wagons et machines », la « Banque de l'Utah », la « Caisse d'épargne de Sion », la « Coopérative d'éclairage et de force motrice », le principal journal mormon, organe officiel de l'Église, *Deseret Evening News*, qui a plusieurs éditions et un tirage considérable.

IV

Toutes ces coopératives sont, non seulement des institutions commerciales ou industrielles, mais avant tout des institutions fraternelles. Leurs chefs s'occupent du bien-être de chaque membre et la coopération a en vue l'assistance matérielle, morale, intellectuelle.

A chaque coopérative est attaché un « délégué » chargé, en réalité, des plus modestes fonctions, mais rendant les services les plus

signalés. C'est lui qui visite, conseille, assiste chaque membre de l'Église individuellement dans sa circonscription. Homme probe, d'une honorabilité impeccable, d'un naturel bon et conciliant, il a été choisi entre tous par l'évêque pour être l'intermédiaire de ce dernier avec les saints, quelle que soit leur condition, du plus élevé au plus humble. Il pénètre dans l'intérieur des familles mormonnes, et va même chez les Gentils, là où un Mormon, homme ou femme, est employé. Voici, par exemple, une jeune fille servante chez les infidèles; elle est scandinave, et sa mère, restée là-bas au pays, voudrait venir la rejoindre en Amérique, mais ce voyage est coûteux et la pauvre fille n'a pu épargner que le tiers de la somme nécessaire à en couvrir les frais. Le délégué visiteur en prend note, en réfère à l'évêque qui examine le cas et, après enquête, expédie à la vieille mère l'argent indispensable. Ailleurs, ce sont deux voisins en contestation, pour une affaire de mitoyenneté. Le délégué apaise de son mieux le différend, tâche de rétablir la concorde entre les deux parties, les appelle, au besoin,

devant l'évêque. Ou bien, s'il s'agit d'un malade qui réclame un médecin et des remèdes, ou d'un vieillard à secourir, ou d'une layette à acheter pour un enfant qui vient de naître, le délégué y pourvoit ou y fait pourvoir, car — et c'est ce qui fait la force de l'Église des Saints des derniers jours — tous les Mormons, que ce soit le président ou le plus simple ouvrier, s'appellent entre eux frère ou sœur, et se considèrent comme tels. Grâce au délégué, qui est un ami, un confident, un confesseur, aucune souffrance ne reste sans aide immédiate. Aussi n'y a-t-il point d'indigents parmi les Mormons, de même qu'il est rare de rencontrer chez eux des criminels. Le délégué n'a pas besoin de chercher à lire subtilement dans les consciences, elles s'ouvrent à lui. Il connaît, en quelque sorte, la qualité de tous les cœurs et les secrets sont sans voiles pour lui. On lui parle comme on parlerait à soi-même; il exauce, dans la mesure du possible, les vœux et les désirs, il s'empresse de signaler les besogneux à la société de secours; il conduit par la main les invalides ou les

incurables à l'hospice; il est le messenger fraternel de tout ce que l'on veut communiquer à l'évêque, de tout ce que ce dernier veut faire savoir aux fidèles.

Et c'est aussi le délégué qui est chargé de rappeler à chacun l'observation de la dime prise sur le revenu individuel, quel qu'en soit le chiffre, pour le service de la foi mormonne et de l'Église. Il avertit les retardataires, il admoneste sans aigreur les oublieux, il amène, pour employer une expression populaire, l'eau au moulin. Cette dime dispense de toute autre contribution, et nul n'en discute la légitimité, puisqu'elle n'exige de chacun que selon ses moyens.

V

La coopération fraternelle préside également à la colonisation mormonne. Les prophètes de l'Église se sont toujours préoccupés des dangers qu'entraîne une pléthore de

population dans un même centre. Joe Smith, Brigham Young, Joseph F. Smith, ont eu, à toute époque, le souci de créer des « Settlements » nouveaux où se déverserait le trop plein des organisations déjà en activité. C'est pour cela que l'Église cherche instamment et demande par la presse des terrains à irriguer, à mettre en culture, en exploitation, au Mexique, dans le Colorado, le Wyoming, l'Arizona, l'Idaho, le Nouveau Mexique et jusqu'au Canada. La transplantation d'un essaim parti de la ruche est entourée des plus grands soins. Prenons comme exemple la colonisation de la vallée de Big-Horn, au nord du Wyoming. Avant de prendre une décision à cet égard, les apôtres ont fait visiter, ont visité eux-mêmes la localité indiquée comme favorable à la création d'une colonie de saints. Les faits répondant aux promesses, ils ont ensuite promulgué par la presse officielle la résolution de l'Église et invité tous ceux qui désiraient participer à la nouvelle colonisation, à se présenter devant leur évêque avec leurs garanties. Le président de l'Église s'entend

alors avec un frère, capable d'organiser la colonie projetée. Fier et reconnaissant de la mission qui lui est confiée, ce frère vend son bien et prend la responsabilité qui va lui incomber. Au jour fixé, les nouveaux colons se groupent autour de ce chef de mission, avec leurs voitures, bagages, vivres, instruments aratoires, chevaux, bœufs, etc. Un des douze apôtres accepte d'être leur guide. Ils partent. Là, dans la vallée de Big-Horn, ils bâtissent en communauté leur habitation, creusent tous ensemble le canal qui doit arroser la propriété collective, créent des coopératives de toute nature, y compris celle de l'élève du bétail, et prospèrent.

Ainsi se fondent sur un socialisme très distinct de celui des théoriciens d'Europe, et très différent de celui que mettent en pratique les Néo-Zélandais, des institutions qui fournissent, partout où on les implante, la preuve de leur résistance aux défaillances humaines. Les colonies mormonnes, au fond collectivistes, à l'instar du foyer principal de la secte d'où elles sont parties, gardent la profonde empreinte que les initiateurs de

L'Église des Saints des derniers jours ont donné à leur œuvre. Chacune devient autonome industriellement et commercialement, mais le lien religieux maintient entre elles la fraternité, ciment puissant de tout édifice. Les Mormons de Big-Horn, si loin qu'ils se trouvent de Salt-Lake City, n'oublient pas un seul jour leurs frères de là-bas, tous étant toujours prêts pour l'appui mutuel.

VI

Le Mormon est actif par devoir. La coopération implique pour lui, non seulement la solidarité du travail, mais aussi l'union intime des volontés. Il applique ce principe à tout ce qui constitue sa vie publique ou privée, à la politique, à l'instruction, aux conditions sociales de tout ordre, même aux fêtes. Il se tient pour obligé d'y contribuer en toute circonstance, de sa personne et de

sa bourse selon ses moyens, assuré d'avance que son frère ou sa sœur payera comme lui, qu'il pourra compter sur eux de la même manière qu'ils pourront faire fonds sur lui.

Des dissentiments éclatent pourtant au sein de cette union fraternelle, en apparence si resserrée. L'autorité du chef des saints, celle des apôtres et des évêques, suscitent des rivalités et des jalousies. Ainsi, Joseph Morris, confident de Brigham Young, voulut se substituer au prophète. Les fidèles de ce dernier assaillirent son rival et l'égorèrent avec ceux qu'il avait pour partisans. Des malentendus se manifestent dans les élections nationales auxquelles les Mormons prennent part. Alors s'allument les espérances de suprématie dans les Assemblées parlementaires de l'État et au Congrès ; alors se trament ou se nouent des intrigues, et tout particulièrement lorsqu'un des douze apôtres aspire au Sénat et ne consulte pas l'Église avant de poser sa candidature.

Ombres inséparables de toute communauté humaine. Ce qu'il importe d'étudier

dans l'Église des Saints, c'est l'évolution du communisme, une évolution qui a plus d'un demi-siècle de fonctionnement à son actif et qui, contrairement à tous les autres essais infructueux, a donné et ne cesse de fournir des preuves évidentes de sa vitalité.

CHAPITRE II

LA RELIGION DES AFFAIRES

(LE DOVISME)

I

JOE SMITH n'était, en définitive, qu'un aventurier. Après avoir essayé plus de vingt métiers, et en dernier lieu celui de chercheur d'or et de rādomancien en quête de trésors enfouis par les flibustiers, il s'avisa un matin, à bout de ressources et d'échecs, de faire fortune avec la naïveté américaine : il s'annonce en communication intime avec Moïse, en possession des deux talismans mosaïques Urim et Thurim, et du manuscrit du prophète biblique Mormon — manuscrit qui n'était autre que celui soustrait au pasteur

Salomon Paulding du Nouveau Salem dans l'Ohio, en 1812. Le mormonisme n'offrait toutefois en lui-même qu'une originalité douteuse étant, dans ses lignes principales, une copie du milléranisme.

Il en va tout autrement de J.-A. Dowie. Avec une remarquable sagacité de coup d'œil, il saisit le moment psychologique pour apparaître aux États-Unis à la fois en barnum et en Pierpont Morgan de la religion. Et c'est une idée indiscutablement géniale que celle d'avoir pris pour assises religieuses les grands facteurs de la vie américaine : le commerce, l'industrie, la spéculation financière, trépied sur lequel repose toute l'Union. Un prophète commerçant, industriel, agent d'affaires, coulissier, organisateur d'entreprises donnant des dividendes fabuleux, ceux-ci devant servir à la gloire de Dieu et à la consolidation de son temple, quoi de plus nouveau siècle? Et comble de « l'esprit nouveau », celui qui se déclare le plus direct représentant de Dieu sur la terre est accepté pour tel parce que l'on considère en lui non seulement la puissance messianique qu'il

s'arroe, mais aussi l'homme entendu mieux que personne aux fluctuations des cours, en même temps qu'à la valeur des âmes !

Écossais d'origine, il atteignit la trentaine avant d'avoir fait parler de lui. Enfant, il avait plutôt un penchant à ne pas prendre la religion au sérieux, car il lui arriva de siffler pendant les offices les hymnes, au lieu de les chanter. Adolescent, il se distingue, au contraire, par sa réserve et une certaine timidité faisait prévoir qu'il ne s'élèverait point au-dessus du niveau des humbles. Son père, d'une sévérité rigide, surveille ses études qui furent bonnes et sa croyance qui ne s'écarta point, pendant longtemps, de la foi écossaise héréditaire. Ses parents, attirés par le mirage australien, l'emmenèrent avec eux à Adélaïde lorsqu'il avait treize ans. Il entra comme petit commis dans une maison de commerce et y fit un apprentissage qui devait lui servir très utilement plus tard. A vingt ans, il retourna à Édimbourg et pénétré de sa vocation religieuse, se destina au ministère. Plongé dans la théologie, adversaire de tout ce qui n'est pas la lettre stricte de

l'Écriture, plein de dévouement et d'abnégation dans sa lutte acharnée contre le démon, il dévore avidement les écrits bibliques, il assiste assidûment aux conférences théologiques, et, nourri de la moelle des théologiens, il rentre, en 1872, en Australie pour se faire ordonner prêtre à Alma. Il est nommé peu de temps après pasteur de l'Église congréganiste de Sydney, où il se fait apprécier par sa science approfondie.

L'homme qui s'adresse aux masses et veut les tenir sous sa tutelle, doit posséder les deux dons, sans lesquels son succès est impossible : l'éloquence et la fascination. Dowie avait l'une et l'autre. Orateur, toujours maître de lui, il avait l'émotion palpitante, la larme prompte, abondante et le geste passionné.

Disons toutefois que le prophète de la nouvelle Sion ne devait pas, comme tant d'autres thaumaturges, son ascendant à la mise en scène. Dans la Nouvelle-Galles du Sud, où il débuta comme prédicateur à Sydney et à Newton, localité voisine de cette dernière ville, son éloquence, sa science inéologique

firent un si grand effet, surtout lorsqu'il fût sorti brillamment victorieux d'une controverse avec l'archevêque anglican Vaughan, frère du cardinal, que le gouverneur de la province, Sir Henry Parkes, lui offrit le portefeuille de l'Instruction publique. Il refusa le siège parlementaire et le pouvoir, ne voulant, disait-il, consacrer sa vie qu'à l'œuvre de Dieu. Persuadé ou voulant faire admettre qu'il est désigné personnellement par Dieu pour accomplir la prophétie annoncée dans l'évangile de Saint-Marc (XVI, 17-18-19), il s'est voué à l'imposition de mains, qui, seule avec la prière, doit guérir les malades; et c'est sur ces paroles de l'évangéliste qu'il a construit toute la doctrine de Sion. Voulant organiser, diriger, prêcher, entraîner une croisade contre la médecine telle que la pratique la Faculté, il s'est initié, par la lecture, à toutes les connaissances médicales, il s'est familiarisé avec l'hypnotisme, la télépathie, la suggestion; il a rassemblé les matériaux qui lui permettent de déclarer une guerre ouverte aux morticoles, de les attaquer dans leurs positions en apparence les

plus imprenables, de leur opposer, par leurs propres observations, l'inanité, à ses yeux, toujours fatale de leur thérapeutique. En même temps, il a su acquérir l'expérience du commerce, de la finance, de l'administration et ainsi armé il a ouvert la campagne.

Le prestige de Dowie sur son Église fut considérable. Thaumaturgie, science, occultisme, éloquence, connaissance des hommes et des affaires, il a mis tout en œuvre.

Et son identité avec l'Élie attendu s'établit par l'indéfectible vérité des prophéties.

« Car, dit-il, dans son manifeste officiel, la logique même commande d'avoir foi en moi. Jean-Baptiste fut le messager de l'Alliance (qui est pour les Écossais le Covenant); et Élie en fut le prophète. Mais Malachie et Jésus ont promis le retour du messager de l'Alliance et d'Élie le Restaurateur... Si nous nous trompons, c'est que Dieu nous aurait trompés, ce qui est impossible. Or, la fonction dont nous sommes investis et que nous tenons de Dieu même directement, ceux qui nous ont prêté leur aide pour la constitution de notre Église et dont la dévotion nous

est acquise, confirment qu'ils en ont été instruits par des révélations personnelles. »

Et en effet, tous les fidèles du dowieisme confessent que John Alexander Dowie est Élie II ou Élie III, si Jean-Baptiste doit être accepté comme le second Élie.

Mais Dowie est allé plus loin. Très moderne, il n'a pas fondé exclusivement son pouvoir sur la religion; ce grand « initié » eut l'adresse de se faire multimillionnaire, banquier, manufacturier, commissionnaire en marchandises, hôtelier, directeur de journal, éditeur, principal de collège, et « boss » ou maître prépotent d'un parti politique, dont il fut le pape spirituel et temporel et qui disposait de 60.000 adhérents.

Il avait dix tabernacles dans Chicago et tint sous sa volonté despotique la vie municipale d'un des faubourgs de la ville.

II

Il est intéressant d'étudier de plus près comment Dowie s'est graduellement élevé à cette puissance. Jusqu'à son arrivée à Chicago et même quelques années après, sa carrière différa peu de celle de ces évangélistes en plein air que l'on rencontre au coin des rues d'une grande ville américaine ou anglaise, prédicateurs à longs cheveux, parfois chemineaux qui colportent leurs aspirations nuageuses. Sa fougue dans les meetings de tempérance lui valut, dans la Nouvelle-Galles du Sud, à deux reprises, le martyre de la prison, la police n'admettant point le désordre qu'il créait dans les carrefours. Melbourne lui parut être un théâtre meilleur pour sa mission. Il alla donc y établir le « Libre Tabernacle chrétien ». Lorsque éclata l'épidémie de fièvre putride qui fit de nombreuses victimes, il se rendit populaire par

son intrépidité à visiter les pestiférés qu'il prétendait pouvoir guérir par un remède secret, dont la seule efficacité fut d'augmenter la liste du nécrologe. Les Australiens fermèrent l'oreille à sa propagande religieuse. Il s'en lassa lui-même après dix ans de persévérance, soit que les autorités de Melbourne lui eussent conseillé ou intimé l'ordre d'aller planter sa tente ailleurs, soit qu'il ait quitté volontairement ce qu'il appela plus tard « ce nid de vipères des antipodes ». Nous le trouvons à San-Francisco en 1888; il y prêche en franc-tireur de la religion nouvelle, y renouvelant les scènes quotidiennes de l'éloquence de la rue. Là encore, il échoue, mais ne se décourageant jamais, il fixe dès ce moment les yeux sur Chicago, où il ira « combattre le démon sur son propre terrain ».

Et cette dernière résolution devait être la bonne. Chicago est la ville par excellence où Satan et ceux qui luttent contre lui peuvent, quels que soient leurs filets, faire la plus belle pêche d'âmes. C'est le type de la ville américaine, où tout est bruit et animation, où la population est cosmopolite, où la con-

fusion des langues s'apparie à l'intense et inénarrable confusion des croyances, où il est possible de mener de front la théologie et la charcuterie, sans que personne s'en étonne. Reine de l'Ouest pour les uns, *Porcopolis* comme l'ont appelée les autres, à cause de sa principale industrie et de ses vastes *pork packings* (abattoirs spéciaux de porcs), cette géante est unique dans son genre.

Tandis que dans un grouillement incessant les habitants grimpent ou se font enlever aux vingt étages des immenses « buildings », tout à coup un appel à l'au-delà de cette vie si affairée retentit : une voix de prédicateur domine le tumulte et ce million et demi ou plus encore de tueurs de bœufs et de moutons, de fabricants de conserves et d'expéditeurs de viandes, d'usiniers de tout genre, de distillateurs, de brasseurs, de tanneurs, de coureurs à la fortune par toutes les voies, se souvient qu'il y a une âme à sauver et on la jette, en quelque sorte au passage, au plus habile à la saisir. C'était bien le milieu où Dowie pouvait exercer son apostolat avec profit.

Sa personne offrait un ascendant hypnotique. Son éloquence, sa prestance patriarcale, sa prétendue capacité à guérir les maladies les plus rebelles, sa pratique de la réclame moderne, son talent d'orner les murs de son petit temple d'une décoration symbolique, béquilles, bandages herniaires et autres trophées de la « Cure divine », tout concourut à le mettre en évidence. Il eut une querelle avec les médecins qui l'accusèrent d'exercice illégal de la profession; il en eut une autre avec le clergé qui l'attaqua dans ses sermons du dimanche; il laissa s'ameuter contre lui la populace qui vint assiéger son petit tabernacle; il jeta lui-même de l'huile sur ces divers feux et il devint quelqu'un dont la presse quotidienne s'occupa.

Sans doute on commentait l'arrestation de quelques Dowieistes dont le zèle avait dépassé les bornes permises par la loi de l'Illinois; sans doute on faisait des racontars sur la mort d'un adepte de l'Église de Sion, qui avait succombé parce qu'on lui avait refusé toute autre assistance médicale que celle du grand-prêtre de la secte; et l'on s'amusait de

la dispersion d'une assemblée de Dowieistes par les sapeurs-pompiers qui l'avait aspergée ; et l'on s'intéressait, avec la plus vive curiosité, aux poursuites dirigées contre Dowie par la justice pour avoir refusé la communication de la situation de la Banque de Sion ; et ceci et cela formait un faisceau de nouvelles sensationnelles. Mais tout s'épuise dans ce qui attire le public, le préoccupe, le tient en suspens. Le moment approchait où il était urgent d'avoir une conception plus originale, de frapper un coup décisif. Dowie révéla audacieusement à Chicago stupéfait qu'il était la dernière incarnation du prophète Élie. Et Sion exulta en poussant des clameurs de joie pendant que la presse dénonçait le blasphémateur, que les humoristes lançaient contre lui leurs flèches satiriques les mieux barbelées. Le prophète connaissait son Chicago. La crédulité eut le dessus. Chicago tout entier accourut au tabernacle de Sion. On voulut voir de près le nouvel Élie, le contempler, l'entendre et l'applaudir...

III

L'organisation définitive du dowieisme actuel ou du sionisme, qui en est l'appellation la plus usitée, remonte à 1894. Dès ce moment, Dowie cessa d'être seulement l'apôtre ouvrant son bercail aux brebis besogneuses de salut. Il laissa reculer au second plan l'évangélisation proprement dite pour être le directeur, inspecteur et surveillant général d'une société religieuse fondée sur la communauté d'intérêts matériels autant que moraux, sur la bonne administration des bénéfices d'une entreprise commerciale et industrielle aux multiples sources de profits, joignant les vues sociologiques et politiques aux vues confessionnelles et faisant ainsi simultanément un placement de fonds et d'âmes. Dowie devint le chef spirituel et temporel de ce mouvement, l'entrepreneur et le principal bénéficiaire de cette coopérative

sans précédent, confondant dans le même stock la vente et l'achat, la fabrication et l'écoulement, la thérapeutique, la question sociale et la religion.

Comme la plupart des fondateurs des sectes, le prophète de la « nouvelle Sion » vit d'abord se grouper autour de lui ceux qui, malades condamnés, estropiés, incurables, et surtout désespérés, essaient de tous les remèdes jusqu'à ce qu'ils en aient rencontré un à qui ils attribuent la guérison de leurs maladies ou de leurs souffrances plus imaginaires que réelles. Ceux-là firent tout ce que l'on exigeait d'eux. Ils auraient donné tous leurs biens pour être sauvés ; ils payèrent avec empressement la dîme que Dowie réclame impérieusement et sans délai à tous ses adhérents. Plusieurs d'entre eux versèrent toute leur fortune dans la trémie du nouvel Élie. Et les rangs des recrues se grossirent de la foule des hypocondriaques, des superstitieux, des oisifs, des curieux, des avides d'imprévu, qui emplirent son temple, où bientôt il n'y eut pas assez de place. Alors, pour ses assemblées du dimanche, il loua la

salle du grand théâtre de Chicago, où il parut dans tout l'appareil avec le cortège d'un barnum religieux.

Ces représentations firent époque. Dowie ne négligea rien pour en rendre l'impression profonde et durable. Voici comment un témoin oculaire en fait le récit :

« ... Le prophète parle. Le public se tait religieusement. L'orateur a un timbre qui saisit par sa singularité. A voir cette poitrine large accusant une forte musculature virile, une robuste charpente de poumons, on s'apprêtait à entendre un roulement de tonnerre, une vague rugissante de tons éclatants. Point. La voix est aiguë, sifflante, mais d'une sonorité si étrangement puissante qu'elle vibre dans tous les tympanes d'oreille et fouille jusqu'aux plus impénétrables recoins de la salle.

« Bientôt il aborde l'objet réel de sa prédication : il dénonce avec colère les ennemis de Sion et cette dénonciation est virulente, d'une virulence telle qu'elle confine parfois à la fureur, car il s'attaque à tous ceux qu'il

accuse de travailler à la persécution de son Église. Il se pose en martyr; il s'écrie que « le sang du martyr est la semence de la foi »; il accable de ses imprécations les autres confessions religieuses; il appelle la malédiction sur les médecins diplômés qui ne sont pour lui que « des sorciers et des empoisonneurs »; il voue à l'écrasement « les vipères de la presse »; et, entraîné par la chaleur de ses anathèmes, il lance à son auditoire cette apostrophe :

« — Si vous voulez fumer vos pots à puanteur; si vous voulez boire vos pots à bière, whisky, ou vin et autres pots alcooliques et dégoûtants; si vous voulez aller au théâtre et prêter l'oreille à Méphistophélès, au diable, à Marguerite, la drôlesse débauchée, à Faust le docteur, sale accouplement; si vous voulez vous gaver de l'huître, qui est la balayeuse de la mer, et du porc, qui est le balayeur de la terre — un balayeur qu'il est question d'employer dans les rues de Chicago (*rires*); si vous voulez, dis-je, faire l'œuvre du diable et manger les mets du diable, vous n'avez qu'à rester avec les mé-

thodistes ou les baptistes ou ailleurs. Il n'y a pas de place pour vous dans Sion. Nous ne voulons que des gens propres et, grâce à Dieu, nous les rendons propres. Mais il en est parmi vous qui ont besoin d'être décrassés. Vous savez que je vous ai raclés comme il faut et je continuerai, parce que vous n'êtes pas propres du tout. »

« Puis, engageant le dialogue avec les fidèles, sur le point vital du dowieisme :

« — L'Amérique paie-t-elle sa dîme à Dieu ?

« L'auditoire répond : non.

« — Les églises paient-elles les dîmes à Dieu ?

« — Non.

« — Payez-vous vous-même la dîme à Dieu ? Levez-vous, vous qui payez la dîme à Dieu.

« Les assistants se lèvent par milliers.

« — Il y a un tas de voleurs ici qui restent assis et qui ne paient pas la dîme à Dieu. Je sais maintenant où sont les voleurs. Savez-vous ce que l'on doit faire de vous ? Je vais vous le dire. Il n'y a plus rien pour

vous que le feu. Le feu!... N'est-ce pas une vilénie de voler son frère?

« — Oui.

« — N'est-ce pas une vilénie de voler sa mère?

« — Oui.

« — N'est-ce pas la plus vile des vilénies de voler son Dieu?

« — Oui.

« — Eh bien, il y en a parmi vous qui n'ont pas honte de la commettre. Vous volez votre Dieu tout le temps. Vous êtes des Achaz (1) et vous êtes voués à la mort éternelle si vous restez ce que vous êtes. A qui appartient la dîme? Qu'en fait-on? Je vais vous répondre. Si quelqu'un ici dit que ce que je possède est pris sur la dîme, il ment. Et je lui fais rentrer son mensonge dans la gorge. Les dîmes et les offrandes vont directement au fonds général, et ne passent point sous mes yeux. Mais j'ai droit à ma part de la dîme. L'ai-je, oui ou non?

« — Oui.

(1) Roi de Judée, célèbre par son impiété.

« — Oui, et je la prendrai quand j'en aurai besoin. C'est à vous que je m'adresse, vils voleurs, simulateurs, menteurs, qui prétendez faire partie de Sion et ne payez pas la dîme. Savez-vous ce qui vous est réservé? Vous brûlerez dans le feu éternel. Allez, sortez de Sion. »

Et personne ne sort. Tous les retardataires s'empressent de payer, car ils craignent le prophète bien autrement qu'ils ne redoutent le percepteur des impôts, et il n'y a pas d'exemple d'un obstiné ayant bravé les foudres d'Élie.

Élie est d'ailleurs tout puissant. Il raille les élections politiques ou ecclésiastiques. Il ne conçoit pas que le pouvoir du maître soit subordonné à des suffrages, à un renouvellement de confiance.

Grâce à cette mise en scène, à ces sermons, à ces dialogues, qui excitent l'enthousiasme, l'autocratie de Dowie est incontestée.

IV

Le nouvel Élie se dit le « Guérisseur divin ». Comme Schlatter, il voit venir à lui tous ceux qui croient en la guérison par l'intervention directe de Dieu, agissant personnellement sur le malade. Dowie n'est aux yeux de ce dernier que le représentant de Dieu, source de toute santé et de tout remède. Ce n'est pas Dowie qui guérit, c'est Dieu, et par conséquent le paiement que l'on acquitte à Dowie est en réalité un paiement acquitté à Dieu. Tel est le point de départ de la puissance spirituelle du fondateur de Sion. Il y avait, dans Chicago, deux grands hôtels qui regorgeaient de voyageurs venus de près ou de loin pour obtenir la « guérison divine ». En quittant le prophète, ils lui laissaient en témoignage de leur « gratitude » envers Dieu, non envers lui, — il ne l'accepterait point et s'en indi-

gnerait, — des sommes en argent, souvent considérables.

Évidemment, si aucune des guérisons attendues ne s'était effectuée, Dowie, malgré tout son empire sur les crédules, n'aurait pu réussir. Le thaumaturge doit faire des miracles. S'il n'en fait point, c'est un imposteur, et son incapacité provoque sa perte. Si, au contraire, il les accomplit, sa renommée se répand. Or, ces guérisons miraculeuses s'opèrent toujours en nombre plus ou moins grand, parce qu'il y a toujours des esprits qui obéissent à la suggestion, des malades qui guérissent lorsqu'on leur a imposé, au nom même de Dieu, l'obligation de guérir. Chicago connaît ces miracles, les voit, et ne doute pas de leur sincérité.

Il y a le cas de M. Barnard, un des chefs de la Banque Nationale de Chicago, à laquelle il fut attaché pendant vingt ans. Un jour, sa fille alors âgée de douze ans, fut atteinte d'une déviation de l'épine dorsale. Le mal augmenta, en dépit des efforts des médecins et chirurgiens parmi les plus éminents. Il n'y avait rien à faire : ou la

fillette mourrait bientôt, ou elle resterait rachitique toute la vie. Le père et la mère, accablés de douleur, voulurent consulter tout le monde; ils s'adressèrent aux rebouteurs, après avoir fait le tour des princes de la Faculté. Ils coururent aux scientifiques chrétiens qui échouèrent; finalement ils allèrent trouver Dowie, qui avait déjà guéri un de leurs amis. Le nouvel Élie n'avait, jusqu'alors, pas eu leur confiance. Ils ne se décidèrent à recourir à lui, pour ainsi dire, qu'en désespoir de cause, et parce qu'une lecture attentive de la Bible leur faisait croire que Dieu pouvait et voulait guérir tous ceux qui croyaient en sa puissance suprême de guérison. Dowie, persuadé qu'ils avaient la foi, que leur fille aussi était croyante, imposa les mains sur la patiente et pria. A l'instant même la déformation disparut, la guérison fut complète, et il n'y eut jamais de rechute.

Pour reconnaître l'œuvre divine, M. Barnard, qui avait jusqu'alors fait partie de l'église presbytérienne, se fit spontanément membre du dowieisme et en devint le principal auxiliaire financier. Dowie le mit à la

tête de la Banque de Sion, sous sa propre direction générale, et lui confia l'administration financière de son église. De même M. Peckman, dont il a sauvé la femme, et qui était doyen de l'église baptiste d'Indiana, remercia Dieu et Dowie son prophète en fondant une colonie qu'il rattacha au dowieisme et qui envoie régulièrement la dîme à Dowie.

D'autres exemples de guérisons abondent; mais il y a aussi de nombreux insuccès. Ceux-ci ne mettent pas en péril le prestige du nouvel Élie qui répond à ses détracteurs :

« Dieu a le pouvoir de guérir et toute guérison ne s'opère que par lui; Dieu veut guérir tous ceux qui souffrent, car sa miséricorde est infinie; mais il se peut très bien que des phtisiques, des paralytiques, des ataxiques, qui viennent me trouver après avoir été abandonnés par tous les médecins, ne soient cependant pas guéris par Dieu, quoique je l'en implore. Pourquoi? La raison en est simple. La maladie ou la mort ne doivent être considérés que comme des maux dus au diable, qui est, depuis la chute

des anges rebelles, toujours en insurrection contre Dieu. Or, il est certain que quiconque n'a pas la foi, une foi absolue et indiscutable, est sous l'empire du démon. L'Écriture le dit en termes précis : « Celui qui « croit et a été baptisé sera sauvé, celui « qui ne croit pas, sera damné. » Lorsqu'un malade ne guérit pas par mon intercession, c'est que, pour cette âme, dans sa lutte avec Dieu, le démon l'emporte. »

Et Dowie, appuyé sur cette thèse, triomphe aux yeux de Sion et aux yeux de Chicago même de toutes les objections de ses contradicteurs. Ceux-ci n'ont pu diminuer l'autorité du prophète même lorsqu'il perdit sa fille unique, Esther.

Elle avait vingt et un ans, et faisait la joie et l'orgueil de son père. Esther achevait ses études à l'Université de Chicago et l'avenir s'offrait à elle plein de bonheur. Un jour du mois de mai, elle préparait une réception solennelle en l'honneur du jeune Booth-Clibborn, petit-fils du général de l'Armée du Salut. Cette rencontre devait peut-être amener un rapprochement entre les salutistes et

les sionistes, ceux-ci se flattant de convertir ceux-là. L'événement était donc important, et Miss Dowie voulait faire l'accueil le plus gracieux au jeune visiteur. Elle avait, dans son cabinet de toilette, allumé une lampe à alcool pour friser ses cheveux, quand un courant d'air rapprocha son peignoir de la flamme. Le vêtement prit feu, et la pauvre jeune fille fut terriblement brûlée. Esther succomba à ses atroces souffrances, quoique son père et tous les anciens de l'Église eussent prié à son chevet; et quoique le D^r Speicher eût été autorisé par le prophète à faire exceptionnellement usage de la vaseline. Le jury, après décès, déclara que Miss Esther avait dû être brûlée intérieurement autant qu'extérieurement, la flamme ayant pénétré dans la bouche, dans l'œsophage et dans les poumons. Avant de mourir, elle demanda pardon à son père de lui avoir désobéi, et elle prêcha aux fidèles du dowieisme de ne point s'exposer à la mort comme elle l'avait fait par désobéissance, car Dowie interdit strictement l'emploi de l'alcool, même dans une lampe. L'attitude du prophète fut presque sublime

dans cette circonstance. Les lettres de condoléance et de dévouement plurent chez lui. Les larmes ruisselaient sur ses joues, il avait le cœur brisé, devant le corps de sa fille, et il priait avec ferveur, n'invoquant point, comme il l'eût fait en tout autre cas, les circonstances atténuantes pour son échec, mais suppliant Dieu de pardonner à Esther qui avait péché contre la loi de Sion. Et sa douleur paternelle fut si sincère que non seulement tout Sion, mais tout Chicago s'y associa.

Le manque de foi n'est pas le seul empêchement à la guérison; le manque de payer la dîme peut aussi la rendre impossible; car la dîme est due à Dieu, et, qui ne la paie pas, commet une offense volontaire à l'égard de la puissance divine. Si l'on se rappelle qu'il y a au moins 60.000 dowieistes, le total annuel de cette dîme représente une somme énorme. Or, jamais Dowie n'en rend compte. La puissance spirituelle du prophète repose aussi sur sa puissance morale. Il est certain qu'il travaille à l'amélioration de ses fidèles en leur interdisant les boissons spiritueuses, les jeux de cartes, le théâtre, en leur recom-

mandant les exercices et les récréations en plein air, en leur défendant les médicaments qu'il prétend plus nuisibles qu'efficaces. Il dit à tous : « Vous vous portez bien naturellement, la santé étant l'état de grâce de l'homme et résultant de son accord avec Dieu, et la maladie n'ayant d'autre cause que la violation de la loi religieuse, morale ou autre. »

Il ordonne à tous la propreté, le travail, l'ordre qui doivent assurer la prospérité commune. Or, de cette richesse qu'ils doivent à Dieu et à son représentant, quoi de plus juste que d'en faire une part à Dieu ou à Dowie son prophète? Quoi de plus légitime que de ne pas séparer la vie matérielle de la vie spirituelle?

Il a même construit une machine spéciale avec mouvement d'horlogerie qui enregistre les demandes d'intercession à Dieu en faveur de tel ou tel malade. Et celui-ci reçoit un bulletin portant, toute imprimée, la constatation : « Prié le 10 mars, à 4 heures de l'après-midi, John-A. Dowie. » Si le malade restait loin de Chicago et s'adressait au prophète

pour obtenir sa guérison, Dowie priait téléphoniquement pour que le patient puisse ressentir l'effet de la cure divine. Il se servait aussi d'un phonographe dont les cylindres recueillaient ses homélies, ses prédications et ses prières qu'il envoyait à tous les adhérents de son Église, en quelque pays qu'ils se trouvaient, moyennant un prix déterminé.

V

La cité de Sion est située à 42 milles au nord de Chicago, entre cette ville et Milwaukee et à mi-chemin de l'un et l'autre. Elle comprend une superficie de 6.400 acres au bord du lac Michigan. Le terrain est un des meilleurs de l'Illinois. Des milliers d'adhérents s'y sont groupés autour de Dowie; il leur céda des lots de la cité à long bail, qui rapportent des millions de francs par an. En même temps qu'il a établi ce prin-

cipe de la spéculation foncière, il s'est occupé de la création d'une industrie spéciale, dont les produits doivent être vendus comme *de provenance de Sion*. Il a jeté son dévolu sur l'industrie dentellière, et, grâce à une combinaison très habile, il a pu établir, sur le modèle des usines de Nottingham, de grands ateliers où se font, par des centaines d'ouvrières, des dentelles dont la vente est considérable.

Au début de son organisation, l'Église disposait d'un avoir insignifiant. Sa fortune a dépassé, une quinzaine d'années après, une cinquantaine de millions de francs.

Pour réussir dans son plan de créer une ville où l'on ne vendrait ni liqueurs, ni tabac, et où il n'y aurait d'habitants que les adhérents à l'Église de Sion, il fallait, de toute nécessité, que tout le bloc lui appartint, mais il avait à craindre les prétentions exorbitantes des vendeurs. Il importait donc de cacher à tous son véritable dessein. Il le mit à exécution, grâce à ses plus fidèles auxiliaires.

J'ignore ce qu'est devenu le dowieisme

depuis quelques années. La dynastie continuera-t-elle après le règne de Jame Dowie, par celui de son fils William Gladstone Dowie ? Ou bien, comme le prétendent ceux qui ont vu pâlir et s'éclipser d'autres étoiles de première grandeur, la disparition du prophète sera-t-elle le signal de la dissolution de la secte ?

Ce qui importe, c'est la genèse et non point la durée de l'enchantement qui réunit, autour d'un « initié », ceux qui ont à la fois soif du salut de leurs âmes et de leurs portemonnaie.

CHAPITRE III

LES ADEPTES DU SOLEIL DES SOLEILS

Presque toutes les doctrines communistes appliquées à l'organisation économique subissent un triste dénouement. Un remède paraît pourtant infaillible pour leur sauvegarde. Et c'est la religion qui le fournit.

La foi, en se mêlant aux désenchantements de la vie réelle, mitige ces derniers. Et les sectes religieuses, basées sur la communauté des biens, prospèrent partout.

C'est ainsi qu'ont agi certaines sectes mi-religieuses, mi-communistes de la Russie moderne, c'est le même principe que pa-

raissent adopter les apôtres du communisme en Amérique.

Le D^r Teed, de Chicago, l'a si bien compris que sa secte ne fut, en somme, qu'une secte religieuse, basée sur la communauté des biens. Elle a adopté le nom des *Kore-shéens*, d'après le nom *Koresh* (soleil), dont se pare son fondateur. C'est lui *Koresh*, « Lumière des lumières », « Soleil des soleils », qui a été appelé par le Ciel, pour apprendre la vérité aux mortels, c'est lui enfin qui doit leur montrer le chemin du salut éternel qu'ils doivent suivre, afin de prospérer sur la terre. Fondée à Chicago, la société de *Koresh* s'est transportée tout récemment à la Floride, la presqu'île du Sud-Est des États-Unis, et c'est là que Teed vit, du jour au lendemain, grandir le nombre de ses fidèles.

Le prophète fut longtemps ridiculisé avant d'être divinisé. Sa doctrine, basée sur celle de Fourier, entremêlée des données mystiques de Swedenborg, n'avait point été du goût de ses concitoyens et le docteur avait eu alors recours à une idée lumineuse. Il

divisa son système en deux : route vers le ciel, doctrine mystique ; route vers la prospérité sur la terre, doctrine économique. On pouvait se joindre à la seconde sans suivre la première. L'effet est facile à prévoir. Alléchés par la perspective des biens terrestres, les fidèles accouraient et finissaient toujours par adopter la seconde moitié de la doctrine, sa partie mystico-religieuse, la couronne de l'œuvre, d'autant plus que leur « bonheur » et leur fortune dépendaient du degré de leur « union » avec le fondateur.

Le mysticisme de *Koresh* a quelques traits de nouveauté. Avec le triomphe de la science, le docteur américain a cru utile d'avoir recours à son prestige. Sa religion est donc essentiellement scientifique. Lui, *Koresh*, est « l'unique homme » qui ait compris, grâce à « l'inspiration céleste » et à ses « études scientifiques » les mystères de la nature. Il est arrivé « au sommet de la science » et à la « perfection humaine possible », c'est-à-dire à la « sainteté » et il fait participer tous ceux qui l'approchent à sa

perfection et à sa « sainteté ». Grâce à ce don, propre à *Koresh*, ses fidèles « peuvent jouir déjà sur terre des délices du ciel ». Car, ne nous y trompons point : le royaume de Dieu sur terre « est proche » et le *kore-shisme* ne fait qu'en frayer la voie pour ses adeptes.

Mais que faut-il faire pour arriver aux degrés supérieurs du salut? Psychologue émérite, il a bien compris que rien ne fascine autant l'imagination du peuple que le mystère et les choses incomprises. Il a agi en conséquence. La doctrine est obscure au possible, et à moins d'être un « illuminé », il n'y a pas moyen de se débrouiller dans ses préceptes ténébreux.

Cueillons-en un à titre d'exemple. Nous le donnons dans une traduction textuelle :

« En reconnaissance du point principal de la force de la vie intrinsèque et innée à la révélation chrétienne, la doctrine kore-shéenne élève le fondateur de la chrétienté à la place de père, devenu la perfection, grâce au sacrifice de son fils, ce qui nous a été donné à apprendre par la chair de Jéovah. »

Les croyants n'ont qu'à y mettre l'explication voulue. Pour ceux qui désespéreraient de pouvoir comprendre cette partie de la révélation koreshéenne, le prophète a réservé un millier d'autres dogmes, aussi énigmatiques et surtout aussi obscurs. N'essayons pas de les approfondir !

La doctrine prêche le perfectionnement par le mariage, l'omniscience du koreshisme, qui sait tout et qui apporte de nouvelles données sur toutes choses, l'astronomie et la philosophie y comprises. La terre n'est point ronde, la lumière ne se propage point, comme l'apprend la science, et l'homme n'a point cinq sens, nous dit Koresh. Il en a sept, dont le sixième est un sens musculaire, qui dans sa forme brutale, devient un sens d'excitation (*sens of orgasm*).

Koresh définit sa doctrine comme communiste et coopérative. L'argent est banni de sa communauté et remplacé par les chèques, représentant la quantité des services rendus à la communauté.

La colonie fondée en Floride, à Estero, fut presque exclusivement commerciale et indus-

truelle et non point agricole, comme les autres colonies communistes. On y a déjà construit et on continue à y construire des chemins de fer et des usines électriques. Car la vapeur est également bannie de la colonie de Koresh, de même que l'argent. Les Koreshéens, grâce à leur port de mer, se proposent de faire du commerce avec le monde entier.

Le *bureau of equitable commerce* dirige les affaires de la communauté, et, à sa tête, est le chef du *commonwealth* (fortune publique). Tous les habitants participent au bien-être de la communauté et, afin d'empêcher que les gens plus capables ne deviennent « capitalistes » avec le temps, on a soin d'égaliser les fortunes de tous à l'aide de l'« impôt progressif sur les revenus ». Le sol appartient à tous et reste inaliénable, de même que les usines. Les nouveaux venus n'opèrent aucun versement. Il suffit qu'ils apportent un capital moral, une vie irréprochable et des capacités de bons travailleurs. Les pauvres qui voudraient chercher leur salut au milieu des Koreshéens, y sont rapatriés aux frais

du trésor public. La tolérance absolue de toutes les croyances constitue la base spirituelle de la secte.

Les chefs de la colonie ont bâti leur capitale : Nouvelle Jérusalem, qui a une étendue de 86 milles anglais, avec des rues ayant une largeur de 400 pieds et des quartiers spéciaux destinés à abriter les usines. Les affaires de la communauté accusent une prospérité indéniable.



B. — L'ESPRIT ET LES MIRACLES

« Pourquoi, ô hommes nés de la terre, vous abandonnez-vous à la mort, quand il vous est permis d'obtenir l'immortalité ? »

HERMÈS TRISMÉGISTE
« Trois fois très grand ».

CHAPITRE PREMIER

LES « SCIENTISTES CHRÉTIENS »

Le mariage de la Bible et de la science, conçu, béni et réalisé par Mme Mary Baker Eddy, a fait naître une secte des plus prospères. Dans cet amalgame, le christianisme n'est pas de toute pureté, et la science y figure plutôt sous forme de négation de ses principes. Mais l'humanité a une telle soif du rapprochement entre la révélation et l'expérience, que les fidèles affluent de partout

pour se ranger derrière la nouvelle bannière.

L'ardeur et le dévouement de ses adeptes, qui se recrutent actuellement dans tous les milieux, ont quelque chose de déconcertant. Le succès de la *Christian Science* est une preuve de plus de la facilité d'installer et de faire fructifier toute religion nouvelle, qui, partant de la Foi, prendrait surtout soin de notre bonheur terrestre.

La fondatrice de la secte fut une femme ingénieuse. Ayant compris la puissance et l'attrait du mystère, elle l'a exploité avec une connaissance approfondie du cœur humain. C'est ainsi qu'elle mélangea la réalité de la vie avec les énigmes de la pensée. Le soleil de ses révélations se trouve toujours recouvert de nuages insaisissables. On pourrait cueillir dans son évangile des milliers de phrases qui défient l'entendement humain. « Il n'y a pas de nuits, dira-t-elle, dans sa *Science et Santé* (1), sauf dans le froncement de

(1) Le bagage littéraire de Mme Eddy est assez considérable. Outre son évangile « *la Science et Santé* », elle a laissé également plusieurs poèmes, de même que de nombreux ouvrages : *la Concordance de la science et de la santé, la Science divine rudimentaire, la Science chrétienne contre le panthéisme, etc., etc.*

Dieu, et pas de jours que dans son sourire. » Et ailleurs : « Les métiers du crime, cachés dans les sombres recoins de l'esprit mortel, tissent toujours des tissus plus fins et plus compliqués. » « La discorde est le rien (*nothingness*) de l'erreur; l'harmonie est le quelque chose (*somethingness*) de la vérité! » Le galimatias de ses phrases n'a d'analogue que le désordre inconcevable de ses préceptes. N'est-elle pas allée jusqu'à prêcher qu'il ne faut pas d'union sexuelle! Pour engendrer, il suffirait d'après elle, du « suprême effort de l'esprit de la femme », car « Jésus-Christ ayant été enfanté par le Saint-Esprit », ne doit-on pas imiter cet exemple et renoncer au péché sensuel?

Cela n'a pas empêché Mme Eddy d'avoir trois maris et un fils qui, selon toute proba-

Les milliers d'églises de la *Science chrétienne*, de même que ses fidèles, qui dépassent de beaucoup un million, se trouvent dispersés à travers le monde, et mènent une vie indépendante. On les rencontre surtout aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne, de même que dans les colonies anglaises. Le nombre des médecins « scientifiques » dépassent plusieurs milliers et se recrutent de préférence dans le monde féminin. La première église du Christ « scientifique », en France, a été fondée à Paris, rue Magellan, sous le nom de *Washington Palace*.

bilité, n'a point été conçu uniquement par « le suprême effort du Saint-Esprit ».

Elle affirme également qu'elle est « l'incarnation de l'ange puissant décrit dans l'Apocalypse » (X, 1-3). C'est elle aussi qui est « la femme enveloppée du soleil ayant la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête ».

Les commentaires de la Bible que renferme sa *Clef des Écritures* constituent une collection de puérilités assez excentriques. Lorsque nous y rencontrons le mot « feu », cela veut dire « peur », tandis que la Bible déguiserait le mot « peur », afin d'y cacher les idées d'ignorance, de chaleur ou de désir ! Elle prétend également qu'Ève n'a jamais rejeté sa faute sur le serpent, mais bien au contraire, ayant compris que Satan est le mal, car il incarne la matière, elle fut la première à confesser sa faute d'avoir suivi la chair, « au lieu de suivre l'esprit ».

Mme Eddy, semblable à tous les prophètes et sauveurs, a été crucifiée de son vivant. Sa vie s'est passée dans des luttes avec des envieux et des jaloux qui ont essayé de couvrir

de boue sa gloire et de parodier ou de dénaturer sa pensée.

Ce fut pourtant une femme peu banale. Son enfance paraissait même la prédestiner à une carrière exceptionnelle. A l'âge de huit ans, elle entendait, comme Jeanne d'Arc, des « voix mystérieuses ». Sa mère, d'origine écossaise, sujette à des accès de mysticisme violent, lui rappela l'exemple de Samuel et l'encourageait à causer au Seigneur, à l'instar du prophète biblique. Mais, intimidée par les appels de l'au-delà, la petite Mary s'était mise à pleurer et à trembler, au lieu de répondre au Seigneur, en enfant bien sage...

A l'âge de quarante-cinq ans, atteinte par une maladie grave, elle se mit à discourir avec le Seigneur, qui lui indiqua la voie de guérison sûre. Elle fut guérie. Ce fut « sa grande initiation » ! Elle se retira alors du monde et se mit à méditer et à prier pendant plusieurs années. Plongée dans la Bible, elle y retrouva la clef des mystères célestes et humains.

Les déductions de son enseignement philosophique accusent souvent une naïveté tou-

chante. « Si Dieu, nous dit-elle, avait créé des médicaments pour guérir les mortels, Jésus et ses disciples s'en seraient servi et ils nous auraient donné leurs noms. Le Sauveur n'est-il pas venu pour accomplir la volonté de son père ? »

Mme Eddy se sert fréquemment d'affirmations ingénieuses qui désarment par leur candeur. Mais elle a aussi des dons dialectiques et des arguments persuasifs, lorsqu'il s'agit de lutter contre le spiritisme. Dans sa *Science et Santé*, elle bataille violemment contre l'authenticité des phénomènes occultes. « Vous pourriez, nous dit-elle, tout aussi bien chercher à mélanger le feu et la gelée qu'à mélanger l'esprit et la matière. » « Rien de plus stupide que de croire que, libéré du corps matériel, l'esprit conserve la sensation qui appartenait à ce corps. Le retour à un état matériel après qu'on l'aurait quitté, serait, nous dit-elle, aussi impossible que le retour du gland à son état primitif. La chenille, transformée en un bel insecte, n'est plus un ver. »

Dans le mélange disparate des principes

et des idées dont elle s'est faite championne, on retrouve souvent des pensées dignes d'un grand métaphysicien. Son spiritualisme, purifié de tout mélange suspect, a rompu, en tout cas, d'une façon énergique avec toutes les doctrines matérialistes.

* * *

La prophétesse stigmatise l'Église officielle et ne lui épargne aucune malédiction.

Mais il y a un principe de vérité dans sa doctrine. Et il a pu triompher de toutes les entraves que le manque de méthode avait semées sur sa route.

Le monde, noyé dans la matière, nie l'esprit ou s'en détourne. Or, Mme Eddy exalte la puissance de ce dernier au détriment de la déesse universelle. Elle y arrive par des affirmations plutôt héroïques que scientifiques.

La matière n'existe pas. Comme Dieu est tout et que Dieu est esprit, donc tout

est esprit. Et la matière? Comme la matière n'est point l'esprit, elle n'est qu'une simple fiction et n'existe que pour ceux qui veulent y croire contre l'évidence même des faits.

Et voici le pivot de sa doctrine :

Comme la matière n'existe pas et n'est qu'un mensonge et l'invention du Satan, le corps, qu'on aperçoit sous forme de matière, n'existe pas non plus. Et la souffrance que nous occasionne le corps? Erreur ou mensonge que tout cela. Comme le corps n'existe pas, la souffrance n'existe pas non plus. Elle ne réside que dans l'erreur de notre esprit. Donc, loin de nous préoccuper de la guérison du prétendu corps, de la diminution ou de la destruction de la souffrance, il faut aller tout droit vers l'esprit. Tant que celui-ci est sain, l'idée de souffrance n'a point prise sur lui. Au lieu donc de guérir le corps, modifions et rectifions notre esprit.

La médecine et les médecins font juste le contraire. En suivant les errements des siècles, ils s'adressent au corps et lui font

absorber des médicaments sous forme de corps solides ou liquides qui, n'ayant aucune corrélation avec la souffrance, ne peuvent ni la diminuer, ni l'anéantir.

« Le suprême et unique médicament réside dans la santé de l'esprit. Tant que celui-ci n'est pas atteint, la souffrance ne nous atteint pas non plus. Mais on est malade, dès le moment où l'on croit à la matière, au corps et à la souffrance. »

Un adepte de « la vraie doctrine », prétend Mme Eddy, n'est jamais malade pour la raison bien simple qu'il ne croit point au corps et partant, à aucune de ses infirmités. Et si une souffrance s'empare de lui, c'est que son esprit est malade et que sa « foi » n'est point pure.

Il en résulte une méthode de guérison bien simple. Le docteur « scientifique » s'efforcera de rétablir la « foi » du malade en le convainquant de la non-réalité de sa maladie. Il ne lui donnera aucun médicament, mais lui offrira, par contre, la suggestion du raisonnement puisé dans *la Science et Santé*. Le guérisseur doit avoir une foi robuste et intacte ;

car, s'il ne réussit pas dans sa tâche, c'est que son esprit est également atteint par un doute dissolvant.

* * *

Mme Eddy, de même que les représentants de son église, prétend que notre époque concrète et pratique exige, avant tout, une religion de réalités. Les hommes ne peuvent plus se contenter uniquement des promesses de l'au-delà. Ce qu'il leur faut, c'est une religion du présent qui apporte la guérison de leurs souffrances et une vie sereine et heureuse. La « Science chrétienne » revendique même le titre de « Christianisme appliqué ». Il faut utiliser les enseignements de Jésus dans notre vie quotidienne et en tirer tous les avantages. Nous avons besoin de la vérité « appliquée » à la vie, de même qu'il nous faut des télégraphes, des téléphones ou des appareils électriques. Et c'est la première fois, depuis que l'homme existe, clameront les scientifiques, qu'on lui procure un engin pratique, permettant de contreba-

lancer les influences néfastes et d'établir, sur une base solide, son bonheur, son salut et sa santé!

On a recours, dans ce but, à la même loi spiritualiste qui a guidé Jésus dans ses guérisons. La preuve de son efficacité est indéniable, nous dit-on, car tous les élèves de Mme Eddy qui s'en servent guérissent les malades, à l'instar de la « Mère de l'Église ».

« Notre guérison spirituelle est identique en tous points à celle que Jésus pratiquait de son temps. » Mais on objectera que Jésus faisait des miracles parce qu'il était le Sauveur. Mme Eddy répond qu'on attribue au fils de Dieu une affirmation qui n'est jamais sortie de sa bouche. « Jésus n'a-t-il pas dit (Évangile de Jean) que ce n'est pas lui qui parle et agit, mais que son Père le fait par son intermédiaire? Et ailleurs n'a-t-il pas dit aussi que le Fils ne peut rien faire par lui-même. » Or, Jésus n'a jamais envoyé ses disciples prêcher, sans ajouter qu'ils devaient aussi guérir. « Guérissez les malades », tel est son ordre suprême. Et il n'a jamais préconisé l'emploi des médicaments non plus. La guérison des

malades, affirme la prophétesse, fut une des fonctions essentielles des représentants de l'Église pendant les trois premiers siècles de la Chrétienté. Et son importance et sa valeur morale auraient baissé surtout à cause de la renonciation à ce principe essentiel.

* * *

La guérison ne constitue pas un miracle. Elle résulte d'une loi spirituelle, normale et conforme à la volonté divine. Voici l'explication de l'Initiatrice des « scientifiques » :

Jésus ne jouissait d'aucun pouvoir surnaturel. Tout ce qu'il faisait, il le faisait conformément aux lois naturelles. Conséquemment, tout le monde, une fois d'accord avec la vérité spirituelle, peut accomplir les actes réalisés par le Sauveur.

Certaines affirmations de Mme Eddy ont une valeur pratique incontestable. C'est ainsi qu'elle s'attaque à la « peur » comme à l'une des causes de la misère terrestre. « On a tort

de craindre les courants d'air, d'avoir les pieds mouillés, de manger ou de boire certaines choses. On a surtout tort de craindre les microbes... »

Mais l'exagération est toujours nuisible. La suppression de toute crainte veut dire souvent la suppression de toute précaution. Une religion, pour réussir, a pourtant besoin de l'absolu, car les vérités conditionnelles impressionnent rarement les foules. Il s'agit probablement des exagérations voulues que la fondatrice de la secte exalte et impose.

* * *

La santé, selon les « scientifiques chrétiens », c'est la vérité. Il faut donc vivre dans la vérité et ne pas pécher pour éviter de l'existence. Et alors, la mort elle-même disparaîtra, comme étant tout à fait superflue. Jésus n'a-t-il pas dit : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. » Or, il ne l'aurait pas dit si la mort était nécessaire pour être sauvé. Partant, on enseignera aux fidèles que l'humanité pourra, avec le temps,

se passer des maladies et de la mort. Ce jour béni descendra sur la terre lorsque les humains se mettront à la hauteur de l'évangile « scientifique » et en seront pénétrés dans les actes et dans les pensées de leur vie de tous les jours. La *Science et Santé* fait miroiter devant les yeux éblouis des croyants des perspectives autrement alléchantes. En utilisant la vieille conception des « anges », elle enseigne que ceux-ci seront toujours avec ses adeptes. Car les anges ne sont que « les pensées de Dieu parvenant à l'homme; les spirituelles intuitions, pures et parfaites. »

La Science chrétienne devient de la sorte une religion de la santé, de la longévité et du bonheur, fruits de l'action exclusive de notre esprit, lequel nie jusqu'à l'existence théorique et pratique de la matière.

Pourtant, il y a des cas où toutes les invocations « scientifiques » ne peuvent rien contre la matière rebelle. Mme Eddy ne s'embarasse pas pour si peu. Elle considère que sa doctrine, étant en avance sur notre époque, il faut absolument que les hommes puissent progresser à leur tour, afin de se mettre à

son niveau. Et alors l'esprit deviendra d'une pureté céleste, et le corps et la matière n'auront plus aucune prise sur les croyants. L'homme pourra même vivre autrement, car les conditions hygiéniques, considérées comme les plus indispensables, perdront leur valeur.

* * *

Un des attrait irrésistibles du « scientisme chrétien » réside dans ses affirmations qu'il y aura moyen, avec la marche des siècles, de supprimer la mort. Ce rêve a été de toutes les époques. Et pourtant, si amoureux de la vie que nous soyons, nous ne faisons que la gaspiller sans profit pour personne. Notre vie normale pourrait être prolongée jusqu'à cent cinquante ou même deux cents ans (1). Nous lui avons stupidement imposé une barrière artificielle que nous ne dépassons presque jamais!

Mme Eddy a compris le grand charme

(1) Voir ma *Philosophie de la longévité* (Bibliothèque de philosophie contemporaine, Félix Alcan, douzième édition).

que procurerait à sa doctrine la possibilité de détruire « la Reine des épouvantements », et elle l'a exploité avec infiniment de talent.

Rappelons que l'idée de « détruire la mort » date de quelque trentaine de siècles. Hermès, « le trois fois très grand » nous apprend que c'est « par erreur » que la mort s'est installée sur notre planète. Elle serait la destruction, nous dit-il. Or, rien ne se perd, dans le monde. « La mort n'existe pas ; le mot « mortel » est vide de sens et n'est autre chose que le mot « immortel » ayant perdu sa première syllabe. » Et le philosophe de « *Poimandrès* » (l'intelligence souveraine), du « *Cratère* ou la *Monade* », et de « *l'Asclepios* » enseigne que le monde étant le second Dieu, un animal immortel, aucune partie d'un être vivant et immortel ne peut mourir. Il ne faut donc pas confondre « l'éternel » avec « l'immortel » ! L'éternel est le Dieu, « l'Incréé », tandis que le monde qu'il a engendré et fait à son image, a reçu l'immortalité de son père...

Dans les conversations avec son fils Tat, Hermès insinue qu'il suffit d'endormir nos

sensations corporelles pour naître en Dieu et jouir de l'immortalité!

On sait l'affinité intime qui existe entre Hermès, les *Esséniens* ou les *Thérapeutes* d'Égypte et saint Jean et son *Apocalypse*. Des recherches approfondies nous permettraient de retrouver, chez les *Gnostiques* de toutes les couleurs, la croyance à la possibilité de chasser la mort du monde des vivants.

« Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau vive qui jaillira jusque dans la vie éternelle. »
(*Évangile de saint Jean.*)

Et combien Hermès paraît être supérieur à Mme Mary Baker Eddy lorsqu'il déclare que pour s'élever dans le monde idéal, il suffit de se dégager des « sensations »!

Des sources d'initiation insoupçonnées, et qui n'ont pas encore été utilisées, abondent chez les *Pythagoriciens*, les *Gnostiques*, les *Esséniens* et même chez les *Néo-Platoniciens*! Et les créateurs des futures religions y puiseront de quoi rénover et vivifier leurs doctrines...

Mais le *scientisme chrétien* a le mérite d'avoir été un des premiers à utiliser d'une façon pratique les extases mystiques du passé, dont certains échos vagues auraient dû parvenir jusqu'à Mme Eddy. Ses disciples et ses fidèles jouissent ainsi de la perspective d'une vie sans fin, qui remplissait de délices les initiés d'autrefois !

* * *

Lorsqu'on examine de plus près la doctrine « scientifique », on constate son manque d'originalité. L'idée que la matière n'existe pas, eut ses nombreux protagonistes dans le domaine philosophique et a trouvé une justification prodigieuse chez Berkeley (1). Mais Mme Eddy a su donner une valeur concrète à cette idée purement métaphysique et réussi

(1) Voir les dialogues d'Hylas et de Philonous. Ce dernier qui personnifie la doctrine du grand évêque dit qu'après avoir accordé « que l'étendue n'a aucune existence en dehors de l'esprit, il faut nécessairement admettre la même chose pour le mouvement, la solidité et le poids, toutes ces qualités supposent évidemment l'étendue »... Et ailleurs Philonous enseigne « l'impossibilité absolue de la matière », car elle n'existe point, en dehors de l'esprit...

à la faire monnayer dans ses relations avec la vie de tous les jours. Sa secte, fondée en 1876, et qui n'avait qu'une trentaine d'adeptes vers 1880, comptait, vers la fin du siècle dernier, environ cent mille membres et une douzaine de milliers de pasteurs. « L'Église mère » peut s'enorgueillir même d'avoir aujourd'hui un million et demi d'adhérents, sans parler de sa puissance matérielle.

La suggestion forme sans doute l'essence et la base des guérisons miraculeuses dont se glorifie l'Église de Mme Eddy. Mais la prophétesse et ses adeptes ont cependant toujours contesté et nié sa valeur. Comme Jésus ignorait la suggestion, les scientifiques doivent non seulement l'ignorer à leur tour, mais aussi lui déclarer une guerre sans merci. Ils nient donc la suggestion et la matière, tout en les utilisant au profit de leur cause. Mais ni la suggestion ni la doctrine de la non-existence de la matière n'auraient pu procurer à la nouvelle secte les bases de son succès phénoménal.

Une publicité ingénieuse, conçue selon les méthodes les plus récentes, y a contribué

pour beaucoup. La réclame n'est-elle pas une des formes les plus efficaces de la suggestion? Et comme l'argent des fidèles affluait à la suite des annonces de guérisons miraculeuses, Mme Eddy s'en est servi à son tour pour augmenter le nombre des convaincus. En s'adaptant à la mentalité de l'ambiance, elle a fait payer à des prix exorbitants les manifestations de l'Esprit qui a bien voulu s'incarner en elle et en ses nombreux aides de camp. Elle affirme courageusement : « la science chrétienne prouve que le malade donnant le maximum pour être soigné a bien plus de chances de guérir que l'homme évitant de payer pour sa santé ».

En disparaissant, Mme Eddy a laissé derrière elle une fortune personnelle d'une vingtaine de millions et des centaines d'églises. La « matière » n'est donc point négligeable, même pour les esprits purs qui nient sa réalité et l'assimile au Satan et au mal !

CHAPITRE II

SCHLATTER, L'HOMME AUX MIRACLES

La ville de Denver, la délicieuse perle du Colorado, était en fête. Des centaines de milliers de pèlerins y accouraient de tous les coins de l'Amérique. Aussitôt arrivé, tout le monde se rendait à la petite maison appartenant à l'honorable Master E.-L. Fox, l'échevin de la ville, qui abritait sous son toit François Schlatter, le plus grand thaumaturge de notre siècle. Pendant deux mois Denver put admirer un choix de malades et de maladies des plus rares et des moins connues. Tous, ou presque tous, s'en allaient, rassurés sur l'issue de leur sort, sinon complètement

guérés. Les trains étaient bondés; les hôtels regorgaient de visiteurs et, à travers tous les États, on n'entendait que des hymnes élogieux et attendrissants en l'honneur de Schlatter, le saint de Denver!

La joie durable n'est cependant pas de ce monde. Le 14 novembre 1895, des milliers de personnes stationnaient devant la maison de Fox, mais leur douleur et leur désespoir faisaient peine à voir. Les femmes sanglotaient, les hommes proféraient des menaces. Les cris de douleur des malades se mêlant aux explosions de colère de toute l'assistance donnaient un cachet particulier à la ville toujours si riante. Que s'était-il donc passé? François Schlatter, le saint Schlatter, avait quitté subitement, dans la nuit, le pays du Colorado. Était-ce pour toujours ou seulement pour quelque temps? Personne ne le savait. La nouvelle se répandit dès le matin et prit les proportions d'une calamité publique.

Et le *Rocky Mountain News* et tous les autres journaux du Colorado, en enregistrant la nouvelle tragique de la disparition de

Schlatter, versaient des larmes sur le sort des malades abandonnés.

Comment et pourquoi le saint homme a-t-il disparu ? Les journaux américains, qui prévoient souvent les événements qui n'arrivent jamais, n'ont cependant pas prévu cette foudre qui venait de tomber sur la tête de leurs millions de lecteurs.

La veille, le saint avait soigné ou plutôt il avait béni, comme d'habitude, plusieurs milliers de pèlerins venus de partout. Il paraissait être aussi paisible et doux que de coutume. Rien ne faisait envisager sa désertion : « Oui, une vraie désertion ! » criait la foule exaspérée.

M. Fox, plongé dans une douleur profonde, n'essayait même pas de consoler ses concitoyens. Lui, jadis complètement sourd, était allé voir un jour le thaumaturge, à Omaha, qui lui tendit la main, et sa surdité disparut. Plein de reconnaissance, il proposa une somme assez forte à Schlatter, mais celui-ci refusa. Il lui offrit alors l'hospitalité de sa maison à Denver. Schlatter accepta et s'y rendit, précédé de la gloire de sa sainteté et

de ses cures miraculeuses. Deux mois se passèrent ainsi et jamais prophète n'eut de disciple plus dévoué et plus enthousiaste que l'échevin de la capitale du Colorado. Et du coup, quel malheur!

Lorsque M. Fox était entré la veille dans la chambre de son hôte, le lit était vide. Tel qu'il était venu dans son costume unique, Schlatter avait disparu. Et pour toute trace de son séjour, il n'avait laissé que ces quelques mots :

« M. Fox. Ma mission est finie et le Père me rappelle. Je vous salue. François Schlatter. 13 nov. »

* * *

Depuis, on cherche Schlatter et on se désespère. Celui qui a « enivré », au dire d'un révérend du Colorado, « l'âme altérée du peuple » et rempli du chant de triomphe céleste le pays du péché, a disparu à tout jamais. « Et les rois de l'or, lui répondit un

autre révérend, ne fermeront plus la bouche devant l'envoyé du ciel, car la plante qui est sortie de la terre sèche s'est évanouie par la colère divine. »

La douleur des exaltés du nouveau monde se prolongea pendant plusieurs années.

Né en Alsace, en 1855, Schlatter arriva un jour en Amérique, y fit tous les métiers et se réveilla un beau matin saint homme. Tête découverte, pieds nus, il parcourait les vastes États américains et se disait envoyé du ciel. Il prêchait l'amour de Dieu et la paix des âmes. On le mit en prison et il continua à prêcher. Les détenus le raillaient d'abord et finissaient par l'écouter.

François Schlatter n'avait qu'à mettre sa main sur la tête des malades pour les guérir. Sorti de la prison, il s'en va au Texas. Son costume extravagant, ses pieds nus, ses cheveux longs qui encadrent d'une façon étrange son visage rayonnant de véritable illuminé, attirent des foules autour de lui. Les exaltés le tiennent pour un Élie ressuscité.

« Prêtez l'oreille et venez à moi. Je ne suis qu'un simple envoyé de mon Père céleste. »

Et tous venaient à lui. Il guérit les inguérissables et consola les inconsolables. A Trockmorton, on l'enferma dans une maison de fous, mais il en sortit plus populaire que jamais. Il partit alors vers la Californie. Objet de culte et d'admiration, il traversa les villages mexicains et répandit la croyance en son « Père », parmi les falsificateurs de denrées et les adorateurs du Veau d'or. Il fit en même temps pleuvoir des miracles sur la tête des malades, bénit les enfants et arriva ainsi à San Francisco, en décembre 1894. De là, toujours à pied, tête nue, il parcourut les déserts de Mohave et se rendit ensuite à Flagstaff. Après y^e avoir passé quelques semaines, comme simple pâtre, il continua sa course pénible parmi les tribus indiennes. Et il y faisait connaître le nom de sa sainteté, comme dirait Ézéchiël, et les habitants du pays allaient à sa rencontre et admiraient la puissance du Seigneur. Cinq jours de suite, il passa en compagnie du chef de la tribu des Navajos, semant des miracles et remplissant d'enthousiasme les âmes vierges qui accouraient pour toucher ses mains.

Après avoir traversé plusieurs autres provinces, il s'arrêta à Denver, devenu sa résidence favorite. C'est dans ce paradis du nouveau monde que Schlatter accomplit ses miracles les plus éclatants. Denver devint sa « ville », et de toutes parts les incroyables et les croyants, les bons et les méchants, accouraient vers l'envoyé du Ciel. Des femmes, touchées par les grâces du « Fils du Père », lui faisaient cortège, les hommes l'admiraient, les reporters américains eux-mêmes, tout en interviewant le saint homme, s'inclinaient respectueusement devant la simplicité de sa personne et racontaient, en termes enflammés, les miracles accomplis par le « prophète de Denver ».

*
* * *

Les reporters et les organes américains se mettant au service du « prophète » jettent du reste une lumière étrange sur cet initié fin de siècle. Car Schlatter, le « saint taciturne »,

comme l'appelaient les foules, ne devenait éloquent que dans l'intimité des envoyés des journaux. Le thaumaturge « prenait garde à ses voix », comme chante le psalmiste, afin de ne pas pêcher par sa langue, et il « gardait sa bouche avec un frein » tant que les *méchants* étaient devant lui; mais aussitôt en présence des reporters, le feu de sa méditation se répandait dans des confessions touchantes et ingénieuses. Et c'est surtout grâce à eux que son « Évangile » si simple parvint jusqu'à nous.

« Je ne suis rien, leur disait-il, mais c'est mon Père qui est tout. Ayez foi en lui et tout ira bien. »

Ou :

« Mon *Père* remplace aussi aisément une paire de poumons malades, qu'il guérit des rhumatismes ou de l'enrouement. Il n'a qu'à vouloir et le malade devient bien portant et l'homme sain devient malade. »

« Vous me demandez en quoi consiste ma force. Elle n'est rien, c'est sa volonté qui est tout. »

Un jour qu'une foule de quelques milliers

de personnes se presse sur ses pas, Schlatter s'adresse à un homme qui se trouve à sa proximité :

« Sortez ! lui dit-il, avec un ton de violence qui frappe l'assistance. Sortez et quittez Denver, car vous êtes un assassin ! »

Et l'inconnu s'en alla et la foule émerveillée salua le saint homme, clamant qu' « il n'est pas en son pouvoir de guérir les gens méchants ».

La foi touchait jusqu'aux compagnies des chemins de fer du Nouveau-Mexique. Un jour, la direction de l'*Union Pacific Railway* fit placarder dans le pays un avis que ceux parmi ses employés de même que leurs familles, qui désireraient consulter Schlatter, recevraient leur permis et leur congé régulier.

Le *Omaha World Herald* raconta à cette occasion le spectacle grandiose des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants appartenant à tous les degrés de l'administration du chemin de fer, qui allaient demander le pardon de leurs péchés et la guérison de leurs maladies au saint homme de Denver...

Et c'est ainsi que les entreprises de transport, jointes au reportage moderne, faisaient cortège aux exploits du prophète...



Et il continuait à faire des miracles. Les aveugles voyaient, les sourds entendaient et les *culs-de-jatte* marchaient. La foi s'allumait dans le Nouveau-Mexique et jetait ses rayons célestes sur toute l'Amérique. Le charme infini qui se dégageait de la personne de François Schlatter descendait comme une suggestion aiguë et pénétrait les consciences les plus incrédules.

L'écho de ses exploits arriva en Europe, et certains journaux anglais faisaient connaître des guérisons de Schlatter tellement invraisemblables que le Nouveau-Mexique faillit devenir le refuge de tous les incurables de l'univers.

Le général E.-F. Test a publié, dans

l'Ohama World Herald, un long article, où il est dit entre autres :

« Tous ceux qui l'approchent sont soulagés dans leurs souffrances. Le D^r Keithhey a été guéri de la surdité... Je me suis servi de lunettes pendant nombre d'années... Un geste de sa main a suffi pour que je n'en eusse plus besoin... »

Un des hauts fonctionnaires de l'*Union Pacific*, M. Sutherland, fortement éprouvé par un accident de chemin de fer, ne pouvait plus ni marcher, ni mouvoir ses membres. On l'a transporté à Denver et il en est revenu complètement guéri. Non seulement il a recouvré la faculté de marcher, mais, sourd depuis une quinzaine d'années, il s'est débarrassé par la même occasion de sa maladie et a regagné la faculté de l'ouïe.

M. Stewart (Highlands, Jasper street), sourd depuis vingt ans, a été complètement guéri par le saint de Denver (*Rocky Mountain Daily News*). Rien ne peut résister à la grâce et à sa puissance miraculeuse. La cécité, la diphtérie, la phtisie s'évanouissent devant sa main, et surtout devant ses gants, comme

de simples migraines sous l'influence de l'antipyrine.

Mme V.-V. Snook (*North Denver*) était atteinte d'un cancer depuis de longs mois. Épuisée de souffrances, elle envoie chez le saint homme demander un de ses *gants*. Le « Fils du Père » lui en envoya deux, en disant qu'elle serait guérie, et elle était guérie... Il en fut de même de John Davidson (1217, 17th Street Denver), du colonel Powers de Georgetown et d'une douzaine d'autres, tous atteints depuis de longues années de maladies plus ou moins incurables.

L'ingénieur Norris (Albuquerque), souffrant de la cataracte, fut guéri en un clin d'œil... Un bûcheron complètement aveugle distingue les couleurs, après avoir été touché par la grâce de Schlatter.

Mme M.-C. Holmes de Havelock, Nébraska, souffrait de tumeurs au-dessous des yeux. Elle y a posé le gant que lui a donné le prophète, et les tumeurs disparurent (*Denver News*, 12 novembre 1895).

Des montagnes de gants qui arrivaient de toutes parts, gisaient sur le sol de la maison.

où habitait Schlatter. Le thaumaturge les touchait de sa main et les distribuait à la foule. La *foi* étant la seule raison des guérisons, « il est inutile, disait-il, de toucher les malades de sa main ». Et s'il le faisait, ce n'était que pour impressionner les âmes ayant besoin de cet effet palpable pour jouir des bienfaits que « son Père » faisait descendre par son intermédiaire sur la terre.

C'est ce qui nous explique comment Schlatter a pu soigner de 3 à 5.000 personnes par jour. Adossé contre un pupitre, il étendait ses mains sur la foule qui s'en allait, la paix dans l'âme.

Et la perle du Colorado jubilait en constatant comment les muets parlaient, *les culs-de-jatte* marchaient, les aveugles voyaient, et tous glorifiaient le « Fils de son Père ».

* * *

Son désintéressement était au-dessus de tout soupçon, et le mépris qu'il professait

pour le « roi dollar » remplissait d'étonnement et d'admiration ses fidèles.

« L'argent, que voulez-vous que j'en fasse? clamait l'Initié. Mon Père ne me donne-t-il pas tout ce dont j'ai besoin?... Il n'y a pas de plus grande richesse que la foi; or, je crois à mon Père de toute ma foi ardente. »

Les dons affluaient de toutes parts, mais il les refusait avec sa douceur habituelle. On finit par ne plus lui envoyer que des gants. Le saint homme, après les avoir touchés de ses mains, les distribuait parmi les malades et les infortunés.

Sa gloire grandissait avec l'ardeur de sa foi. La défiance désarmait, et grands et petits s'inclinaient devant sa puissance. Libre de tout contact avec la pensée moderne, ne lisant rien que les prophètes, il tomba dans un état d'exaltation suprême. Un jour, il déclara être le Christ descendu des cieux pour sauver ses contemporains.

Pauvre illuminé! Il a vécu si longtemps sur le pied d'un fils avec Dieu qu'il finit par croire à sa descendance directe. L'entou-

rage, renchérissant sur ce qu'il disait, s'attendait à un grand événement, qui aurait dû foudroyer tous les incrédules.

Sous l'influence de cet énervement général il procéda à son jeûne de quarante jours. Il l'annonça à ses fidèles; et grands et petits, précédés des reporters, accoururent pour voir s'opérer le miracle.

Entouré de ses fidèles, il continuait, tout en jeûnant, à guérir les malades et à leur donner sa bénédiction. L'affluence devenait de plus en plus considérable, car les malheureux se sentaient attirés vers ses yeux hagards et sa folie mystique.

Et lorsque, après avoir passé ainsi quarante jours et quarante nuits, Schlatter se mit à table pour réparer ses forces affaiblies, l'enthousiasme de l'entourage éclata en des paroles pleines de foi dans sa mission céleste.

Mais le thaumaturge affamé se jeta sur les mets avec une avidité qui n'avait rien de divin. Une inquiétude s'empara alors de l'assistance. Un des fidèles s'enhardit jusqu'à dire :

— Maître, ne craignez-vous pas pour votre santé? Ce brusque passage...

Et celui-ci l'interrompt :

« Ayez la foi. Le Père, qui m'a permis de me passer de nourriture pendant quarante jours, ne cesse de veiller sur son Fils!... »

* * *

La ville de Denver forma un petit monde à part. On n'y respirait que miracles, on n'y parlait que de la foi pure, on n'y rêvait que félicité céleste et grâce du salut. Dans cette atmosphère remplie du sentiment de l'infini, les conceptions du possible et de l'impossible s'évanouissaient. Le pays et les habitants, plongés dans une ambiance surnaturelle, croyaient au renversement de l'ordre de la Nature.

C'est ainsi qu'un jour, James Eckman, de Leadville, qui, à la suite d'une explosion, était devenu aveugle, sitôt arrivé à Denver, y recouvra la faculté de voir.

Le général Test déclare avoir vu un *cul-de-*

jatte marcher sous les yeux du thaumaturge! L'ingénieur Stainthorp, aveugle, perçoit le jour. W.-C. Dillon, courbé sous les maladies contractées quelques dizaines d'années auparavant, se remet du coup. Lorsque le saint de Denver le toucha pour la première fois, une grande chaleur traversa son corps. Ses doigts immobiles depuis de longues années se redressèrent subitement, une félicité inexplicable s'empara de tout son être, et il se leva rempli de bonheur et de foi.

Jim Welsh de Colorado Springs avait la main droite paralysée. Schlatter le touche et la main redevient saine et forte. Le Nouveau Mexique exultait en présence de la grâce céleste descendue sur Denver. Les trains spéciaux y déversaient des milliers de voyageurs qui, à peine arrivés, subissaient la contagion de la folie religieuse. Une exaltation suprême s'empara de la ville. Un mélange de naïveté enfantine et des superstitions du passé, éclatait avec la spontanéité et la véhémence qui accompagnent l'écllosion des grands phénomènes dans la vie religieuse des peuples.

Que serait-il arrivé si François Schlatter n'avait pas disparu d'une façon décisive et inexplicable ?

* * *

Je ne sais rien de si extraordinaire que les exploits de cet illuminé qui ont failli révolutionner la vie religieuse du Nouveau-Monde. Ce qui leur donne un cachet particulier, c'est qu'ils se déroulent sur un fond moderne, à l'aide des interviews des journaux et des trains spéciaux de chemins de fer. L'enfance de la foi unie aux excès de la civilisation, le tout animé par le fond des préjugés que n'a point dépouillé l'homme policé de notre temps, quelle matière à réflexion pour les psychologues des foules en général et de la folie religieuse en particulier ! Car le diagnostic de Schlatter n'est pas très compliqué :

Atteint de l' « automatisme ambulatoire », la maladie si admirablement étudiée par le professeur Pitres, de Bordeaux, Schlatter se déplace dès son enfance. Vagabond par né-

cessité organique, il croit possible d'opérer des miracles, car n'est-ce pas « Dieu son père » qui le force à parcourir le monde? Autrement, pourquoi se déplacerait-il? « Tout dans la nature étant dirigé selon Sa volonté, disait-il, et rien ne se faisant sans Lui, je suis forcé d'aller à travers le monde pour réaliser Ses desseins. »

Avec son âme simple, son imagination impressionnable, il a pris la première guérison, vraie ou réelle, qu'il réussit à provoquer, comme une preuve manifeste de son alliance directe avec le Père. Comme l'a dit Diderot, « il suffit quelquefois d'être un peu fou pour avoir des excès de prophétisme, des extases et de la poésie emphatique ». Et Schlatter en avait à revendre. La vertu altruiste qui fleurit si souvent dans l'âme des fous moraux (Legrand du Saulle) se manifeste chez Schlatter dans son désintéressement absolu et dans cette compassion des pauvres et des malheureux qui attireraient vers lui les foules.

Et ses miracles? Sans avoir la prétention de les expliquer, constatons qu'ils ne diffèrent

pas de ceux accomplis à l'aide de la suggestion. Les cas de cécité guéris par Schlatter rappellent on ne peut mieux la fameuse guérison de Marie que relate Pierre Janet dans son *Automatisme psychologique*.

La malade amenée à l'hôpital du Havre, souffrait, entre autres, de la cécité de l'œil gauche, qu'elle disait dater de son enfance. Or, lorsqu'elle était « transformée » par voie de somnambulisme en un enfant de cinq ans, on constatait qu'elle voyait bien des deux yeux. La cécité a donc commencé à l'âge de six ans, mais à quelle occasion ? On lui a fait répéter à l'état somnambulique toutes les scènes importantes qui se passaient chez elle à l'âge de six ans. On s'est aperçu alors que la cécité se déclara chez elle quelques jours après qu'ont l'eût forcée de coucher avec un enfant de son âge qui avait *de la gourme* surtout le côté gauche de la face. Marie eût, quelque temps après, des gourmes à la même place et est devenue aveugle de l'œil gauche. Pierre Janet rétablit la scène qui eut un effet si terrible sur sa vie, lui fait croire que l'enfant est très gentil, n'a point de gourmes

et au bout des deux séances obtient que Marie caresse l'enfant... imaginaire. La sensibilité du côté gauche reparait et Marie réveillée est guérie !

Le saint de Denver ne pouvait, sans doute, pas avoir recours aux moyens dont se servent les médecins dans les hôpitaux, mais il avait pour lui une force beaucoup plus grande : son origine mystérieuse, son visage troublant de prophète et ses allures d'illuminé. Or, la suggestion qui agit à l'état de veille, exerce son empire sur les masses comme un accès de fou rire ou un bâillement qui se communique. La foule est crédule, de même que les enfants qui ne vont pas au-delà de leurs impressions directes.

Le cas de W.-G. Dillon qui, courbé depuis de longues années, se redressa du coup sous l'influence de Schlatter, ne nous rappelle-t-il pas le cas de ce jeune marin qui resta dans le service du Dr Pillet pendant plusieurs semaines, courbé en avant dans la position la plus pénible ? Il semblait qu'après avoir reçu un choc douloureux au bas de la poitrine, le pauvre garçon ne dût plus

jamais se remettre. On l'endort et on lui demande s'il peut se lever.

— Pourquoi pas ? répond-il dans son état mi-léthargique.

— Alors fais-le, lui dit le médecin.

Le marin réveillé se lève de son lit et est complètement guéri.

Ce qui frappe dans les guérisons de Schlatter, c'est qu'elles se rapportent surtout aux cas de paralysie. Or, comme l'a si bien prouvé Charcot, ce sont surtout les hystériques souffrant d'anesthésies (privation générale ou particulière de la faculté de sentir) ou d'amnésies qui ont ces accidents. Les paralysies et les anesthésies sont presque identiques, d'après la médecine moderne ; elles présentent les mêmes modifications et peuvent être classées de la même manière. Nous savons, d'autre part, avec quelle facilité la suggestion provoque et fait disparaître les anesthésies partielles ou générales ou, ce qui revient au même, les paralysies générales ou partielles.

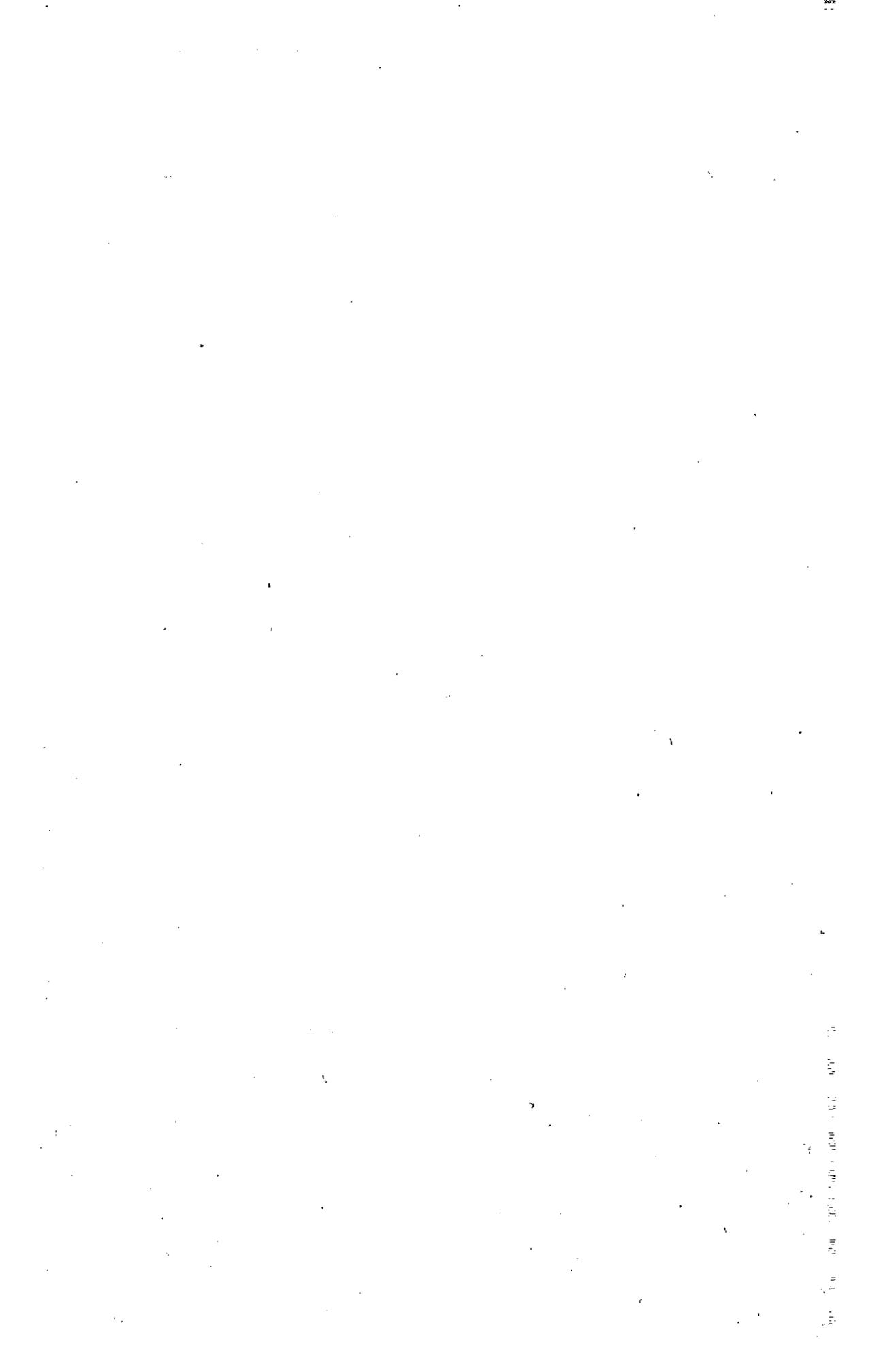
La paralysie est souvent, sinon toujours, une simple amnésie, un oubli de se servir

d'un certain membre, que la suggestion s'efforce de réparer. Schlatter, avec sa puissance suggestive incontestable, a bien pu accomplir des... miracles, c'est-à-dire réaliser des phénomènes incompréhensibles ou inexplicables.

En agissant sur les masses, il avait plus de chances de succès que s'il n'avait eu devant lui que des cas individuels. « Il n'y a que la foi qui guérit! » clamait-il. Et, comme par enchantement, tous ceux qui l'entouraient devenaient croyants et se laissaient griser par les bienfaits de son intervention divine.

Ce vagabond *impulsif* et inconscient, si simple et si héroïque dans son désintéressement et son dévouement pour les pauvres et les déshérités, offre une ouverture étrange sur l'âme de nos contemporains.

Il y a décidément au fond de chaque être humain un coin inépuisable où s'abrite la nostalgie de l'Infini. Mais elle se laisse impressionner, autant par la grâce des Sauveurs, les appels des illuminés que par les ruses des imposteurs...



TROISIÈME PARTIE

DANS LES ABÎMES DE LA SOUS-CONSCIENCE

CHAPITRE PREMIER

LES SECTES EN FRANCE ET AILLEURS :

Les théophilanthropes. — Le Père Enfantin. — L'Église française. — Les fusionnistes. — Les néo-agnostiques. — Le satanisme et la religion des miséricordes. — Les Swedenborgiens et Irvingiens. — Le Grand Prêtre de l'Humanité. — Les fidèles d'Anne Lee. — La parenté intime des initiés.

La seconde moitié du XIX^e et le commencement du XX^e siècle révèlent des aspirations des plus variées, tendant vers le salut par des voies et moyens nouveaux. Pas un pays n'est indemne de cette nostalgie spiritualiste. Si l'on voulait faire rentrer toutes les chapelles occultes dans ce mouvement néo-

religieux, on serait ébloui par l'ardeur mystique qui anime la conscience moderne.

En commençant par le spiritisme et la théosophie et en finissant par la vision à travers les boules de cristal ou la chiromancie, toutes ces disciplines occultes ne sont, après tout, que les enfants d'un désir, de plus en plus intensifié, de communier avec l'au-delà. La France, réputée comme pays par excellence sceptique, n'a point échappé aux tendances générales. Même pendant l'époque qui paraissait la plus rationaliste, car au moment de la grande Révolution, on y a fondé le *Culte de la raison*, remplacé ensuite par la *Religion de l'Être des Êtres*, introduite par Robespierre. Et que de religions et de sectes ne peut-on pas y enregistrer depuis cette date!

Il y a d'abord la *Théophilanthropie* de Jean-Baptiste Chemin et Valentin Haüy, personnifiant la foi sublime de ceux qui aiment les hommes en Dieu et Dieu en tant qu'il aime les hommes. L'Empire, persécutant la doctrine favorite du père des aveugles, contribua pour beaucoup à sa solidité

car elle continue à vivoter de nos jours.

La religion du Père Enfantin, qui eut tant de vogue au siècle dernier, fut conforme, sous beaucoup de rapports, au nom prédestiné de son fondateur. L'homme et la femme, religieusement unis, représentaient un censeur en deux personnes. Ils devaient guider les jeunes et les vieux, les amoureux et les hommes mariés, et former les prêtres suprêmes « en double », pour la joie de leurs ouailles. Les Saints-Simoniens, si admirables par certains côtés, se rattachent à la doctrine du Père Enfantin. Mais ils ont réussi quand même à grouper des fidèles éminemment sympathiques.

La vie des sectes françaises a été toujours de courte durée. Il y en avait pourtant de bien pittoresques, dont les dogmes attrayants auraient pu procurer, dans les autres pays, des lauriers immortels à leurs fondateurs. Telle fut, entre autres, l'*Église française*, fondée par l'abbé Chatel, qui voulait confier les fonctions sacerdotales aux plus dignes parmi les croyants, élus par les suffrages populaires.

La secte prospéra pendant un certain temps et disparut dans l'indifférence générale, au désespoir de son initiateur, devenu simple épicier sur ses vieux jours.

Celle de Fabre Palaprat eut un succès plus solide. Sa foi procédait de l'ésotérisme puisé dans l'évangile de Jean. Il modifia ou supprima plusieurs dogmes catholiques, bannit le latin du sacerdoce et établit les prières en français.

La secte *fusionniste* fut fondée par Jean-Baptiste de Turreil. A la suite d'une révélation divine qui est venue vers lui au bois de Meudon, aux environs de Paris, il rompit avec le catholicisme et proclama l'harmonie intime de l'homme et de la nature. Il devança de la sorte la morale et la religion *naturistes*, qui ont fait quelques ravages en France et en Angleterre, au commencement du xx^e siècle. L'ouvrage posthume de ce nouveau Jean-Baptiste, intitulé : *La Religion fusionniste ou Doctrine de l'universalisation réalisant le vrai Catholicisme*, donne une idée approximative de ses tendances. Il y a un élément de consolation dans sa religion : car la fraternité in-

time de l'homme et de l'univers rend la mort à la fois attrayante et désirable, celle-ci n'étant que le prolongement de la vie elle-même.

L'église *néo-gnostique*, de Fabre des Essarts, fut condamnée par une lettre apostolique de Léon XIII avec une certaine sévérité, comme la résurrection de la vieille hérésie albigeoise « avec les formes et les séductions nouvelles d'erreurs et de doctrines impies ». Elle compte encore actuellement de nombreux adeptes. Notre monde d'ici-bas, œuvre de bassesse et d'iniquité, de sang et de boue, a été créé non par Dieu, mais par une puissance inférieure, qui disparaîtra un jour avec son œuvre, c'est-à-dire avec la terre elle-même. Tandis que les Manichéens proclamaient que notre planète est dirigée contradictoirement par les principes du bien et du mal, le Dieu et le Satan; pour les gnostiques, ce serait le Satan, qui régnerait exclusivement sur la terre, et le devoir de l'homme serait d'aider Dieu à se débarrasser de son puissant rival. Mais les gnostiques prêchaient en même temps la fraternité des

hommes et des peuples, un altruisme supérieur, ce qui les a rendus peut-être irrésistibles pour tant de consciences fatiguées et écœurées par l'inimitié et les haines qui séparent les mortels. En 1900, d'après une lettre de Jean II (de son vrai nom Bricaut), patriarche du gnosticisme universel de Lyon, qu'il m'a été donné d'avoir entre les mains, le gnosticisme maçonnique se rapprocha des Valentiniens. Le Concile de Toulouse consacra, en 1903, cette fugitive union. Quelques années après, le Dr Fugairon, de Lyon, sous le nom énigmatique de Sophronius, unit tous les rites, à l'exception des Valentiniens, dans l'*Église gnostique de Lyon*. Ces derniers, exclus du culte, persistaient néanmoins dans leur mode de salut. Ils ont fait une déclaration légale au Gouvernement de la République en 1906, en revendiquant leurs droits d'association cultuelle.

Dans la religion gnostique, les *Eons*, qui représentent les idées-principes, conformément à la philosophie de Platon, ne marchent jamais seuls. Chaque Dieu est accompagné de son parhède féminin. Chez les Valenti-

niens, l'épouse mystique est représentée par « Hélène ». L'assemblée gnostique se compose des *Parfaits* et des *Parfaites*.

Leurs sacrements sont un peu complexes. Il y a d'abord le *Consolamentum* ou imposition des mains; la *Fraction du pain*, moyen de communion avec le *Corps astral de Jésus*; l'*Appareillement*, qui nous associe à la grâce divine.

Comme étrangeté de la foi et de ses expressions, certaines de nos sectes françaises ne le cèdent ainsi en rien à celles des États-Unis ou de Russie.

* * *

La *Religion du Satanisme* de Vintras et de Boullan mérite une mention spéciale. Elle fut connue encore sous le nom de *Religion des Miséricordes*. Condamné, sans doute injustement, pour escroquerie, Vintras, en proie à des visions occasionnées par ses souffrances imméritées, se croyait en rapports directs avec l'archange Saint-Michel et le Christ lui-même. Après avoir passé

à Londres une douzaine d'années, il revint à Lyon, où il prêcha sa doctrine et réussit à faire de nombreux prosélytes. Le prophète y est mort en 1875. Quelques années après, un docteur en théologie, nommé Boullan, s'installa à Lyon comme son successeur. Il y prêcha la communauté des femmes, l'union avec les êtres inférieurs, dans le but d'aider à leur relèvement, « l'union de charité » et « l'union de sagesse ». Il guérissait les malades, exorcisait les démons et soignait d'une façon efficace les animaux domestiques, à la plus grande joie des paysans, qui voyaient en lui un esprit supérieur à celui de leurs curés, impuissants à guérir leur bétail. Comme Vintras s'était proclamé Élie ressuscité, Boullan se contenta du titre plus modeste de Jean-Baptiste « revivant ». Il est mort au commencement du xx^e siècle, se plaignant d'être terriblement calomnié, surtout par Stanislas de Guaita. Dans son *Temple de Satan*, celui-ci fait de Boullan un adepte de Lucifer, l'accuse de se vouer aux « envoûtements » et, chose horrible, de célébrer des messes noires !

Le Grand Prêtre de l'Humanité.

La carrière du fondateur de la *Religion de l'Humanité* est tragique et troublante. Le génie et la folie ont rarement travaillé avec un accord aussi touchant pour créer une œuvre de valeur et une œuvre durable. On ne peut douter de la folie d'Auguste Comte. Elle se manifesta publiquement, le 12 avril 1826, et interrompit le succès prodigieux de ses conférences, qui attiraient les grands esprits de l'époque, y compris Humboldt lui-même. A la suite d'un accès de délire violent, le fondateur de la *Philosophie positive* se sauva à Montmorency. On réussit avec peine à le ramener à Paris et à l'interner chez le célèbre aliéniste, Esquirol. Il quitte après une guérison incomplète la maison de santé et consent, sur les instances de sa mère, à faire ratifier, par un mariage religieux, sa liaison avec Mme Comte. Et il signe l'acte officiel : *Brutus Bonaparte Comte!* L'année suivante il se jette dans la Seine. Sauvé par miracle,

il reprend peu à peu ses forces et recommence ses cours, qui passionnaient la France et l'étranger.

Le prophète du positivisme accusait de tout temps une mégalomanie morbide. Ses premiers ouvrages font preuve d'un orgueil outrancier. Il y parle en véritable Messie, marchant sciemment vers le couronnement et le martyr ! Ses malheurs intimes ne cessaient pourtant d'aggraver son mal. Chaque escapade de sa femme, qui abandonnait fréquemment la maison conjugale pour rejoindre ses amis passagers, provoquait chez lui des crises violentes.

Le philosophe devient ensuite la proie d'une passion débordante pour Clotilde de Vaux. Cette femme de lettres prétentieuse, qui ne brillait ni par sa beauté ni par son talent, lui inspira un amour qui n'a rien d'analogue dans les annales de la sentimentalité moderne. Clotilde disparut au bout de quelques années, enlevée par la phtisie qui la minait dès son enfance. Le germe de folie qui gisait à l'état latent dans l'âme de Comte, s'exaspéra alors dans un mysticisme

religieux et passionné. Sa maîtresse disparue se transforma à ses yeux en une divinité. Elle a sanctifié pour lui tous les objets auxquels elle avait touché. Le philosophe s'enfermait au milieu des meubles et des ustensiles qui avaient le bonheur d'entourer sa maîtresse de son vivant. Trois fois par jour, il se jetait par terre et adressait à l'ombre de Clotilde des prières ardentes. Il visitait fréquemment sa tombe et s'isolait dans l'église Saint-Paul où se rendait fréquemment Clotilde de Vaux, afin de s'y livrer à de pieuses méditations. Il évoquait son image et échangeait des conversations avec son ombre ! Sous son influence, il fonda une nouvelle religion basée sur le *Système de politique positive* et surtout sur son *Catéchisme positiviste*.

Dans son culte, Clotilde symbolise la femme et, partant, l'Humanité supérieure qui en dérive.

Penseur original et profond, Comte se considère pourtant, à l'instar des autres illuminés, comme le grand prêtre de son propre culte. Il s'efforce même de faire des prosé-

lytes. Il écrit aux souverains du monde et, entre autres, au Tsar. Il propose même une alliance, pour le bien des peuples, au général des Jésuites !...

Rendons cette justice au Messie positiviste, qu'il menait la vie d'un véritable saint !

Semblable aux ascètes de la Thébaïde, il renonçait à toutes les joies de la vie. Un Anglais, qui l'avait fréquenté vers 1851, s'extasie devant la bonté d'âme qui éclatait dans ses yeux demi-fermés, car elle surpassait encore son intelligence !

Le philosophe, si dur pour les religions du passé et du présent et qui érigea son système sur leur tombeau, est revenu lui-même vers une sorte de fétichisme. Car son « Humanité », qui remplace les dieux d'autrefois, a gardé presque intacts leurs défauts.

Son *Sacerdoce* et sa *Nouvelle foi occidentale* empruntent leurs principaux motifs aux croyances inférieures des peuples asiatiques. Comte incorpore l'art hygiénique et médical dans le domaine de la foi et du sacerdoce. Il affirme même dans son *Catéchisme* que « la médecine doit réintégrer le domaine

sacerdotal et cela aura lieu le jour où le *clergé positif* aura suffisamment rempli ses conditions encyclopédiques ».

On sait le succès prodigieux obtenu par la *religion positiviste*. De nombreuses sectes, partant des principes doctrinaires d'Auguste Comte, ont été fondées à travers le monde. Sa philosophie elle-même eut le don d'impressionner des milliers d'esprits supérieurs, qui réussirent à la propager dans toutes les couches sociales.

On retrouve aujourd'hui des croyants positivistes non seulement en France, mais aussi et surtout dans l'Amérique du Nord et du Sud. L'influence exercée par Auguste Comte au Brésil fut profonde et bienfaisante. Même les lois constitutionnelles de la grande république reflètent certaines idées chères à l'auteur du *Système de politique positive*.

On peut contester la valeur de certaines données fondamentales d'Auguste Comte, de même que les idées directrices qui animent et guident sa religion, son messianisme et son sacerdoce. Il y a pourtant quelque chose de sublime dans sa doctrine qui fait dépendre

le bonheur social et individuel du degré des affections bienveillantes qui se manifestent dans nos cœurs et dans nos âmes ! Et c'est une des raisons pour laquelle les fidèles de l'église positiviste se signalent fréquemment par leur valeur morale et leur esprit de sacrifice.

*
* * *

A côté des sectes et des religions purement locales, la France accuse toujours un certain nombre d'adeptes de la secte *swedenborgienne*. Celle-ci a subi sur notre sol quelques remaniements plus ou moins durables. Ainsi le capitaine Bernard y introduisit la thaumaturgie ; et Mme de Saint-Amour, des guérisons par la prière.

Mais Leboys des Guais, le chef reconnu de la secte vers 1850, est revenu à la doctrine pure du fondateur.

Grâce à Mlle Holms et à M. Humann, ce couple artiste si étroitement uni, et à leur temple de la rue de Thouin, la religion

swedenborgienne a pu se maintenir jusqu'à nos jours.

L'Église des *Irvingiens*, qui fut fondée vers la fin du XVIII^e siècle en Écosse, trouva en France maints convaincus. Irving enseignait la seconde incarnation de Jésus-Christ et la présence en lui-même du Saint-Esprit. Il a attendu pendant un certain temps que Dieu le père lui rendit les dons miraculeux qui l'aidèrent dans sa fondation de l'Église de Jésus-Christ. Et comme plusieurs de ses adeptes ont réussi à guérir des malades d'une façon inespérée, Irving en conclut que le ciel daigna l'accepter comme le « second sauveur ». Il organisa à Londres une église catholique apostolique et se proclama son chef. Le temple principal, qui se trouva jadis, à Paris, avenue de Ségur, a été transporté récemment rue François-Bonvin. La femme est bannie du culte : c'est pourquoi le nom de la Vierge ne figure dans aucune cérémonie. Les Irvingiens rejettent l'Immaculée-Conception et l'Assomption de la Vierge.

* * *

Mais que de petites religions à côté de celles mentionnées plus haut ! Elles jouissent souvent de l'existence d'une nuit d'été. Produits d'intuition spontanée, elles paraissent et disparaissent sans laisser d'autres traces qu'une exaltation passagère des fidèles. Ceux-ci se nourrissent de rêves pendant un certain temps et les quittent pour rentrer dans le giron des églises établies ou dans des maisons de fous.

Ces nombreuses chapelles, avec leur vie illusoire et sans éclat, ne servent qu'à démontrer la véracité de notre thèse : que la conscience moderne a le désir ardent de recevoir une semence de foi transformée ou renouvelée.

* * *

Un critique a prétendu pouvoir ramener les incidents dramatiques ou vaudevillesques qui se déroulent dans les théâtres de toutes les époques et de tous les peuples à

trente-six situations dont pas un génie ne peut s'émanciper. A combien de variations pourrait-on réduire le désir de réformes qui travaille les révolutionnaires religieux ? Le motif du salut prête à des expressions extérieures incalculables et insaisissables. On pourrait les comparer aux formes disparates des nuages qui traversent le ciel par une journée brumeuse. On rencontre pourtant des airs de parenté parmi les sectes les plus éloignées en apparence.

Les « Khlysty », dont est issue, entre autres, la religion de Raspoutine, cette parodie de la Foi mise au service des instincts pervers, se rapprochent des « Trembleurs » (*Shakers*) ou des « Scientistes chrétiens » qui ont évolué sur un plan diamétralement opposé. Ainsi les « Trembleurs », ces descendants directs des huguenots du Dauphiné et de Vivarais, professent également que la fin de toute chose est imminente, et ils invitent au repentir, car « le royaume céleste s'avance rapidement vers nous ». Leurs réunions ont été toujours caractérisées par des visions

ou des révélations. Ils chantaient et dansaient de joie en songeant au salut imminent. Ils faisaient des sauts prodigieux pendant leurs cérémonies religieuses et tombaient en proie à un tremblement nerveux auquel ils doivent leur nom.

Dans l'évolution historique de cette doctrine, on retrouve maintes analogies avec les sectes de nos jours.

C'est en 1770 que les « Trembleurs » ont bénéficié de la seconde apparition du Christ incarné dans une femme, Anne Lee, fille d'un forgeron de Manchester. Quoique mariée, elle prêchait, comme Mme Eddy cent ans plus tard, les bienfaits du célibat, le seul état admis par Dieu. Sa conviction sincère et profonde fut tellement éloquente, qu'accusée d'hérésie, elle amena ses propres juges sur la voie du repentir. Le culte de la virginité fut adopté par ses disciples et Anne Lee est devenue la « Mère en Christ ». Les fidèles se rangeaient autour d'elle et écoutaient ses ordres venus d'en haut. Et lorsqu'elle ordonna de quitter l'Angleterre et de partir pour le Nouveau Monde, le

groupe des fidèles, suivant la « Mère en Christ », s'embarqua sur un vieux bateau hors d'usage et rejoignit la Terre promise. Celle-ci ne fut point douce pour les nouveaux venus. Anne Lee fut emprisonnée et même martyrisée. Mais, une fois relâchée et son âme embellie et fortifiée par la souffrance, elle prêcha avec plus de conviction la fin de toute union sexuelle et le triomphe prochain du royaume de Dieu ! Ses extases et ses visions attirèrent vers elle les assoiffés de la vérité et son église continue à vivre même de nos jours. Citons parmi leurs colonies celle d'Alfred (Maine), où un certain nombre de familles spirituelles, réunies, vivent convaincues que le Royaume de Dieu est déjà descendu sur la terre et qu'il réside désormais au fond de leurs âmes. Ils prétendent vivre dans une pureté céleste « comme les anges qui sont dans le Ciel ». Ils ne touchent pas à la viande de porc ni aux boissons fermentées et continuent à danser pendant le service religieux. Souvent, au milieu des extases collectives, une sœur ou un frère annonce un message que lui

communique un esprit mystérieux et les assistants attendris sautent et dansent avec une ardeur redoublée.

Aujourd'hui comme il y a cent ans, les Trembleurs prétendent avec infiniment de raison que le Ciel et l'Enfer commencent en chacun de nous. Et c'est pourquoi il faut vivre honnêtement et loyalement afin de jouir du royaume céleste qui s'éloigne des méchants et des pécheurs.

Et les « scientifiques chrétiens » diront à leur tour, un siècle plus tard, que la Foi ramène vers nous le Ciel, le bonheur et la santé.

Même le meurtre, cette déviation suprême du sentiment moral, est adopté comme principe de salut chez plusieurs sectes russes ainsi que chez les illuminés des Indes, évoluant dans des ambiances nettement opposées.

Le désir ardent de gagner la faveur du « Principe éternel des choses » se fait jour sous des formes disparates et invraisemblables. Il se révèle même sous celle d'une redoutable « religion du meurtre », qui jette une lueur sombre sur les ténèbres de la sous-conscience.

CHAPITRE II

LA RELIGION DU MEURTRE

Il y a une littérature spéciale et périodique que personne n'examine, que personne n'analyse et dont personne ne parle. Et pourtant son existence date de nombreuses années et, par ce temps de documentation à outrance, elle constitue un des filons inépuisables pour la psychologie humaine. Ce qui augmente sa valeur, c'est précisément sa vertu rare d'éviter tout effet littéraire. Pas de recherches de phrases, pas de situations inventées ou dramatisées au gré de l'auteur. Rien que des faits puisés dans la vie réelle et contrôlés par des fonction-

naires de S. M. l'Empereur des Indes. Nous avons en vue ces curieux *Reports of the Indian Government*, à qui on doit les notions les plus claires sur le fakirisme et ses miracles, la conservation artificielle de la vie humaine dans les tombeaux ou les renseignements inappréciables sur le rite des Thugs, la strangulation de salut. Quelle curieuse contribution pour l'étude des perversions de la foi, partie de la psychologie la plus passionnante et la moins explorée!...

Un des bibliothécaires du British Museum de Londres m'a montré, il y a de cela quelques années, un des documents les plus suggestifs que jamais la cartographie ait exécuté à l'usage des humains.

C'était la fameuse carte du capitaine Paton qui, vers l'année 1890, avait conçu l'idée d'offrir à son gouvernement une désignation pittoresque des endroits où les Thugs auraient étranglé et enseveli leurs victimes. Dressée d'après des indications précises, fournies par une vingtaine de chefs religieux de la secte, elle contenait l'indication de tous les tombeaux de la province d'Oude, où le thugisme

comptait le plus grand nombre de fidèles de la déesse Kali. Les légendes qui accompagnaient cette description présentaient un intérêt tout particulier. Avec la méthode d'un Swift énumérant les profits que les Irlandais affamés auraient pu tirer de leurs enfants en les faisant saigner comme des moutons et en les mangeant au lieu de gigots, le capitaine Paton s'est efforcé de mettre à jour les titres de gloire des plus vaillants parmi les Thugs. Il y avait là des détails qui auraient fait les délices d'un Quincey ou d'Edgar Poë. Environ 5.200 meurtres furent commis par une quarantaine de personnes, très estimées dans leur pays et y jouissant d'une considération générale. A leur tête marchait le vénérable Buhram qui clamait pour sa part 931 assassinats, dont il se serait rendu coupable, pendant les quarante ans de son activité religieuse, dans la province d'Oude. Le deuxième, d'après ses mérites, était un certain Ramson qui aurait étranglé pour son compte 608 personnes. Fussy Khan n'avait, il est vrai, assassiné qu'environ 500, mais il est arrivé à ce

chiffre seulement pendant trente années de sa pratique de Thug. C'est lui qui détenait le record relatif de 25 assassinats par an. Plusieurs autres, comme Imambux le Noir, avait à son actif jusqu'à 340 strangulations; Alayar, 377; Muckdoomee, 264. En parcourant cette liste macabre, on descendait de ces hauteurs jusqu'aux chiffres de plus en plus modestes de 20, 10 ou même de 5 misérables meurtres annuels, exécutés en l'honneur de la déesse Kali... Ce fut sans doute l'apogée de la doctrine, la véritable floraison de sa religion qui, non seulement a appris à ses fidèles l'art de la strangulation, mais poussa la tendresse jusqu'à cacher ses serviteurs aux yeux néfastes des non croyants.

Les meurtres suivaient les meurtres, on signalait la disparition de milliers d'Hindous, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, mais leur entourage troublé ou terrifié n'osa point se plaindre. Les statisticiens anglais vont jusqu'à prétendre qu'on immolait tous les ans de 30 à 50.000 vies humaines sur l'autel de la déesse fatale qui, voulant contre-

carrer les principes de la vie trop répandue dans l'univers, prêcha à ses fidèles la destruction et la suppression des humains. Mais si la déesse cachait ses serviteurs pieux aux yeux indiscrets, elle leur demandait aussi de passer inaperçus au moment où ils remplissaient les devoirs de son culte. Le malheur, qui guette les mortels, s'abattit cependant un jour sur leurs têtes. Un de leurs novices s'est avisé d'épier les gestes et les mouvements de la déesse occupée à détruire les traces de son rite : Kali, blessée dans sa pudeur divine, déclara ne plus vouloir veiller au salut terrestre de ses fidèles. Elle leur abandonna de la sorte le soin de cacher, aux regards des familles éplorées, les rites accomplis. Après avoir glorifié impunément leur déesse pendant des siècles, les Thugs se virent du coup soumis à l'indiscrétion des voisins et surtout des pouvoirs anglais. Le capitaine Sleeman joua le rôle de leur mauvais génie. Exaspéré par leurs crimes, il décida, malgré la résistance des chefs de la East India Company, de faire une guerre décisive à la religion de la strangulation. A la

suite de ses rapports alarmants, le pouvoir central s'était ému et l'Angleterre crut même utile de créer en 1830 un emploi de chef spécial pour les opérations dirigées contre les Thugs (*The General Superintendent of Operations agains Thuggee*). Le capitaine Sleeman, titulaire de cette étrange fonction, y consacra son courage et presque toute sa vie. Une lutte d'une vingtaine d'années s'ensuivit, lutte dont les incidents feraient pâlir les récits les plus dramatiques de Conan Doyle.

Dans les ouvrages rédigés d'après les indiscretions du capitaine Sleeman (1), et surtout dans les nombreux rapports du capitaine lui-même adressés au *Thugi and Dakaiti Department*, nous trouvons les récits les plus émouvants sur les moyens employés par les Thugs pour attirer et exécuter leurs victimes.

Un officier mongol de belle prestance et de noble allure, devant se rendre dans le royaume d'Oude, s'arrêta auprès du Gange.

(1) *The Thugs or Phansigars of India* (Two vol. Philadelphia).

Il était accompagné de ses deux domestiques, vaillants et fidèles. A côté de lui se trouvait un petit groupe d'hommes très respectables qui, avec la politesse habituelle, s'adressèrent au guerrier en lui demandant la permission de suivre leur route, sous sa protection. L'officier mongol refusa brutalement, et pria les inconnus de le laisser continuer seul son chemin. Ceux-ci voulurent lui persuader que ses soupçons étaient injustes. C'est alors que les narines du guerrier s'enflèrent, ses yeux lancèrent des éclairs et les hommes suspects, voyant sa colère, l'abandonnèrent à son sort.

Le lendemain, l'officier rencontra un autre groupe d'inconnus. Habillés en musulmans, ils lui parlèrent du danger de voyager seul, en le suppliant de vouloir accepter leur escorte.

Les narines du guerrier s'enflèrent de nouveau, ses yeux lancèrent des éclairs plus fulgurants, il prit son sabre et l'agita d'une façon violente.....

Le noble guerrier put ainsi continuer seul son chemin.

Plusieurs fois de suite le vaillant chevalier mongol, toujours sur ses gardes, parvint à déjouer les machinations de ses compagnons mystérieux. Le quatrième jour, il arriva dans une plaine déserte. A quelques pas de la route, six pauvres musulmans pleuraient autour d'un pauvre diable qui avait succombé aux fatigues du voyage. On avait déjà creusé le trou dans la terre pour y déposer le cadavre, lorsqu'ils s'aperçurent que pas un ne savait lire le Coran. C'est à genoux qu'ils prièrent l'officier de rendre ce service à leur cher mort.

Le guerrier ne résista point à tant de misère et au devoir que lui imposait sa religion. Il descendit finalement de son cheval.

Après avoir ôté son carquois et jeté loin de lui son sabre et ses pistolets, il procéda aux ablutions nécessaires. Lorsqu'enfin désarmé, il se mit au bord du fossé pour réciter la prière des morts, des mouchoirs furent soudain jetés sur sa tête et celles de ses domestiques; et au bout de quelques instants l'officier et ses gens étaient précipités dans le trou béant.

Pourquoi tant de ruses pour augmenter le royaume des morts de quelques trépassés? C'est qu'il est interdit aux Thugs de verser le sang humain. Le sacrifice n'est accompli que lorsqu'on a obtenu la mort par la strangulation. Il serait sans doute facile, étant en nombre, de se jeter sur des voyageurs isolés, mais gare à un Thug lorsqu'il provoque par sa faute l'effusion du sang. Il doit donc avoir recours à des moyens ingénieux pour détourner les soupçons et endormir la vaillance et la méfiance de ses victimes. Que de précautions ne faut-il pas prendre pour envoyer les gens dans l'autre monde, d'après les rites agréables à l'implacable déesse! La division du travail est appliquée rigoureusement et les Thugs opèrent toujours d'une façon collective. Il y a d'abord les *Soothas* qui font tomber les victimes dans le piège; il y a ensuite les *Boothotes*, dont la fonction consiste à les étrangler. La troisième catégorie des initiés creusent les tombeaux et doit déployer un génie spécial pour chercher et trouver des fosses invisibles.

Le meurtre s'accomplit toujours avec une

sorte de fanatisme froid qui n'admet ni grâce, ni pitié. Le Thug, persuadé que l'assassinat lui sera compté dans l'autre vie comme une vertu spéciale, est convaincu aussi que sa victime s'en trouvera mieux.

— N'avez-vous pas honte, demanda-t-on un jour à Feringeea, un des plus célèbres étrangleurs de l'Inde, revêtu en même temps d'une haute fonction communale, de tuer votre prochain?

— Non, parce qu'on ne doit pas rougir d'accomplir la volonté divine. Ce n'est qu'en suivant ses préceptes qu'on se trouve heureux. Chaque homme, qui a compris et pratiqué la religion des Thugs, ne cessera de s'y conformer jusqu'à la fin de ses jours. Mon père m'y a initié, lorsque j'étais encore bien jeune, et s'il me fallait vivre encore mille ans, je ne cesserais de suivre ses traces.

Dirigés par leur *jémadar*, le chef de district, les Thugs écoutent servilement le mot d'ordre et agissent conformément au plan dressé par leurs supérieurs. La discrétion la plus absolue règne parmi eux. On comprend la difficulté de lutter avec leur fanatisme qui

ne recule devant rien, car la mort elle-même, qui les surprend parfois, pendant l'accomplissement de leurs rites, ne fait que les rapprocher de la divine Kali.

D'où est venue la religion de la strangulation?

Les voyageurs européens prétendent l'avoir rencontrée aux Indes au xvii^e siècle, mais ses véritables origines se perdent, en réalité, dans le gouffre du passé. Souvenons-nous que, lors de l'invasion mahométane, les malfaiteurs accomplissaient toutes sortes de crimes qu'on cachait sous le manteau religieux. L'origine des meurtres en l'honneur de Kali découle peut-être de cette criminalité d'autrefois. Avec le temps, la secte ne fit que grandir. Tantôt fascinés et attirés par ses exploits, tantôt fanatisés par son ardeur religieuse, les Hindous les plus paisibles se joignaient à ses chefs en qualité de recéleurs, d'espions ou d'adhérents passifs qui versaient des sommes d'argent dans la caisse commune. Du temps de Sleeman on arriva jusqu'à arrêter et décapiter 2.000 Thugs par an. Leur nombre, qui a diminué considérablement dans ces

dernières années, tendait cependant à la fin du XIX^e siècle, à augmenter d'une façon constante. Le chiffre des Thugs prévenus et condamnés pour avoir commis des meurtres rituels n'avait pas dépassé en 1895 le nombre de trois ; en 1896, il y avait déjà dix condamnations et en 1897, vingt-cinq. Les voyageurs dans les pays de Rajputana ou celui de Hyderabad parlent toutefois de chiffres bien plus élevés. La pratique courante des Thugs, s'inspirant rigoureusement de cette maxime que les morts ne parlent pas et qu'il faut par conséquent tuer tous les compagnons de la victime choisie, rend très difficile la poursuite du criminel. La maîtrise avec laquelle ils savent se débarrasser des cadavres, achève de dérouter les pouvoirs anglais. Chose plus grave : les familles des victimes, par crainte de représailles, s'abstiennent ordinairement de porter plainte. Et c'est ainsi que les Thugs fanatisés continuent leurs rites sanglants sous l'œil indifférent des populations terrifiées.

Mais ils évitent de tuer les femmes. Cette règle comporte une exception, lorsque une

femme accompagne les hommes voués à la mort. De crainte qu'elle ne dénonce l'acte commis en sa présence, il est permis de la comprendre dans le nombre des victimes sacrifiées à la déesse Kali.

Et cependant les Thugs admettent que le meurtre ne constitue pas toujours un acte de vertu. Car il y a aussi des meurtres punissables, des meurtres qui doivent être considérés comme répréhensibles et criminels.

Lorsqu'on tue un Thug, a dit un des adeptes de la strangulation au célèbre Sleeman, ou lorsqu'on tue en dehors de leurs rites, sans faire partie de la secte de la strangulation, on commet un crime qui réclame un châ-timent.

Les Thugs ressentent une sorte de volupté particulière en procédant à la strangulation. Ce plaisir étrange semble du reste augmenté par la croyance qu'ils ont d'être ainsi agréables à leur divinité. Les plus endurcis, parmi ces assassins par conviction, se montrent d'une politesse chevaleresque à l'égard des femmes. Les enquêtes les plus rigoureuses, faites au sujet des milliers de

crimes reprochés aux Thugs, n'ont jamais révélé le moindre attentat à la pudeur féminine. De retour d'une expédition sainte, le Thug se montre bon et tendre époux, père affectueux et serviable pour ses voisins. D'une conduite irréprochable en dehors de nombreux assassinats, dont sa conscience s'honore, il remplit de stupéfaction les magistrats chargés d'instruire contre lui. Les renseignements qu'on recueille sur le compte des Thugs sont pour la plupart excellents et même édifiants. Et la justice, embarrassée devant tant d'ingénuité, n'ose pas toujours frapper là où il faudrait plutôt agir par persuasion ou par la reclusion.

Tout évolue avec la marche des temps. Le rite séculaire de la strangulation a dévié lui-même au xx^e siècle. Sur le grand tronc des Thugs ont poussé plusieurs autres branches d'un aspect nouveau et inattendu. Au lieu d'étrangler ils croient aujourd'hui préférable d'empoisonner leurs prochains. Le mérite est le même, mais le procédé reste plus expéditif et surtout plus facile. C'est ainsi qu'est venue au monde la secte des Whatoorea, les

grands empoisonneurs devant l'Éternel. Leur rite, plus difficile à contrôler, n'en est pas moins lucratif, pour la mangeuse d'hommes, la divine Kali, mais les Whatoorea, tout en célébrant aussi glorieusement que les Thugs les mérites de leur déesse, font cependant moins parler d'elle...

CHAPITRE III

LE PARADIS DE LA SURVIE

Humain, tu resteras humain jusqu'au moment
Où tu deviendras semblable à la Divinité.

(Loi du *Karma*.)

Dans un site enchanteur, au bord de l'Océan, au milieu d'une végétation luxuriante, fleurit une religion de la réincarnation « sans commencement et sans fin ».

Les fidèles venus de partout s'y enivrent des mélodies de la fraternité et de la bonté qui s'exhalent de la doctrine du perfectionnement séculaire des âmes.

Le tableau qui s'y déroule devant le visiteur ébloui est troublant et émotionnant à la fois. On croirait se trouver dans l'Hellade ressuscitée !

Les temples et les théâtres grecs s'y trouvent disséminés dans les bois de palmiers somptueux et des théories de jeunes gens habillés en éphèbes athéniens s'y promènent en processions rythmiques.

Des fanges du chaos moderne est sortie du coup une cité grecque reconstituée par miracle avec sa vie intérieure, faite de calme et d'harmonie.

Les théosophes de toutes nuances qui se perdent ailleurs, dans des rêveries vagues et dans un galimatias métaphysique, ont réalisé, dans l'ambiance américaine, une œuvre concrète.

A quoi bon reculer le paradis promis par Karma, la loi fondamentale de la vie? Ne vaut-il pas mieux le réaliser sans tarder? Et les disciples dispersés de Mme Héléna Petrowna Blavatsky, suivant leur nouveau guide, Catherine Tingley, sont allés construire leur cité divine en Californie, à Lomaland, aux confins du Pacifique. Tel Moïse conduisant les Juifs dans la Terre Promise!

Le bonheur qui sourit aujourd'hui à la doctrine vieille comme le monde, lui apporte

des cadres auxquels n'ont point rêvé ses créateurs hindous ou égyptiens.

Les révélations qui ont rempli l'existence terrestre de Mme Blavatsky, après qu'elle eut épousé les vérités oubliées d'un passé ténébreux, tendent aujourd'hui à vivifier notre planète. Car l'union qui s'opère entre le Vieux et le Nouveau Monde, à la suite de cette guerre, éclate dans une recrudescence de la propagande théosophique dans les pays neutres et alliés. A côté de la *Christian Science*, son ennemie de toujours, la Néo-Théosophie est destinée à prendre un grand développement.

* * *

La métempsychose rénovée ne date que d'une quarantaine d'années. Une dame russe, noble, savante et exaltée, Mme Blavatsky, l'avait apportée, en 1875, aux États-Unis. Sa pensée fut impressionnée à la fois par la sagesse ésotérique des temps écoulés et par la fermentation religieuse de son pays natal.

La réincarnation des âmes, officiellement admise aux Indes et en Egypte, il y a de cela une trentaine de siècles, fut abandonnée partout ailleurs. On l'enseignait secrètement dans les *Mystères d'Eleusis*. Pythagore et Platon en étaient profondément imprégnés. L'Église chrétienne, à ses débuts, de même que les Gnostiques, l'admettaient tacitement; mais, bafouée et condamnée, à partir du IV^e siècle, par les Pères de l'Église, elle fut bannie de la Chrétienté. Son mirage ne cessait cependant d'agiter les âmes nobles, attristées par le phénomène de la mort. On suivait avec sympathie les chants enivrants de la réincarnation, forme supérieure de l'immortalité!

Une fois installée à New-York, la prophétesse a semé dans les esprits sa foi renouvelée des anciens. Les bruits soulevés autour de sa religion, si consolante et si attrayante à la fois, ont groupé des adeptes enthousiastes et des détracteurs passionnés.

Et puis « la grande initiée » repart pour les Indes, où sa doctrine, enrichie par l'éso-térisme local, se purifie et s'élargit.

Passons sous silence les accusations déshonorantes dont on a essayé de ternir sa mémoire. De retour des Indes, elle s'installe à Londres, où elle meurt en butte aux calomnies qui ont empoisonné ses années de triomphe.

On ne crucifie plus de notre temps les prophètes, mais on les diffame. Cela les fait peut-être souffrir davantage, mais cela n'empêche pas non plus leurs doctrines de progresser.

* * *

L'Évangile de Mme Blavatsky se trouve expliqué dans une série d'ouvrages où s'entrecroisent la philosophie, la morale et la foi religieuse sous ses formes les plus disparates.

La Clef à la Théosophie, la Doctrine Secrète et l'Isis non voilée, « clef magistrale, d'après l'auteur, pour découvrir les mystères de l'ancienne et de la moderne science et théologie », constituent un magasin de pensées et

de faits empruntés à la sagesse mystique de tous les siècles et de tous les pays. La magie du style, jointe à son esprit nuageux et mystique, donne un cachet particulier à ses affirmations et à ses révélations. Elle ne convainc pas souvent, mais elle fait penser et rêver. Et c'est l'essentiel.

Son manque de clarté et de précision donne un piment particulier à ses enseignements vagues et hésitants. Comme dans certaines auberges des pays isolés, on y mange surtout ce que l'on y apporte. Un prophète, facilement compréhensible, à la portée de toutes les intelligences, courrait vite à sa ruine. Les créateurs religieux ne sont estimés, écoutés et admirés, de même que certains philosophes ou métaphysiciens, qu'à raison des ténèbres qui entourent leurs enseignements.

Et, à ce point de vue, la doctrine des *Néo-Théosophes*, issue des œuvres de Mme Blavatsky, mérite d'être classée parmi les plus obscures et ayant par cela même quelques chances de vitalité et de durée.

Après la mort de la prophétesse, malgré la

scission et les querelles qui séparèrent ses principaux apôtres (le colonel Olcott, William Q. Judge et Annie Besant), Catherine Tingley réussit quand même à réunir autour d'elle la plupart des croyants américains et les amena à Point-Loma.

La Constituante des *Théosophes*, réunis à New-York, et à Chicago en 1898, a sanctionné la fondation de « la fraternité universelle et théosophique ».

La Théosophie est réduite à un véritable altruisme qui prêche avant tout l'amour fraternel des humains et la passion de la justice. En pratiquant la vérité, on arrive à la purification de l'âme, condition essentielle de la réincarnation. A la suite d'une vie consacrée aux prochains et menée selon les préceptes du Juste de l'Évangile, l'âme du mourant s'incarne dans un être supérieur. Comme le dit le poète de Sakountala :

Nous avons tous aimé dans une autre existence et
[pleuré.]

Mais le sublime Kalidasa n'admet point qu'on parle de la vie déjà vécue, des réincar-

nations déjà subies, car « le mystère de la ressouvenance est sacré ». La dualité de notre âme se manifeste, d'un côté, dans nos péchés terrestres et, de l'autre, dans les aspirations divines qui nous poussent à monter toujours de plus en plus haut. La loi du Karma affirme l'harmonie des efforts et des effets. Mieux nous agissons et pensons, plus haut nous avancerons dans la vie future.

Allons à la source de la révélation première, qui fait les frais de la religion des théosophes modernes. Nous la trouvons chez *Krishna*, le Sacré. Ses préceptes offrent une consolation à nos pensées agitées et réconcilient autant avec la vie qu'avec la mort.

Rien de plus beau dans le royaume des légendes que celle de sa mère, la Vierge Devaki, qui, au milieu d'une musique céleste, dans une extase divine, avec une pureté de cœur immaculée, met au monde un enfant engendré par *Mahadeva*, le soleil des soleils, dans un bonheur et une sérénité indicibles!

La vie tourmentée de Krishna, toujours sous la menace d'être tué par son oncle, le Roi et sa femme, les tentations sans nombre

qui accueillent le Sauveur dans sa carrière céleste, ses vertus et sa beauté, sa sagesse et son initiation suprême, ont fini par donner au monde hindou des pensées sur la vie présente et future, d'une originalité, d'une bonté et d'une profondeur rarement atteintes. Platon et Pythagore y puiseront plus tard les principaux attributs de leurs mystères.

Voici les premiers bégaiements de l'immortalité de l'âme qui nous arrivent par la bouche de *Krishna*, une trentaine de siècles avant la naissance de Jésus-Christ !

Il parla ainsi à ses disciples : l'Homme qui vit sur la terre est triple dans son essence, car il a l'intelligence, l'âme et le corps. Lorsqu'il réussit à harmoniser les deux premières, il se trouve en l'état de *Satwa* et alors il jouit de la sagesse et de la paix. Mais lorsqu'il ne réussit pas à mettre d'accord l'intelligence et le corps, il est dans l'état de *Raja*, état instable et vicieux. Lorsque le corps devient prépondérant, on tombe dans la *Tama*, l'opposé de la sagesse, de la raison et du bonheur.

Le sort de l'homme dépend de la corréla-

tion de ces trois états. Lorsqu'on meurt dans la phase de *Satwa*, notre âme s'en va dans les régions des êtres purs. On est alors tout près du Très-Haut, on vit dans son intimité et l'on comprend le mystère. Et c'est la véritable immortalité. Celui qui n'a pas dépassé le cycle de *Raja* et *Tama*, retourne sur terre et se réincarne dans un mortel.

* * *

Plus tard Hermès Trismégiste, « trois fois très grand », développera davantage ces préceptes du bien et y ajoutera les trésors mystiques de l'Égypte. Ses ouvrages ont eu un retentissement considérable pendant les premiers siècles de l'Église chrétienne.

« Hermès, affirme Lactance, a découvert, je ne sais comment, presque toute la vérité. »

Les idées de Hermès ont également influencé toute la Renaissance. Et ses *Pai-mandrès*, l'*Asclepios* et autres livres hermétiques ont passé avec leurs énigmes dans l'Évangile des Théosophes. On y retrouve

aussi les doctrines de Platon, les traités de Plutarque sur Isis et Osiris, la philosophie des néo-platoniciens, surtout celle de Plotin et de Jamblique, les mystères des Égyptiens, les enseignements de Philon et des Gnostiques et tant d'autres auteurs innombrables, qui, ayant tenté d'éclaircir les problèmes de l'au-delà, n'ont souvent réussi qu'à les replonger dans des ténèbres insondables. La science théosophique, agrémentée de tout ce que la philosophie et la métaphysique ont produit de plus étrange et de plus obscur, forme actuellement un ensemble qui produit souvent l'effet d'un rébus gigantesque et impénétrable. La Théosophie en a tiré quand même, disons-le à son honneur, des maximes de justice et de bonté !

Ses enseignements nuageux peuvent être résumés dans ce passage d'une élévation rare que la Baghavadgita met dans la bouche du fils du « Soleil des Soleils » et de la divine Devaki :

« L'homme qui arrive à cet état de perfection morale trouvera en lui-même son bonheur, sa raison d'existence, toutes ses

joies supérieures et la satisfaction d'être « un » avec la Divinité. Son âme deviendra immortelle et ne connaîtra plus ni les misères, ni la vieillesse, ni la mort : car elle sera éternelle et rattachée à tout jamais au sein de la Divinité suprême. »

De nombreuses contrefaçons et variantes de cette chanson céleste lui ont enlevé sa fraîcheur et son originalité. Le *Credo* de Krishna ressemble de nos jours à ces airs joués par des orgues de barbarie dont on ignore les auteurs et la beauté initiale!

* * *

La néo-théosophie enseigne, en outre, la constitution septennaire de l'Homme et de l'Univers, l'existence d'un monde invisible, les phases graduées de la mort et de la résurrection, de même que la vérité divine qui peut être conquise par la pureté de la vie et de la pensée.

Elle s'élève contre les préjugés des races, des classes sociales et de toutes les distinc-

tions qui séparent et parquent les humains en troupeaux divers. Elle proclame la tolérance et le respect religieux le plus large.

De même que la *Christian Science*, elle rejette l'hypnotisme et la suggestion. Mais elle condamne le mercantilisme des scientifiques, la vérité suprême ne pouvant être accessible qu'aux âmes pures, mais non point aux porte-monnaie les mieux garnis !

En 1912 et 1913, Mme Tingley traverse l'Europe et sème abondamment les préceptes de son église en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie et dans les pays scandinaves. Sa parole vibrante lui attire partout de nouveaux adeptes, et le parlement théosophique de la paix et de la fraternité universelle, inauguré en juin 1915 à Point-Loma, rencontre un succès inattendu.

Les néo-théosophes travaillent de leur mieux pour amener la paix en Europe et préconisent l'arrivée d'un monde nouveau devant succéder au meurtre global, qui sévit sur notre planète.

Dans l'attente de ce moment, ils préconisent une vie paradisiaque à Point-Loma.

Le drame et la musique y sont représentés et joués dans des théâtres grecs. Dans l'université *Raja-Yoga*, des milliers d'élèves de toutes les races de la terre apprennent les mystères de Karma ; l'école d'antiquité, « temple de la lumière vivante », tend à éclairer les points sombres de la terre et apprend surtout à vivre en harmonie avec la nature ; des conférences, des sports et des jeux ; des conversations animées au sujet de la réincarnation ; des indiscretions sur la vie déjà vécue, offrent le charme de l'oubli aux adeptes de la doctrine qui envoie chaque année de nombreux missionnaires parmi les infidèles !

Combien sont-ils ? Contrairement aux autres sectes, les néo-théosophes évitent soigneusement de donner leur nombre. Est-ce parce qu'ils font trop de recrues ou parce qu'ils n'en font pas assez ? Mais les filiales si nombreuses de Point-Loma, où réside le quartier général de la réincarnation, font croire à l'existence de centaines de milliers de théosophes dispersés dans les États-Unis, les pays anglo-saxons et surtout aux Indes.

L'harmonie et la fraternité, que la doctrine Karma devait établir sur la terre, ont laissé hélas ! insensibles les chefs de la néo-théosophie eux-mêmes. Entre les adeptes de Mme Tingley et ceux de Miss Annie Besant, il y a un gouffre profond que tant d'esprits réincarnés depuis des siècles en des êtres de plus en plus élevés, n'ont point réussi à combler !

CONCLUSION

Dic, nobis, Maria, qui vidisti in viâ? *Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu sur le chemin?*

« J'ai vu le suaire et les vêtements, les témoins angéliques, et j'ai vu la gloire du Ressuscité. »

Les « Saints et les Initiés » de partout et de toujours ont un air de parenté inconsciente. La nostalgie de la vérité les attire dans le royaume du mystère. La souffrance ou le rêve, le désir invincible de s'échapper de la réalité, en sont les pourvoyeurs attirés. Sciemment ou instinctivement, les simples paysans ou ouvriers, l'homme religieux ou areligieux s'y rencontrent avec les esprits positifs ou plongés dans les jouissances. Les âmes privées de clarté sont éblouies par le moindre rayon de lumière, par les

promesses les plus invraisemblables. Quoi d'étonnant qu'elles se laissent souvent gagner par des simulacres du salut et abandonnent à la merci des imposteurs ou des illuminés leurs aspirations intimes !

Nombreux sont les mystiques qui voudraient revenir vers l'ésotérisme chrétien, si cher à l'apôtre Jean, « le disciple que Jésus aimait », et surtout à Manès, dont la doctrine, défigurée par ses détracteurs, permettait l'initiation directe et l'évanouissement dans la Divinité. Mais on ne remonte pas facilement le courant des siècles comme celui des rivières. Avec les Catharres de Hongrie, les Albigeois de Provence ou les Templiers massacrés au nom de la doctrine de Saint-Augustin, cet ancien manichéen devenu l'ennemi le plus redoutable de ses coreligionnaires, l'ésotérisme chrétien a vécu. Pourtant les désirs disparates qui l'ont couvé restent indestructibles. Ils alimentent les doctrines de tous les révoltés contre les dogmes qui tendent à rétrécir au lieu d'élargir les élans de nos âmes.

Plusieurs vérités s'en dégagent. Toute

évolution religieuse viable, part logiquement du Christianisme, qui a formé la pensée et la spiritualité de nos jours. C'est la moelle de notre morale et de nos aspirations. Chaque renouveau devra en tenir compte. Rappelons la théosophie de Mme Blavatzky. En extase devant Sakia Mouni Gautuma, le fils du roi devenu mendiant par immense pitié, elle en a fait le pivot de son ésotérisme. Le Christianisme et Jésus en ont été bannis. Et voici que Annie Besant, directrice spirituelle de la théosophie moderne, est revenue vers le Fils de l'Homme, regreffé sur le créateur de la Nirvana. Cet exemple symbolique devrait rassurer les croyants. Même ceux qui s'insurgent contre le Christianisme, contribuent malgré eux à l'évolution de ses conceptions pures et initiales.

* * *

Un monde de phénomènes nouveaux demandent leur entrée dans la cité divine. Il y a d'abord la science, qui se fait forte de réa-

liser une morale conforme aux enseignements de l'Évangile, restés lettre morte. Les vingt siècles du Christianisme n'ont point transformé nos âmes, mais la science n'y a point abouti non plus. Le matérialisme et le mercantilisme ont échoué au même degré que l'exclusivisme et l'esprit de domination de l'Eglise. Leur travail isolé et hostile en est une des causes. Qui sait si, dans leur compréhension et dans leur respect mutuel, ne gît point une initiation inconnue, digne de l'humanité nouvelle qui sortira de ces Termes tragiques? Un idéalisme supérieur, à la fois religieux, social et scientifique, éclairera et réchauffera tôt ou tard le monde. La crise mondiale, qui fauche les postulats de notre existence, ne pourra pas laisser intact son prolongement logique, la Foi elle-même. On constate dans ses environs des nuages inquiétants. Comme à l'aurore de la Chrétienté, la terre paraît être soulevée par des doutes angoissants, par des menaces d'une fin proche. Le Christ l'en avait préservée, tant bien que mal, pendant deux mille ans. Et voici qu'un déchire-

ment encore plus profond se produit à nos yeux.

Presque tous les habitants de la planète sont engagés dans une guerre meurtrière. La fraternité humaine, entrevue il y a deux mille ans, est compromise pour longtemps. Et de nouveau, comme autrefois, se pose la question : comment amener sur la terre le règne de l'Amour ?

Les temps modernes accusent d'autres analogies frappantes avec l'aurore du Christianisme. Un mouvement démocratique tendant à la souveraineté du peuple paraît les rapprocher. Mais ce ne sont plus les prophètes, êtres exceptionnels, qui proclament l'avènement de l'égalité. Ce sont les masses elles-mêmes, guidées cette fois-ci par leurs chefs autorisés. Dans le livre d'Hénoch, le « Fils de l'Homme » détrône les rois et les précipite dans l'enfer ! Mais le prophète n'est qu'un isolé qui ose jeter le malheur à tous ceux qui « bâtissent leur palais avec la sueur des autres ». Dans la simplicité de leurs âmes, les prophètes tenaient à réduire les riches au niveau des pauvres, ces « favoris

de Dieu ». Un homme en état de dénûment absolu constituait alors un idéal évangélique. Et celui-ci rendait nécessaire la mendicité. Le Christianisme eut même besoin de plusieurs siècles pour se réconcilier avec les riches. Notre époque veut, par contre, rehausser les pauvres au niveau des riches. L'amour du peuple se manifeste aujourd'hui sous une forme autrement généreuse, d'accord avec les conquêtes de la science sociale. Mais au fond, c'est le même esprit d'égalité, élargi et approfondi, qui procède au nivellement d'en bas, au lieu du nivellement d'en haut. Le mépris ou la haine n'ont en vue que de « nouveaux riches », issus du conflit formidable, qui ont bâti et bâtissent leur fortune sur les ruines et les misères des autres. On leur adresse les mêmes paroles que Jésus avait pour les opulents de son temps : « Soyez de bons banquiers », c'est-à-dire : « faites de bons placements pour le royaume de Dieu dans l'intérêt de vos semblables ! »

Nous revivons « la bonne nouvelle annoncée aux pauvres » (Math. XI, 5), qui représentent

actuellement toute la communauté humaine, y compris les docteurs, les prêtres, les riches et les dirigeants. Cette différence est sensible. La révolution de nos jours, qui n'est point engendrée par la candeur adorable des enfants de la Galilée, mais par des hommes qui ont pensé, souffert et profité de quelques milliers d'années de misère et de désarroi, présente un aspect autrement grave et universel.

L'Évangile est en train d'être rénové. Les chapelles d'à côté, animées par les mêmes préoccupations et les mêmes visions, ne peuvent que fortifier le grand travail devant incarner le Verbe. Toutes ces créations, produites de la pensée réfléchie ou de la célébration inconsciente, découvrent l'âme contemporaine, avec ses misères et ses doutes. Et c'est pourquoi, sublimes ou naïves, professées par des « Saints » ou pratiquées par des « Initiés », elles méritent notre curiosité sympathique.

* * *

Il en est des grandes comme des petites religions. De même que dans les chefs-d'œuvre de l'art, on découvre surtout ce que notre âme y apporte. Jérémie, en voyageant dans l'ancienne Égypte, se montra indigné devant les dieux à tête de chacal ou d'épervier. Les confessions si touchantes des morts consignées dans les plaintes des papyrus : « Je n'ai pas tué ! Je n'ai pas été oisif ! Je n'ai pas fait pleurer ! » lui arrachaient des cris de colère et de mépris. Hérodote, qui y est allé un siècle plus tard, n'a également rien dû comprendre à tout ce monde de sépultures mystérieuses, à des théories de morale vieilles de quelques douzaines de siècles, ou à la révélation dont est imprégnée la terre des Pharaons. Jérémie, impassible devant la sécheresse et la dureté de son Jéhovah ; Hérodote auquel échappaient la sensualité et le manque de sens moral de ses propres dieux

qui, d'après Xénophane, pratiquaient le mensonge et le vol, secouaient leurs têtes avec effarement devant les symboles égyptiens.

Mais Platon, lui, a saisi l'harmonie d'une trinité divine, incarnation sublime de « Celui qui est seul, s'engendre lui-même, et qui était alors que rien n'était ».

Pour maints Jérémie, il y aura bien des âmes compréhensives qui ne se désintéresseront point de ces manifestations bizarres de la Foi. Elles contiennent et expriment des problèmes douloureux de notre époque et offrent des lueurs révélatrices sur des coins obscurs de l'âme, où sommeille notre espérance vivace, blessée et presque toujours déçue.

* * *

Les sectes et les réformateurs religieux venus après Jésus-Christ n'ont réussi qu'à modifier, rénover, exalter ou abaisser les principes éternels, déjà annoncés par le Fils

de l'Homme. Il a fondé la religion intégrale. Elle renferme toutes les manifestations, tous les sentiments qu'appellent la nostalgie ou l'exaltation de la Foi. Et comme elle laisse la place aux interprétations illimitées, les sectes les plus divergentes ont pu être greffées sur son tronc éternel.

Après Lui, s'écriera Renan — qu'on a voulu considérer, à tort, comme un adversaire de Jésus-Christ, — il n'y a plus qu'à développer et à féconder; car son parfait idéalisme est la plus haute règle de la vie détachée et vertueuse. Le premier, il a proclamé la royauté de l'esprit et fixé pour toujours l'idée du culte pur. Comme sa religion « authentique » n'est que la religion du sentiment, toutes les agitations tendant à amener le royaume céleste sur la terre, peuvent se rattacher à ses principes et à son mode de salut.

Partant, tout travail religieux, nourri par la noblesse, la sincérité et l'élévation de nos âmes, ne pourra que contribuer au triomphe de la fraternité et de la beauté de notre vie. On a donc un intérêt supérieur à suivre les

efforts de rénovation dans le domaine religieux. Ils empêchent de nous enfoncer dans les laideurs et dans les jouissances brutales de la vie et montrent des échappées divines vers le Ciel.

La véritable doctrine de Jésus n'a du reste jamais été réalisée. Elle offre un idéal presque inaccessible pour les mortels, à l'instar de ces étoiles fixes, dont la lumière nous attire, quoique placée à des milliards de kilomètres.

Il se peut pourtant qu'on réussira, par des voies détournées, à donner une forme tangente aux rêves platoniques qui débordent nos consciences impuissantes.

Parmi les Saints ou les Initiés qui travaillent en marge des dogmes admis, on rencontre des esprits supérieurs dont nous n'arrivons pas souvent à discerner la valeur et l'originalité. Loin donc de nous détourner de leurs visions si souvent incomprises, il faut plutôt les examiner avec une attention soutenue. Et si même notre foi n'avait rien à y gagner, elles nous apportent quand même des trésors psychologiques, des tranches des

vies énigmatiques ou divines, dont la science pourra faire son profit.

Nous revivons, après tout, la désolation des prophètes. Seulement les désespoirs de la petite élite d'autrefois sont devenus des souffrances communes à tous. Entre les malheurs de la Judée antique et ceux du monde moderne, il y a la différence qui sépare ses armées minuscules, des millions de soldats qu'opposent aujourd'hui les chevaliers du Droit aux serviteurs de la Force.

* * *

Aujourd'hui, comme du temps d'Isaïe, nous aspirons à la paix éternelle, à la punition du roi d'Assyrie, dont le cœur est plein d'orgueil, et nous pensons à son âme impie, qui « doit se tourner contre lui-même, afin de détruire le siège du mal ».

Les paroles ardentes du plus inquiet parmi les prophètes paraissent être empruntées aux malheurs et aux espérances de nos jours !
« Des souffrances des peuples, clama-t-il,

sortira le triomphe du Dieu véritable qui règnera sur les nations enfin réconciliées et une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre; elles ne sauront plus rien de la guerre. » La nostalgie d'un monde plus en harmonie avec nos aspirations intimes a été toujours une des causes dominantes des schismes religieux et de la révolte des esprits.

Souhaitons que la catastrophe de notre planète, à laquelle nous assistons, réalise enfin l'idéal proclamé, il y a trois mille ans, par les prophètes et exprimé d'une façon incomparable par Jésus.

* * *

Toujours et partout, les rêves grandioses ou insensés font vivre et agir. Car ils détiennent une parcelle de la vérité tant recherchée.

Allons donc vers leurs porte-parole avec l'indulgence dont nos cœurs sont capables. Leurs consciences reflètent souvent la beauté de ceux qui aiment et sont aimés. Ils nous fournissent en outre la clef d'or pour les mystères impénétrables de la sous-conscience!

Leurs doctrines s'évanouissent, il est vrai, sous le scalpel de l'analyse. Qu'importe? Ce n'est pas un plaisir mince que de pouvoir contempler et même approcher de près les ombres charmantes!...

